

RECUEIL LINGUISTIQUE DE BRATISLAVA

PUBLIÉ
PAR LE CERCLE LINGUISTIQUE
DE BRATISLAVA

RÉDACTEUR EN CHEF:
ALEXANDRE ISAČENKO

LE RECUEIL LINGUISTIQUE DE BRATISLAVA paraîtra au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Le prix du présent volume a été fixé à 180 couronnes tchécoslovaques (4 \$). Pour l'abonnement s'adresser à la librairie Academia, Bratislava, Štúrova ul. 7, ou à toute autre librairie. Toutes les communications relatives à la rédaction et les propositions d'échange doivent être adressées au rédacteur en chef A. V. Isačenko, Bratislava, Slovenská univerzita, Šafárikovo nám. 12.

VOLUME I

BRATISLAVA 1948

IMPRIMERIE ROVNOST, BRNO, TCHÉCOSLOVAQUIE

*Subventionné par le Commissariat slovaque à l'Instruction
publique à Bratislava.*

CE VOLUME EST DÉDIÉ À LA MÉMOIRE
DE
JOSEF MILOSLAV KOŘÍNEK
(1899 - 1945)

AVANT-PROPOS

Le présent volume est dédié à la mémoire du professeur Josef Miloslav Kořínek auquel les membres du Cercle linguistique de Bratislava sont redevables de tant d'idées originales et qui leur a ouvert tant de nouvelles perspectives scientifiques. Ce volume contient, en dehors des articles de ses amis et de ses disciples, la bibliographie complète du regretté savant, ainsi qu'une étude tirée de ses cours à l'Université.

Le RECUEIL LINGUISTIQUE DE BRATISLAVA est destiné à devenir l'organe scientifique du Cercle linguistique de Bratislava. Il voudrait être un compte rendu du travail accompli par ce groupe de linguistes et contribuer, d'autre part, à faire connaître en Slovaquie les courants linguistiques à l'étranger.

Le RECUEIL LINGUISTIQUE DE BRATISLAVA paraîtra au fur et à mesure de l'avancement des travaux.

Le Cercle linguistique de Bratislava a l'agréable devoir d'exprimer ses plus vifs remerciements au Commissariat à l'Instruction publique pour l'appui généreux qu'il lui a accordé et qui a rendu possible la publication du présent volume.



J. Kořínek.

† JOSEF MILOSLAV KOŘÍNEK

PAR JOZEF RUŽIČKA

Josef Miloslav Kořínek est né le 10 janvier 1899 à Nové Mesto en Moravie; son père était professeur de lycée. Durant la Grande Guerre il prit part à la lutte sur le front italien. Démobilisé, il termina ses études à la Faculté des Lettres de l'Université Charles de Prague. Il fut d'abord professeur de l'enseignement secondaire, puis, pendant cinq ans, membre du comité de rédaction du Dictionnaire académique de Prague. En 1935, il soutint sa thèse et fut nommé chargé de cours de linguistique comparée à la Faculté des Lettres de l'Université de Bratislava. Il y reçut une chaire de professeur en 1939. La mort le surprit le 24 août 1945 en plein travail, alors que la libération ouvrait de nouvelles perspectives à cet esprit si remarquable et si fécond.

Son activité de professeur, poursuivie pendant dix ans à l'Université de Bratislava, a marqué la jeune génération des linguistes slovaques d'une manière profonde et durable. Dans son nouveau champ d'activité, Kořínek a apporté les méthodes et les principes de la linguistique structurale, tels que les avait mis au point le Cercle linguistique de Prague, dont il était l'un des membres les plus actifs.

Outre les cours de sa spécialité, il fut chargé, pendant la guerre, des cours de philologie classique et du lectorat de tchèque. Aussi bien dans les cours que dans les séances d'exercices pratiques, il restait fidèle à une conception très personnelle de la matière enseignée, en s'efforçant de mettre à la portée de ses auditeurs les éléments de la linguistique moderne. Ainsi, dans ses leçons de tchèque, il s'efforçait de dégager les éléments originaux du tchèque par rapport aux autres langues slaves: ses conférences permirent de remédier à l'absence d'un cours consacré à l'étude de la grammaire historique du tchèque. Ce fut pour lui

l'occasion de montrer son attachement à l'idée tchécoslovaque et sa foi dans la renaissance de la République tchécoslovaque.

A son activité de professeur sont étroitement liées de nombreuses recherches personnelles. L'étymologie en premier lieu, bien qu'elle n'ait généralement pas la faveur des linguistes modernes, trouva en lui un chercheur précis et original qui savait ne pas se limiter à une seule méthode de travail. L'œuvre étymologique de KOŘÍNEK est un modèle de travail précis, scientifique et intégral. Grâce à un travail de plusieurs années appliqué à un matériel hétérogène, KOŘÍNEK a pu dégager dans deux ouvrages de portée générale les postulats d'une science étymologique précise. Dans le premier ouvrage *Remarques sur la méthode étymologique*, il réfute la théorie de ceux qui prétendent qu'il est impossible de tirer davantage de nouvelles recherches étymologiques: les mots, disent-ils, dont l'origine n'a pas été établie, resteront inexplicables et obscurs. KOŘÍNEK, au contraire, prétend qu'on doit chercher à sortir de la stagnation et de la crise actuelle en s'orientant vers des méthodes analogues à celles de la phonologie, de la morphologie et de la syntaxe contemporaines. La contribution personnelle à l'effort qu'il définit de la sorte est d'avoir montré que l'expressivité phonique, à l'étude de laquelle est consacrée une grande partie de son œuvre, et ce qu'on appelle l'étymologie „populaire“, présentent une grande importance pour l'étymologie scientifique. KOŘÍNEK démontre que le conservatisme phonétique est la caractéristique essentielle des mots expressifs. Ces mots, par conséquent, ne sont pas sans histoire et leur développement n'est nullement anarchique, comme le croient certains étymologistes. L'étymologie populaire, elle non plus, ne peut pas être considérée comme le résultat d'interventions individuelles dans l'interprétation des mots. L'affirmation de ceux qui prétendent que l'étymologie populaire se borne aux mots rares, techniques et étrangers, est erronée. KOŘÍNEK estime que la règle de base de l'étymologie populaire est la présence, dans la conscience des sujets parlants, des faisceaux sémantiques. Ces faisceaux seraient souvent en accord avec la véritable appartenance étymologique du mot. Il en conclut que l'analyse étymologique ne doit jamais porter sur des mots pris individuellement, mais sur des groupes de mots.

Au point de vue méthodologique l'article de KOŘÍNEK *Die Herkunft des Karpatennamens und was damit zusammenhängt*, *Carpatica slovaca*, I/II, 147—194, a une grande valeur. KOŘÍNEK y indique toutes les difficultés que comporte la recherche de l'étymologie du nom. En dehors d'une étude critique, tous les matériaux rassemblés permettent un progrès méthodique quoique ne soit pas donnée une étymologie complète du mot *Carpathes*. KOŘÍNEK incline vers l'avis ancien que ce nom est vraisemblablement emprunté par l'indo-européen à la langue des habitants de l'Europe préindo-européenne.

L'élasticité et l'universalité qu'il a prises pour base de la recherche étymologique, KOŘÍNEK les a utilisées dans un bon nombre de ses articles relatifs aux langues slaves. Voici notamment deux étymologies pour lesquelles il a apporté une nouvelle solution. Il explique les noms slaves désignant le „chien“ par la transformation en substantif du son „international“ qui sert à appeler les chiens et d'autres animaux domestiques *ps*, *p's*, etc. Cette explication est appuyée par de nombreux exemples analogues empruntés à différentes langues. (*Listy filologické LVIII*, 427/436: *K původu slova pes*.) Le mot slave occidental *kal* fut en général considéré comme emprunté à une autre langue (latin, allemand). KOŘÍNEK démontre, en s'appuyant sur beaucoup de cas morphologiques analogues, que ce mot appartient au groupe des mots dérivés de la racine **kuei-/kuoi* et, dans le cadre des langues slaves occidentales, au groupe des mots: *kajati*, *kaznb.* (*Listy filologické LVII*, 347—356: *K původu západosl. kat „carnifex“*.)

Tous les travaux étymologiques de KOŘÍNEK prouvent clairement qu'il a systématiquement recueilli le matériel pour une grande œuvre. KOŘÍNEK a travaillé pendant plusieurs années à la rédaction du dictionnaire étymologique des langues slaves de BERNEKER. Ce matériel abondant qui, entre autres, renferme quelques centaines de mots complètement élaborés, constitue une œuvre immense. Elle occupe une grande place laissée jusqu'à là vide dans la littérature slavistique, mais reste néanmoins incomplète et attend d'autres travailleurs capables d'entreprendre convenablement l'achèvement.

L'activité de J. M. KOŘÍNEK à l'Université slovaque fut menée de front avec la préparation des manuels universitaires qui,

hélas, sont eux aussi, restés à l'état de manuscrit. Prochainement deux de ces travaux seront publiés. Le premier est consacré aux problèmes fondamentaux de la philologie et de la phonologie structurales, l'autre à l'étude du slave préhistorique. Tous les deux représentent une contribution importante à l'étude du slave et à la linguistique générale. Ce sont parmi ses œuvres les plus remarquables par la rigueur du travail, le choix heureux des exemples et par le caractère convaincant des explications. Le travail de J. M. KOŘÍNEK apparaîtra d'autant plus étendu et important qu'il est le fruit de presque vingt années. Des ouvrages qu'il a publiés c'est son livre *Études du domaine des onomatopées* (*Studie z oblasti onomatopoje*), Prague 1934, qui a retenu le plus l'attention. Il y a résolu définitivement les problèmes des mots expressifs au point de vue synchronique et diachronique. Les résultats de cette étude restent une acquisition définitive pour la linguistique générale et la grammaire indo-européenne comparée. Dans ce livre se manifeste le mieux la rupture survenue dans la conception de la langue en tant qu'objet de la linguistique. J. M. KOŘÍNEK fut nourri des fruits de la linguistique des „Junggrammatiker“; son premier livre *Introduction à la langue slovaque* (*Úvod do jazyka slovenského*), Vel. Meziříčí 1927, écrit dans l'esprit de la grammaire historique de J. GEBAUER, le prouve.

Dans quelques études parues plus tard J. M. KOŘÍNEK revint au sujet principal de son travail de doctorat. Il s'agissait pour lui, avant tout, de démontrer les relations entre l'arbitraire et l'expressivité (valeur symbolique) des éléments phoniques. Ces deux qualités phoniques des mots apparaissant à KOŘÍNEK comme une réalité linguistique coordonnée. Elles ne s'excluent pas réciproquement; on les trouve dans tous les mots et elles sont mises en valeur de différentes façons selon la fonction sémantique des mots. La relation de ces qualités phoniques avec la fonction sémantique est la suivante: le degré de l'arbitraire des éléments phoniques est d'autant plus haut que le degré de l'expressivité phonique est plus bas, et vice versa. L'arbitraire n'est donc pas une qualité immuable; au contraire, on doit la considérer comme un caractère qui paraît, en principe, en rangs gradués à l'infini. A l'une des extrémités sont les termes purs tels que les mots doués d'une notionalité maxima, à l'autre, ceux qui sont doués d'une expressivité maxima, c. à. d. des mots constituant pres-

que une expression phonique sans rapport avec la langue, comme p. ex. un cri non articulé, le rire, etc. De cette interprétation générale des relations de l'aspect phonique du signe linguistique et de son contenu KOŘÍNEK a déduit deux principes pour l'étude des mots expressifs. Le premier concerne le jugement synchronique: l'aspect phonique d'unités fortement expressives est si caractéristique que ces mots sont presque „internationalement“ compréhensibles. L'autre concerne la diachronie: leur fonction fortement expressive fait que ces mots ne subissent pas dans leur développement les mêmes changements que les autres. L'importance de cette théorie n'est pas jusqu'ici assez claire parce que le matériel correspondant n'a pas encore été suffisamment fouillé. Sans doute cette théorie de J. M. KOŘÍNEK reste un apport définitif à la linguistique générale; elle éclaire en effet beaucoup de phénomènes demeurés jusqu'ici inexplicables dans le domaine des différentes langues.

Des autres travaux théoriques de KOŘÍNEK son étude *Du développement linguistique* (*O jazykovém vývoji*), Časopis pro moderní filologii XXVIII, 371—5, mérite une attention particulière. KOŘÍNEK revient à l'affirmation de F. DE SAUSSURE que le système linguistique ne peut se modifier que par sa réalisation en signes linguistiques complexes. Il nie ainsi par principe la théorie du développement immanent, en ce sens que la structure des systèmes linguistiques se transforme par des réactions continues sur son propre état. De ce point de vue KOŘÍNEK a défini de la façon suivante les tâches de la recherche diachronique: „Les recherches linguistiques structurales des changements linguistiques s'épuisent par la constatation des nombreux cas de substitution d'un système à un autre système au cours de l'histoire linguistique, sur la base de la confrontation des études historiques, aussi nombreuses que possible, de toutes les langues, autant que leurs phases passées sont restées dans un état où il nous est possible de les bien fixer et d'en analyser le système.“ Pour la fixation des facteurs mêmes du développement, la linguistique, dans le sens du structuralisme, n'est pas compétente puisqu'il s'agit ici de facteurs très différents, psychologiques, sociologiques, etc. Une des thèses centrales sur laquelle s'appuient les idées émises dans les études de KOŘÍNEK, est celle de la relation entre *langue* et *parole*, suivant la terminologie de

SAUSSURE. Kořínek a formulé comme suit la relation entre *langue* et *parole*: „La relation entre *langue* et *parole* est une relation entre une analyse scientifique, abstraction et synthèse, classification et explication d'un côté et certains phénomènes de la réalité qui créent le sujet de cette analyse, abstraction, etc. de l'autre.“ (*Einige Betrachtungen über Sprache und Sprechen*, Travaux du Cercle linguistique de Prague VI, 23.)

Kořínek s'efforçait de formuler son point de vue sur tous les problèmes principaux de la linguistique structurale comme on le voit, p. e. dans son article sur la définition du phonème (*Zur Definition des Phonems*, Acta linguistica I, 90—4.). Il reproche aux définitions du phonème connues jusqu'ici d'être fort générales et par conséquent indécises, vagues. Il s'agit avant tout de ce que, pour la définition du phonème comme partie la plus petite du côté déterminatif de l'unité linguistique, on doit prendre égard à toutes les fonctions sémantiques. Le phonème ne peut donc pas être défini dans le cadre de la langue ou du style, mais seulement dans le cadre de la sémantique.

Les autres études plus courtes de Kořínek sont aussi d'une grande valeur pour la linguistique moderne et ce surtout parce que, outre une analyse critique de toute la littérature, elles satisfont précisément aux exigences d'une méthodique sévère. C'est pourquoi tous les travaux de Kořínek ont eu un vif écho surtout parmi les jeunes linguistes.

L'image complète de la personnalité du savant que fut Kořínek ne sera possible qu'après les recherches précises de toute son activité littéraire et après la confrontation de ses résultats avec ceux obtenus par les savants étrangers pendant la guerre. Nous pouvons déjà définitivement apprécier ici son importance pour la linguistique slovaque. Kořínek eut toujours une attitude favorable à l'égard des problèmes de la linguistique slovaque. D'une part il se consacrait directement à l'étude de la langue slovaque, d'autre part il aimait à aider et conseiller ses élèves et étudiants dans leurs travaux et dirigeait leur travail du côté théorique. Il eut également le mérite de faire valoir sa riche expérience de la lexicographie pour l'établissement du Dictionnaire savant de l'Académie slovaque des Sciences et des Arts.

Les résultats de l'oeuvre de J. M. Kořínek restent une propriété durable de la linguistique moderne et son départ prématué

représente une perte sensible pour les cercles linguistiques du monde entier où il était connu non seulement par ses travaux, mais par ses relations personnelles aux congrès internationaux linguistiques, phonétiques et psychologiques. Cependant le départ de J. M. Kořínek est douloureux surtout pour nous, linguistes slovaques; nous savons que la mort nous l'arracha au moment où il était en pleine possession de ses forces créatrices et quand la situation nouvelle lui offrait des possibilités jusqu'ici inconnues.

Nous garderons toujours un profond respect à J. M. Kořínek et la mémoire vivante de notre grand maître.

BIBLIOGRAPHIE
DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES
DE J. M. KOŘÍNEK

Liste des abréviations:

<i>AL</i>	= Acta Linguistica (Copenhagen).
<i>LF</i>	= Listy filologické (Prague).
<i>LS</i>	= Linguistica Slovaca (Bratislava)
<i>NŘ</i>	= Naše řeč (Prague).
<i>SF</i>	= Sborník filologický (Prague).
<i>SMS</i>	= Sborník Matice Slovenskej, časť I.: Jazykoveda (Turč. Sv. Martin).
<i>Slavia</i>	= Slavia, časopis pro slovanskou filologii (Prague).
<i>SISI</i>	= Slovo a slovesnost (Prague).
<i>TCLP</i>	= Travaux du Cercle linguistique de Prague (Prague).
<i>ZslPh</i>	= Zeitschrift für slavische Philologie (Berlin).

1920/21.

O. Hujer: Praslovanské tvarosloví. Část I. Praslovanské skloňování. Výtah z universitních čtení pořídil a vydání redigoval PhC. Jos. M. Kořínek. Praha, autorisované vydání v Spolku československých filosofů a přírodovědců v Praze, p. 108.

1927.

Úvod do jazyka slovenského. Velké Meziříčí, Al. Šašek, p. 132.

1929.

Slovo a myšlenka. *Výroční zpráva zem. ref. reálného gymnasia ve Velkém Meziříčí za šk. r. 1928/9*, p. 3—8.

Liewehr F.: Die Ortsnamen des Kuhländchens (Liberec 1926).

LF LVI, p. 42—46.

Albright R. N.: The Vedic Declension of the Type *vṛkīḥ*. A Con-

tribution of the Study of the Feminine Noun-Decension in Indo-European. *LF* LVI, p. 286—288.
Mayer A.: Die deutschen Lehnwörter im Tschechischen (Liberec 1927). *LF* LVI, p. 372—377.

1930.

Slov. *nevěsta*. *LF* LVII, p. 8—15.
K českým lidovým útvarům se suffixálním *-nd-*. *Výroční zpráva zem. ref. reál. gymnasia ve Velkém Meziříčí za šk. r. 1929/30*, p. 4.
K původu záp.-slov. *kat* „carnifex“. *LF* LVII, p. 347—356.
K rus. *ělkij*, pol. *jełki*, *iłki*. *LF* LVII, p. 372—374.
Buning A. J.: De Indogermaansche Athematische Conjugatie in het Slavisch (Amsterdam 1927). *LF* LVII, p. 549—551.

1931.

Drobnosti gramatické, I. Čes. lid. *být u místa, dáti k místu*, II. Čes. lid. *Novesko, noveský*, v *Novesku*. *Nř* XV, p. 40—43.
K čes. *hezký*. *LF* LVIII, p. 149—157, 278—287, LIX, 315.
K původu slov. *pъsъ*. *LF* LVIII, p. 427—436.
Sandbach E.: Die zweisilbigen schweren Basen und das balt. (lit.) Präteritum (Heidelberg 1930). *Slavia* X, p. 385—387.
Machek V.: Studie o tvoření výrazů expresivních. *Naše věda* XII, p. 96—99.
Časopis pro moderní filologii XVI. — *Slavia occidentalis* 1930. — Listy filologické LVII. Výtahy z časopisů. *Slavia* X, p. 219 à 221, 445—447, 657—659.

1932.

K indoevropskému **snusós* „nurus“. *LF* LIX, p. 125—144, 316.
J. Mrázek: Příspěvky k jihozáp. dialekту. *LF* LIX, p. 314—315.
Časopis pro moderní filologii XVII. — Listy filologické LVIII. — *Slavia occidentalis* X. Výtahy z časopisů. *Slavia* XI, p. 206—208, 208—210, 379—380.

1933.

K čes. *rarach*. *LF* LX, p. 28—37.
Oberpfalcer J.: Jazykozpyt (Praha 1932). *Nř* XVII, p. 121—125.
Oštir K.: Drei vorislavisch-etruskische Vogelnamen (*astřebъ :: lunjъ :: vel, kanja :: capys*) (Ljubljana 1930). *Slavia* XII, p. 194—209.

Stočkyj R. S.: Prymityvnij slovotvir (Varšava 1929), *Slavia* XII, p. 222—228.

1934.

Studie z oblasti onomatopoje. *Práce z vědeckých ústavů Filologické fakulty Karlovy university*, XXXVI, pp. 296.
K čes. slovu *haluzna*. *Nř* XVIII, p. 75—82.
K původu slov. *gnědž*. *LF* LXI, p. 43—54.
K bělorus. *jeléneč* „juniperus“. *Slavia* XII, p. 353—356.
Bibliografie čsl. prací linguistických a filologických za rok 1932. Část I. Linguistika obecná, indoevropská, slovanská a česká. S pomocí B. Havránka, V. Machka, J. Mukařovského, Fr. Oberpfalcera a V. Šmilauera sestavil J. M. Kořínek, Praha, *Česká akademie věd a umění*, 1934, p. 89.
Holub J.: Stručný slovník etymologický jazyka československého (Praha 1933). *Nř* XVIII, p. 86—90.
Hermann Ed.: Lautgesetz und Analogie (Berlin 1931). *Slavia* XII, p. 491—497.
Cuny A.: La catégorie du duel dans les langues indo-européennes et chamito-sémitiques (Bruxelles 1930). *LF* LXI, p. 201 à 207.

1935.

K t. zv. thráckému nápisu na prstenu ezerovském. *Sborník filologický* X, 2, p. 69—110.
K čes. *dareba*, *darebný*, *daremny* atd. *Nř* XIX, p. 217 à 231.
K jazykovému kmeni „eurasijskému“. (Na okraj knihy H. Koppelempanna „Die Euras. Sprachfamilie. Indogermanisch, Koreanisch und Verwandtes“) *LF* LXII, p. 257—279.
K řec. *Ἐλαφος*. *LF* LXII, p. 280—284.
Die čechoslovakische Sprachwissenschaft in den Jahren 1928 bis 1932. I. Organisation der sprachwissenschaftlichen Forschung. Bibliographie. Neue Zeitschriften, Sammelwerke und Festschriften. *ZslPh* XII, p. 391—414.
Bibliografie čsl. prací linguistických a filologických za r. 1933. Část I. Linguistika obecná, indoevropská, slovanská a česká. S pomocí B. Havránka, V. Machka, J. Mukařovského, Fr. Oberpfalcera a V. Šmilauera sestavil J. M. Kořínek, Praha, *Česká akademie věd a umění*, p. 76.

V. Machek: Recherches dans la domaine du lexique baltoslave (Brno 1934). *Nř XIX*, p. 149—155.

K posudku mé knihy „*Studie z oblasti onomatopoje*“ v Naši vědě XVI, str. 165—172. *LF LXII*, p. 373—376, LXIII, 479—480.

1936.

O výrazech se základem *pěš-/pěch-* „pedester“ (sloven. *peši*, *pechoťa*, *pechúr* atd.). *SMS XIV*, p. 34—47.

Poznámky k metodice etymologisování. *SISI II*, p. 78—83.

Einige Betrachtungen über Sprache und Sprechen. *TCLP VI*, p. 23—29.

Z otázek fonologických. J. Kurylowicz: Études indoeuropéennes I. *SISI II*, p. 192—193.

Pamatce Meilletově. *Sociologická revue VII*, p. 350—354.

Die čechoslovakische Sprachwissenschaft in den Jahren 1928 bis 1932. II. Allgemeine Sprachwissenschaft. Indogermanische Sprachwissenschaft. Slavische Sprachen im allgemeinen. *ZslPh XIII*, p. 384—418.

Bibliografie čsl. prací linguistických a filologických za r. 1934. Část I. Linguistika obecná, indoevropská, slovanská a česká. S pomocí B. Havránka, V. Machka, J. Mukařovského, Fr. Oberpfalcer a V. Šmilauera sestavil J. M. Kořínek, Praha. *Česká akademie věd a umění*, 82 pp.

Kurylowicz J.: Études indoeuropéennes I. (Kraków 1935). *LF LXIII*, p. 440—458.

Československá účast na sjezdu jazykozpytců v Kodani. *Právo lidu* 23/9, 1936.

1937.

Zur lautlichen Struktur der interjektionalen Sprachgebilde. Raports et communications. XI. Congrès international de psychologie, Paris 1937. III^e Commission: Psychologie et linguistique.

Prajazyk. *Dodatek k Ottovu Naučnému slovníku V*, p. 68.

Jazykověda na XI. mezinárodním sjezdu psychologů v Paříži. *Sl Sl III*, p. 179—182.

Několik slov o významu A. Meilleta pro současnou jazykovědu. *Slavia XIV*, p. 481—485.

K původu koncovky dat. sg. *i*-kmenů v slovanštině. *LF LXIV*, p. 438—442.

Zur lautlichen Struktur der interjektionalen Sprachgebilde. Ein Beitrag zur Erforschung der Beziehungen zwischen sprachlichen Gegensätzen und Emotion. *Slavia XV*, p. 43—52.

Die čechoslovakische Sprachwissenschaft in den Jahren 1928 bis 1932. III. Kirchenlavisch. Südlavisch. Ostslavisch, Čechisch und Slovakisches Hilfswissenschaften. Allgemeines. Quellenforschung. Lautlehre. *ZslPh XIV*, p. 383—422.

Bibliografie čsl. prací filologických za r. 1935. Část I. Jazyk. S pomocí B. Havránka, V. Machka, J. Mukařovského, Fr. Oberpfalcer a V. Šmilauera sestavil J. M. Kořínek, Praha. *Česká akademie věd a umění*, 110 p.

Jazykověda na psychologickém sjezdu v Paříži. *Lidové noviny* 1/8, 1937.

1938.

Jak se projevuje současný stav něm. prehistorie a linguistiky v Hirtově sborníku. *SISI IV*, p. 173—184.

Strukturální metoda v dnešním jazykozpytu. *Věda a život* V, p. 103—109.

Rétorománština. *Naučný slovník aktualit* (Praha, Mazáč), p. 371. Přispěvky k slovanské etymologii. *LF LXV*, p. 440—445.

Praesentní tvary kořene *dō-* „dávati“ v jazycích slovanských a baltských. *LF LXV*, p. 445—454.

Die čechoslovakische Sprachwissenschaft in den Jahren 1928—1932. IV. Čechisch und Slovakisches (Lautlehre, Stamm- und Wortbildungslehre, Etymologie, Formenlehre, Syntax). *ZslPh XV*, p. 168—189.

Rippl E.: Tschechisch im Alltag (Brno 1937). *LF LXV*, p. 72—76.

Jazyk a společnost. *SISI IV*, p. 190—191.

Skalička V.: Studie o maďarských výrazech onomatopoických (Praha 1937). *LF LXV*, p. 373—383.

Sommerfelt A.: La langue et la société (Oslo 1938). *LF LXV*, p. 467—474.

Der III. internationale Kongreß für phonetische Wissenschaften. *Prager Presse* 30/7, 1938.

Beziehung zwischen Laut und Wortbedeutung. *Proceedings of the Third International Congress of Phonetic Sciences* (Ghent 1938), p. 308—310.

Laut und Wortbedeutung. *TCLP* VIII, p. 58—65.

Zur Definition des Phonems. *AL* I, p. 90—94.

Odkud je slovanské poskonb „cannabis mas“? *Sborník věnovaný Josefu Jankovi* (Praha), p. 136—143.

Konservační a inovační tendence ve vývoji fonologických systémů slovanských jazyků. *Zbirka odgovora III. međunarodnog kongresa slavista*, Beograd, p. 223—224.

K formulaci pojmu „foném“ a oblast fonologie podle Trubeckého.

Zbirka odgovora III. međunarodnog kongresa slavista, p. 226—227.

Die čechoslovakische Sprachwissenschaft in den Jahren 1928 bis 1932. V. Čechisch und Slovakisch (Namenforschung, Dialektologie, Sprachkultur, Dichtersprache). *ZslPh* XVI, p. 166—189.

1940.

Zur Frage der monophonematischen Wortgebilde. Ein Beitrag zur phonologischen Begriffsbestimmung des Wortes. *LS* I—II, p. 9—21.

Odkud je slovanské *asčer? *LF* LXVII, p. 284—290.

Obecná jazykověda v publikacích bruselského a bělehradského sjezdu. *SISI* VI, p. 215—225.

Listy filologické Oldřichu Hujerovi k šedesátým narozeninám. Z podnětu výboru Jednoty českých filologů uspořádali J. M. Kořínek a V. Machek. Praha, *Jednota českých filologů*.

Horn E.: Slovenský pravěk (Olomouc 1939). *LS* I—II, p. 378—379.

Zolnai B.: Szóhangulat és kifejező hangváltozás (Szeged 1939). *LS* I—II, p. 379—383.

1941.

O jazykovém stylu. *SISI* VII, p. 28—37.

O původu slov typu řec. *νανός*, sti. *áka-*, *pāpá-*. *LF* LXVIII, p. 85—94.

Substituovanie jazykov v kultúrnych štýloch, najmä v štýle vedeckom. *LS* III, p. 10—24.

O německých úslovích *das schiert mich (nicht)*, *ich scher' mich (nicht)* *darum a scher' dich (fort)*. *Hrst studií a vzpomínek*.

Prof. Dr Ant. Beerovi jeho žáci (Brno 1941), p. 60—67.

Hrušovský I.: Teória vedy. *LS* III, p. 159—163.

1942.

O jazykovém vývoji. *Časopis pro moderní filologii* XXVIII, p. 371—375.

Smrt českého jazykoseptyca prof. O. Hujera. *Slovák* 12/6, 1942.

1944.

Die Herkunft des Karpathennamens und was damit zusammenhängt. *Carpatica Slovaca* I—II, p. 147—194.

1947.

K otázke pravopisu. *Slovo a tvar* I, p. 38—43.

THE NEED FOR A LINGUISTICS
OF *LA PAROLE*

BY VLADIMÍR SKALIČKA (PRAGUE)

In recent times, linguistics has considerably broadened its horizons. The older linguistics, which followed up the admirable but one-sided conquests of the school of *Junggrammatiker*, was devoted mainly to phonetics and morphology, considered historically. Today, the whole range of the new schools is looking for new tasks, and still new tasks, for linguistics.

So-called structuralism, one of these schools, avails itself of various divisions of language phenomena, including that of de Saussure into *la langue* and *la parole*. In DE SAUSSURE's time such an antithesis was badly needed. It was DE SAUSSURE who established once more the principles of a linguistics of *langue*, in his book, *Cours de linguistique générale*, Paris 1922¹ now a classic. The editors of this *Cours*, CH. BALLY and A. SÉCHEHAYE, point out that it would be possible to criticize DE SAUSSURE's book for its neglect of a linguistics of *la parole*.² Structuralism, which possessed great advantages for the investigation of language, continued on de Saussure's lines. In his phonology, so-called, he had analysed the phonetic systems of world languages and had laid the foundations of a newly conceived literary science.

But there are facts which compel us to reflect anew on the problems of *la parole*. And that is what we wish to do in this article. We have not the remotest idea, of course, of surveying the whole theory of *parole*. We want only to examine its problems.

First of all, we want to look at the historical conditions of the antithesis between *langue* and *parole*. The older linguistics, in the 20 to 25 centuries preceding the nineteenth, was entirely

¹ The first edition appeared in 1915.

² *Cours de linguistique générale*, p. 10.

under the influence of *langue*, as though it were a catch-word. The broad problem which we have inherited from those times, be it be the problem of the origin of language or of the development of one language from another, of accuracy of language, analogy and anomaly, interlinguistics, descriptive grammar, orthography, etc. etc., the structure of all these problems rests upon a basis of *la langue*. Only in the 19th century was this bias corrected and under various catchwords the linguistics of *parole* came into its own. It was formulated most explicitly at the beginning of the 19th century, by W. v. HUMBOLDT.¹ Starting from Aristotle's antithesis between *ἔργον* and *ἐνέργεια*, he declares that language is not *ἔργον*, something ready-made, already created, but *ἐνέργεια*, something that is always being created. Historical grammar, so brilliantly worked out in the 19th century, is dominated by *la parole*, as by a slogan. De Saussure establishes a link with the old concept of *langue*, and structuralism makes still greater use of his concept, so that the linguistics of *parole* remain in the background.

Structuralism is not, however, the only school which is considered valid today. As structuralism is founded first of all on *langue*, so the so-called "idealistic neophilology" is founded on *parole*. As proof, let us quote the words of the foremost representative of this school, K. VOSSLER „Denn die Sprache als Funktion ist ein Abstraktum, ein entleerter Begriff, der den Fortschritt und das Leben niemals wird fassen können, der auch dadurch nicht voller und beweglicher wird, dass man ihm das vollste und beweglichste, nämlich den Begriff des Lebens selbst, an die Seite gibt. Der Begriff des Lebens schleppt den seiner Funktion wie seinen eigenen Leichnam hinter sich her. Soll dieser Leichnam wieder lebendig und fortschrittsfähig werden, so muss das Leben in ihn hineinfahren, so muss die Funktion als Handlung, nicht als Geschehen, als Energeia, nicht als Ergon, und auch nicht als blinde Handlung und Energie, sondern als bewusste scharfängige, geistige Tätigkeit gedacht werden.“²

¹ W. v. Humboldt, *Über die Kawisprache auf der Insel Java*, Berlin 1836, p. LV.

² K. Vossler, *Gesammelte Aufsätze zur Sprachphilosophie*, Munich 1923, p. 101.

Evident from the words quoted is first of all a connection with Humboldt's ideas (cf. the antithesis *ἔργον*—*ἐνέργεια*). However, there is clearly a discrepancy between this and the ideas of current historical grammar.

Current historical grammar inquires only into the sequence of phonetic and morphological changes, whereas the idealistic neophilology wishes to see in the development of a language a life, a spiritual activity. And so this school sees in the individual utterance the expression of a personality¹ and, in the individual language, the expression of a characteristic culture.²

How does this help us today, concerning ourselves with the idea of *la parole*? Today it is already old-fashioned to talk about „scharfängige, geistige Tätigkeit“, about „das vollste und Beweglichste, nämlich dem Begriff des Lebens selbst“. Idealistic chatter as a whole is now decidedly out of date. On the other hand, we cannot afford to ignore the labours of Vossler and his colleagues. They tried to investigate in detail the connection between an individual and his speech, a nation and its language. If one tries to establish such a link, one must turn to the idealistic neophilology, as, for example, does VOLOŠINOV.³

The second group of facts that oblige us to reckon with the problem of *la parole* lies outside linguistics itself. Outside linguistics, there is linguistic theory, occupying itself with much that linguistics proper ignores; that is to say, with *la parole* too.

There is, firstly, simple unscientific language, which is theory about what surrounds us and also about itself, i. e. about language. So there are many words in a language which clearly form a theory of *parole*, cf., for example, *to speak*, *speech*, *to stammer*, *to stutter*, *to ask*, *to answer*, *to speak to the point*, *to speak at random*, *intelligible*, *comprehensible*, *ambiguous*, etc., etc. All are expressions to which the scientific terms of linguistics do not apply. These expressions, however, point to realities of a linguistic nature.

¹ K. Vossler, *Der Einzelne und die Sprache*, Logos VII, 1913, or *Gesammelte Aufsätze zur Sprachphilosophie*, p. 152 et seq.

² Cf. the title of the book *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*, Heidelberg 1913, 1921².

³ Cf. *Marksizm i fitosofia jazyka*, Leningrad 1929, p. 61 et seq.

We are aware, moreover, of other branches of science with sub-divisions which are occupied — of course, in a non-linguistic way — with clearly linguistic realities that belong unquestionably to the sphere of *la parole*.

There is first of all psychiatry, with its teachings on aphasia; it even bases its diagnosis on speech utterances. Psychology, which is based on the most various observations, has something to say about speech utterances too. Psychological typology deals with the ways in which individual types express themselves in speech.

Thirdly, there are still other facts which oblige us to examine the problems of *parole* again. In various authors certain statements are to be found, for example, thoughts which come near to the idea of *parole* but do not recognise it, or at least have not been related to and harmonised with it.

Some studies approach the concept of *parole* very closely; for example, passages from the work of J. MUKAŘOVSKÝ who otherwise devotes to the idea of *parole* only a few hasty remarks.¹ The problem of dialogue and monologue² comes, for example, very close to problems of *parole*. But most obviously concerning itself with the question of *parole* is the study "Genetika smyslu v Máchově poesii".³ MUKAŘOVSKÝ's older conception of "deformation" too belongs clearly to the domain of *parole*.⁴

Similarly belong there the reflections of B. Havránek on automatism and actualism.⁵

Finally, we must remind ourselves that some linguists have used a recognised antithesis in an attempt to do justice to the antithesis between *langue* and *parole*. Thus A. H. Gardiner in his work „The Theory of Speech and Language“ discovers the antithesis between *langue* and *parole* in that between word and sentence.⁶ This is a wrong line of thought and so we cannot proceed further from such a notion. We also cannot agree with the use

¹ Cf. *Kapitoly z české poetiky* I, pp. 48, 72.

² *Ibidem*, cap. I, p. 145 et seq.

³ In the publication *Tvorba a tajemství Máchova díla*, Prague 1938.

⁴ See the publication *Spisovná čeština a jazyková kultura*, Prague 1932, pp. 124 et seq.

⁵ *Ibidem*, pp. 52 et seq.

⁶ This is refuted by V. Mathesius, *Slovo a slovesnost* I, p. 42.

of a single term for speech and utterance, like the Russian "vy-skazyvanije".¹

We have cited an array of facts which oblige us to consider again the problem of *la parole*. And now we can proceed to our own thesis.

What is *parole* in fact? The answer appears to be quite simple. *Parole* consists of the individual utterances by which *langue* is made real. But we cannot solve everything thus. There remains the problem of how the code is illustrated in speech, of how *parole* changes it, etc. — in short, the whole of *parole* remains as a problem.

The great merit of K. BÜHLER's work is that he pointed out again (for the first time since the Greek philosophers) that there are three agents in people's speech: the subject (*ego*), the second subject (*tu*) and the world apart from both subjects (*is, id*). Words, sentences and statements can exist only in connection with these three elements. To this „Organonmodell der Sprache“ of BÜHLER it is necessary to add, that the three-sidedness applies only to *parole*. *Langue* is a collection of rules, in which all three persons (*ego, tu, id*) are present only as images, and not as agents, and therefore *ego* and *tu* are here ingredients of *id*. For example, in terms like *ego, me, meus, fero, ferimus, ferebam*, and in so-called personal style (though J. Mukařovský talks about individual speech²) the 1st person is never present as agent but only as image. Opposed to it in *parole*, the 1st and 2nd persons are present as agents, giving to *parole* a source and meaning. Here is to be found the basic difference between *langue* and *parole*, and we therefore begin our essay with the 1st and 2nd persons.

Firstly, we must point out that *parole* is a dual formation. *Parole* is not only conversation, with writing, but also listening with reading. This is made clearly evident in examples where *ego* and *tu* are divided from each other by time (written literature) or place (broadcasting) or where there is a quantitative disproportion between *ego* and *tu* (literature, broadcasting). With every reader, moreover, as well as listener, the individual utterance is something quite different; everyone makes it concrete in a dif-

¹ Ref. V o l o š i n o v, *op. cit.* p. 78 et seq., 131 et seq.

² Cf. *Kapitoly z české poetiky* I, p. 48.

ferent way,¹ i. e. conceives it otherwise. Let us give an example of a dissimilar concretisation: For Solomon's „Song of Songs“ or Homer's poems we have our current interpretation. Moreover, both these creations are interpreted in an allegorical manner.

We do not wish to say here that speaking, as well as listening, is simply *parole*, or that concretisation is *parole*. The matter is not nearly so simple. An individual utterance always has a stronger or weaker tendency towards general validity, and individual concretisations fight to be recognised as valid.² A typical example of such general validation is the so-called *cento*, i. e. a poetical work composed of the lines of another work. Thus, for example, the Byzantine Passion Play Χριστός πάσχων, of the 11th or 12th century, is a *cento* of Euripides' works. *Parole* and *langue* are not two independent phenomena which accidentally meet but two aspects of the same phenomenon, and always antithetical.

Now the question arises of the way in which the first two persons (1 and 2) achieve validity in speech. Thus we arrive at the antithesis between automatism and freedom, used by J. van Ginneken.³

I think we cannot dispense with the antithesis between automatism and freedom. The conception of automatism is necessary for the elucidation of the concept of *parole*. It is quite obvious that speaking is for the most part done automatically. It is quite evident that to the question, "What is it like outside?" we quite automatically answer, "It is raining". Automatic, in fact still more automatic, is *parole* for the listener or reader. We are simply aware of the answer "It is raining" and we act in accordance with it.⁴

¹ Concerning 'concretisation' see F. Vodíčka, *Slovo a slovesnost* VII, p. 117.

² For example, the Stoics tried to demonstrate the allegorical interpretation of Homer. It is similarly interpreted by Herakleitos (1st century A. D.), in an essay published under the title *Heracliti Quaestiones Homericæ*, Lipsiae 1910.

³ J. van Ginneken, *Principles of Psychological Linguistics*, Paris 1907, p. 241 et seq. He builds here on a psychological basis, above all on the theory of Pierre Janet.

⁴ B. Havránek draws attention to this further automatism in *Spisovná čeština a jazyková kultura*, p. 52.

Of course, we must point out that the automatism of speech is by no means a simple matter. It might appear that a firm unchangeable *langue* achieves validity in automatism as opposed to the freedom of *parole*. But the matter is not so simple. Automatic speech itself is subject to changes. There are plenty of „errors“ in it, because it is not controlled. Let us only listen to common people's speech! What a lot of automatically occurring slips of the tongue there are, of barbarisms, of solecisms, of anacoluthons! And it is just the same with the listener. Some listeners automatically comprehend what the speaker wanted to say, others automatically choose what suits them.

In every utterance there is a certain element of automatism, and also a certain degree of freedom. De Saussure drew our attention to this freedom of *parole*. «Le propre de la parole c'est la liberté des combinaisons».¹ It is necessary, however, to point out that this participation of freedom does not concern the speaker only (1st person)-that is self-evident-but also the listener (2nd person), who, as we stated before, „concretizes“ every utterance in his own way.

There is now the question as to what this freedom of which we speak is concerned with. B. HAVRÁNEK opposes automatism and actualisation (animation) to each other.² Certainly it is a just antithesis, but too biased. Actualisation is only one side of the freedom of *parole*. The freedom of *parole* is concerned with the choice of words from a great number of synonyms, with the choice of forms, of constructions, etc. Choice is everywhere at work, and is achieved by contrasting various possibilities. This is done by reflection, experiment, dialogue, etc.

Let us pass to the third person, to "what is spoken about". This third person is the reality beyond language. This reality does not enter into the language directly, but into its image. As Aristotle says: Περὶ ἐρμηνείας, 1: Ἐστι μὲν οὖν τὰ ἐν τῇ φωνῇ τῶν ἐν τῇ ψυχῇ παθημάτων σύμβολα, καὶ τὰ γραφόμενα τῶν ἐν τῇ φωνῇ. Καὶ ωπερ οὐδὲ γράμματα πᾶσι τὰ αὐτά, οὐδὲ φωναῖ αἱ αὐταῖ, ὃν μέντοι ταῦτα σημεῖα πρώτως, ταῦτα πᾶσι παθήματα τῆς ψυχῆς, καὶ ὃν ταῦτα δημιουρμάτα, πράγματα ἥδη ταῦτα.³

¹ *Cours de linguistique générale*, p. 172.

² *Op. cit.* p. 52.

³ In the Latin translation by Didot it runs like this: Quae igit-

We see that reality does not enter into language directly, but into its image. And even in a double image: firstly, "soul states" are images (*δμούχατα*) of things, and secondly, they are symbols (*σύμβολα*) of soul states.

These images are fixed—more or less—in *langue*. *Langue* is then a system of semiological devices, more or less fixed, expressing reality.

In speech new reality attacks *langue*. The task of speech is to harmonise this new reality with the old, i. e. with experience. This means: to represent the new reality by more or less fixed images. Speech is thus a synthesis of the old *langue* and the new reality.

Of course, both sides change in speech: the new reality is more or less truly represented, or misrepresented, and the system of images, which make up *langue*, is somewhat changed. Both changes may be either superficial or deep.

The new reality is expressed in the best and easiest manner if we are speaking of ordinary occurrences: *it is raining*. In such an utterance, of course, *langue* changes least.

On the other hand, it is very difficult to equalise experience with new reality if we have to express our attitude to some scientific question in the words and forms at our disposal. Scientific utterances are meant to express reality far removed from experience, just like philosophical or literary utterances. In such utterances, of course, it is most difficult to grasp the new reality and therefore it is done the least exactly, i. e. in a changed way. *Langue* is changed simply in this way, whether imperceptibly or greatly. The change in *langue* may be only experimental (cf., for example, the nominal sentences of the Czech poet K. J. Erben), or they may be definitive (cf. the elimination of Greek words in Horace's satires, in contrast with the older satires).

Among these utterances the simplest case is represented by the scientific utterances which we may call reports. Imagine, for example, a work dealing with some chemical investigation. Such

tur sunt in voce, sunt notae passionum, quae sunt in anima; et quae scribuntur, sunt notae eorum quae sunt in voce, atque ut litterae non sunt apud omnes eaedem, ita nec voces sunt eaedem, sed passiones animi, quarum haec primum sunt signa, eaedem sunt apud omnes. eaedem sunt etiam res, quarum haec passiones sunt simulacra.

a piece of work changes *langue* in the sense of giving to certain ideas a new and richer content. It is more difficult to describe the change which occurs in *langue* during some theoretical investigation. Then a struggle takes place between the new reality and the experience which has been captured in *langue*. It is necessary, in approaching reality, to create new concepts, revise old ones, to combine concepts in a new manner, etc. The language of poetry moves along other ways, experiments, actualises and deforms, in order to catch some new shade of reality,

We have outlined the antithesis between *langue* and *parole* in speech, considered generally. But we have not yet finished. In language there are formations, such as word, sentence and utterance. What is the relation between *langue* and *parole* in these? Is it always the same, or different?

In order to elucidate the antithesis between *langue* and *parole* in word, sentence and utterance, let us consider what is the semiological relationship within these formations. In our opinion the semiological relation is different in word, sentence and utterance. The very terms in some languages contradict it. For example, in Czech the word „význam“ signifies "the meaning of a word", while the word „smysl“ usually denotes "the meaning of a sentence".¹ In a similar way German distinguishes „Bedeutung“ and „Sinn“.

Let us look at the meanings of the formations of individual languages. The word (or more exactly, the denomination, because sometimes the denomination occurs as two or more words, e. g., *aes alienum*, "debt", *ius iurandum*, "oath") is a symbol, as we have seen, of some "soul state", which is itself the image of some sector of reality. Reality, as far as we know it, has been classified and catalogued in a dictionary in a great number of such images, running into hundreds of thousands (e. g. about 140,000 ancient Greek words have survived; modern languages are still richer). But the number is not infinite at all. The sum total of the words may be arranged in a book, a dictionary. The number of words is constant, given by convention. The meaning of the words is also constant, given by convention. Of course, it

¹ Váša-Trávníček, *Slovník jazyka českého*, 1941², s. v. „význam“ and „smysl“.

is not so constant as the number of words. Every word has more than one meaning, and the struggle between them is most evident in the language of poetry.

In what way is this demonstrated in *parole*? In speaking we use a lexicon, i. e. a catalogue of words. The sieve of words is so fine that we can easily find old words for new reality. It follows from this that the creation of new words is very rare, that the normal habit is to use words already in existence. DE SAUSSURE reminds us: «Quand un mot comme *indécorable* surgit dans la parole, il suppose un type déterminé, et celui-ci a son tour n'est possible que par le souvenir d'un nombre suffisant de mots semblables appartenant à la langue (*impardonnable*, *intolérable*, *infatigable*, etc.).»¹ It follows that the meaning of words does not fully express what we want to express. The word meanings are only supporting points for the meaning of the sentence. Thus we have with words this picture: a very constant *langue*, with *parole* manifesting itself in the choice of words, and eventually in changes in their meaning.

Let us now look at the sentence. Here the situation is fundamentally different and also more complicated. It will be easiest for us to begin with syntax. It is the most passable and therefore the most beaten track to the sentence. On syntax, for example, CH. BALLY,² and CH. W. MORRIS,³ build up their considerations.

What is syntax, in fact? It is something similar to the lexicon. There are certain relationships between words, and these relationships can be classified. Thus, for example, the analogous relationship between the words „ox” and „low”, „ass” and „bray”, „wolf” and „howl”, „wolf” and „run”. The same with other syntactic relationships. Thus, as in a lexicon, a catalogue is created, quite small of course a catalogue of syntactic elements.

Parole in syntax is analogous to *parole* in words. On meeting with new reality we always use old syntax, and the creation of new syntactic connections is quite rare.

¹ *Cours de linguistique générale*, p. 173.

² *Linguistique générale et linguistique française*, Paris 1932, p. 31 et seq.

³ *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago 1938, p. 13 et seq.

It would, however, be a mistake to judge that syntax is the necessary foundation of a sentence. Utterances without syntax testify that syntax is not necessary to expression. The leader of the Futurists, F. T. MARINETTI, says of this: «Ce fut en aéroplane, assis sur le cylindre à essence, le ventre chauffé par la tête de l'aviateur, que je sentis tout à coup l'inanité ridicule de la vieille syntaxe héritée de Homère. Besoin furieux de délivrer les mots en les tirant du cachot de la période latine. Elle a naturellement un ventre, deux jambes et deux pieds plats, mais n'aura jamais deux ailes. De quoi marcher, courir quelques instants et s'arrêter presqu' aussitôt en soufflant...» Then he proclaims: «1. Il faut détruire la syntaxe en disposant les substantifs en hasard de leur naissance. 2. Il faut employer le verbe à l'infinitif, pour qu'il s'adapte élastiquement au substantif et ne le soumettre pas au *moi* de l'écrivain qui observe ou imagine. Le verbe à l'infinitif peut seul donner le sens continu de la vie et l'élasticité de l'intuition qui la perçoit. 3. Il faut abolir l'adjectif pour que le substantif nu garde sa couleur essentielle... 4. Il faut abolir l'adverbe, vieille agrafe qui tient attachés les mots ensemble... 5. Chaque substantif doit avoir son double, c'est-a-dire que le substantif doit être suivi, sans locution conjonctive, du substantif auquel il est lié par analogie. Exemples: homme — torpilleur, femme — rade, foulerezzac, place — entonnoir, porte — robinet».¹

So MARINETTI's description of a battle takes this form:

«Bataille

Poids + Odeur

Midi 3/4 flûtes glapissement embrasement toumbtoumb alarme Gargaresch craquement crépitation marche Cliquetis sacs fusils sabots clous canons crinières roues caissons juifs beignets pains-à-huiles cantilènes échoppes bouffés chatoiement chassie puanteur cannelle fadeurs flux reflux poivre rixe vermine tourbillon orangers-en-fleurs filigrane misère dés échecs cartes jasmin + muscade + rose arabesque mosaïque charoque hérissement.»

It is clear from this example that the sentence can exist without syntax. This is especially important for *parole* of the sentence, and preeminently for *parole* of the speaker. As MUKAŘOVSKÝ says, from the moment when we conceive an initial series of meanings to be a sentence, we strive after the unity of

¹ F. T. Marinetti, *Les mots en liberté futuristes*, Milan 1919, p. 13..

sentence meaning.¹ We carry the whole sense, if necessary forcing it, into any complex of words which is linked by the intonation.²

MARINETTI indicates the ends of sentences, as can be seen in the quotation, only by a wider gap between two words. It is true, of course, that his sentence is not so clear as a sentence built with the help of syntax. But we have no reason to deny its existence. Syntax is important and useful for the sentence, but it is not essential.

This is proved by other languages, too; for example, Chinese, where syntactic relationships are much simpler and looser than in other languages and where the relationship between two words is often given only by their meaning.³

If syntax is not an integral part of the sentence, what then makes a sentence a sentence? If we want to understand correctly the antithesis between *langue* and *parole* in the framework of the sentence, we must clarify the problem of the sentence itself. This does not mean, of course, that we should attempt a so-called definition of the sentence. We only want to discover its chief characteristics. This is very difficult. We know that authors who attempted to define the sentence or to establish the main principles of the sentence, found it to have different characteristics.

Some scholars have seen in the sentence the outcome of predominantly synthetic, others of analytic, activity. H. PAUL, defined the sentence as follows: „Der Satz ist der sprachliche Ausdruck, das Symbol dafür, daß sich die Verbindung mehrerer Vorstellungen oder Vorstellungsgruppen in der Seele des Sprechenden vollzogen hat, und das Mittel dazu, die nämliche Verbindung der nämlichen Vorstellungen in der Seele des Hörenden zu erzeugen“.⁴ W. WUNDT stated as follows: „Der sprachliche Ausdruck für die willkürliche Gliederung einer Gesamtvorstellung in ihre in logische Beziehungen zueinander gesetzten Bestandteile“.⁵

¹ *Kapitoly z české poetiky* I, p. 128.

² Cf. S. Karcevskij, *Travaux du Cercle linguistique de Prague* IV, p. 188.

³ See the authors article *Sur la typologie de la langue chinoise parlée*, *Archiv Orientální* VI, 1945.

⁴ H. Paul, *Prinzipien der Sprachgeschichte* 5, 1920, p. 121.

⁵ W. Wundt, *Völkerpsychologie*, *Die Sprache*, 1904², II, p. 245.

It is clear that PAUL's definition considers the sentence to be the result of synthetic activity (linking up conceptions) while Wundt's sees it as the result of analytic activity. Synthetic also is the syntactic idea of the sentence, an idea constructed on a basis of ancient Aristotelian logic.

Attention has often been drawn to the extra-syntactical relationships of words in a sentence, to what V. MATHESIUS calls "the actual dissection of the sentence".¹ One dissects the sentence, for example, "A million people live in Prague" on the basis of the assertion, that about which something is said (as was once said, the psychological subject) — "in Prague" — and the essential point of the assertion, what is said about it (formerly the psychological predicate) — "a million people live". This principle is sometimes valid in morphology too. In Japanese the "psychological subject" has a suffix or particle *wa*, e. g. *Ni-hon wa yama ga yoi*, "Japan is mountainous", or literally, "Japan what concerns mountain (nomin.) much".² Further, the principle of "actual dissection" is at bottom synthetic, since it is concerned with the associating of words in a certain manner.

J. MUKAŘOVSKÝ presented the synthetic principle in a very expressive way; he considers that one of the principles of the "significance structure of the sentence" is "the accumulation of meaning".³ The principle states that significance units (roughly speaking, words) are perceived in succession and linked up to one another:

a
a b
a b c
a b c d
a b c d e

MUKAŘOVSKÝ himself reminds us that MATHESIUS' concept of actual dissection approaches the accumulation concept which has been demonstrated.⁴

¹ See, for example, *Řeč a sloh* in the publication *Čtení o jazyce a poesii* I, p. 58 et seq.

² L a n g e, *Lehrbuch der japanischen Umgangssprache*, Berlin 1922, p. 9.

³ *Kapitoly z české poetiky* I, p. 128.

⁴ *Ibidem*, p. 130.

These were examples of the synthetic concept of the sentence.

On the other hand there is the analytic concept, exemplified by W. WUNDT. Let us quote some more examples.

F. SLOTTY considers that the meaning of a sentence, like the meaning of a word, is ambiguous. For example, we see in the street a man riding on a cart. This reality arouses our interest. Somebody says: "He is riding in a cart", and another: "He is going for a ride by cart." That is: the same experience, the same objective content (*Sachverhalt*), which are the "intention" of the sentence, will be expressed by different people either locally or instrumentally.¹ We do not want here to analyse the whole matter in detail, but the analytic method is clear from these few words.

J. MUKAŘOVSKÝ knows three principles of sentence structure: 1. Unity of sentence meaning. 2. Accumulation of meaning. 3. Oscillation between static and dynamic meaning.² We have already spoken about the second principle (accumulation of meaning) and have pointed out that it is a synthetic principle. The first principle, arising from the singleness of meaning in the sentence, is without doubt analytical. The third principle "is given by the fact that every unit of meaning in the sentence group (word, phrase) tends on the one hand to link the immediate relations to the referent, and on the other hand is bound by the cohesion of the sentence as a whole and only by means of this whole establishes connection with reality". The third principle proceeds from word to sentence, sometimes from sentence to word — it is then the interplay of both principles, the analytic and the synthetic.

How does this help us in solving the problem of *langue* and *parole* in the sentence? From such considerations we can see first of all that syntax introduces mostly *langue* into the sentence. Syntax has a catalogue of constituents which must be used. *Langue* is very strong in the antithesis psychological subject — psychological predicate, as is evident also from the fact that this antithesis is usually expressed morphologically (see the Japanese example quoted). The relation between *langue* and *parole* appears

¹ *Charisteria Guilelmo Mathesio quinquagenario a discipulis et circuli linguistici Pragensis sodalibus oblata*, Prague 1932, p. 92 et seq.

² *Op. cit.* p. 128.

more delicate to us if we consider the sentence as a whole in all its profundity. *Langue* of the sentence, i. e. the synthesis of sentence norms is more complicated than a catalogue of rules of syntax. We know from the secondary school that pupils often cannot decipher a Latin sentence from Caesar of which they know all the words — merely because they are not trained to decipher Latin sentences. A similar but still more difficult situation occurs when we learn Chinese. A knowledge of single words and rules of syntax will not help us — we must have a certain training as well, to be able to divine the sense of a Chinese sentence.

So we come to the substantial difference between word and sentence. The word is an image of some sector of reality — the sentence is the image of some contact with reality. Words can be collected into a dictionary; there would be no sense in doing so with sentences (only the most common sentences are arranged in "conversational handbooks"). A new word is an exception—but a new sentence is a regular occurrence. A word fully expresses the sector of reality which it has to express. But a sentence cannot express the infinite complexity of a single situation — it can only indicate the main points (with the help of words).

It follows from all this that *langue* in a sentence is much weaker than in a word. But on the other hand *parole* of the sentence is stronger than *parole* of the word. Freedom in the sentence is greater than in the word.

What has been said of the sentence applies in greater measure to the longer utterance. The principal difference between sentence and longer utterance is the lack of syntax in the longer utterance. So the participation of *langue* is markedly reduced, for syntax is the main pillar of *langue* in the sentence. On the other hand a sentence is not defined by the style — that concerns only the longer utterance.

Style may be defined as the individualising organisation of utterances.¹

That is to say, in constructing longer utterances we are always choosing, from possible synonyms and synonymous expressions, what will suit the particular style. There are common utterances, for which we use common words, common syntactic phrases,

¹ See the author's article *The Problems of Style*, Slovo a slovesnost VII.

etc. There are scientific utterances, in which we use special terms, logical arrangements of sentences, etc. Then there are rules about appearance, i. e. how an utterance, common, scientific, philosophical, etc., should be organised. Even personal style is not exempt from *langue*. The individual also uses his own definite expressions, which characterise him. In this way he creates his characteristic *langue*.

But where does *parole* remain? Does it get lost? Certainly that does not happen. There is a great difference between the *parole* of style and the *parole* of syntax. For example, the *parole* of style has its rules and requirements, but it does not claim to them consistently. Deviation from style is not a mistake (as in syntax) but only a deviation, the reason for which can be looked for. Moreover, it is possible to choose between two styles, but it is not possible to choose between two syntaxes. Still less is it possible to mingle two syntaxes, but on the other hand it is possible to mix two styles (e. g. the conversational and the scientific, in an essay). Even from this it is obvious that the *parole* of the longer utterance is stronger than that of the sentence.

The *parole* of the longer utterance is, however, much stronger. Only in the utterance is a complete and responsible attitude towards new reality shown. It is here that the strongest need exists for an independent linguistics of *parole*.

POTREBA PAROLOVEJ LINGVISTIKY

Teoretické myšenie o jazyku bolo v dvoch tisícročiach, predchádzajúcich XIX. storočiu, pod rozhodujúcim dojmom *langue*. Až v XIX. storočí vstúpila parolová lingvistika v svoje právo (W. v. Humboldt). Jazyk sa začal chápať nie ako hotový útvar (ἔργον), lež ako niečo, čo stále podlieha novému utváraniu (ἐνέργεια). Ferdinand de Saussure znova nadvázuje na starý pojem *langue* a štrukturalizmus ďalej vyvíja tento pojem. Tým je parolová lingvistika odsunutá na zadný plán.

Zo súčasných neštrukturalistických teórií je tzv. idealistická neofilozofia založená výlučne na *parole* (K. Vossler). Popri tom existujú aj mimolingvistickej teórie, ktoré nás nútia, aby sme sa zaobrali teóriou *parole*. Jazyk samotný nuka takúto mimolingvistickej teóriu, v ktorom nachádzame *parolové* slová, ako *hovoril*, *reč*, *pýtať sa*, *odpovedať*, *pochopiť* atď. Psychiatria (učenie o afáziach) a psychologická typológia vychádzajú z analýzy individuálnej *parole*. U mnohých autorov sa stretávame s problematikou *parole*, tak u J. Mukařovského (problémy monologu

a dialogu a otázky „deformácie“). Aj B. Havránkove myšlienky o automatizme a aktualizácii patria do parolovej problematiky (v. *Spisovná čeština a jazyková kultura*).

Niektoři lingvisti sa pokúšajú novým spôsobom usporiadať antitézu medzi *langue* a *parole*; A. H. Gardiner pokladá ju za antitézu medzi slovom a vetou, ruský teoretik Vološin navrhuje jediný pojem pre reč a prehovor (ruský: *vyskazovanie*).

Autor vychádza z konštatovania, že parole sa skladá z individuálnych prejavov, prostredníctvom ktorých sa realizuje *langue*. Ostáva otázka, ako sa *langue* materializuje v reči, ako *parole* mení kódex, daný jazykovou štruktúrou.

Parole nie je len rozhovor (a písanie), t. j. akt hovoriaceho (1. osoby), ale i počúvanie (a čítanie), t. j. akt počúvajúceho (2. osoby). Individuálny prehovor má vždy tendenciu k všeobecnej platnosti, ale individuálne konkretizácie, t. j. interpretácie počúvajúcich, bojujú medzi sebou o to, aby boli uznané za platné. Tak stoici sa usilovali o svoju alegorickú interpretáciu Homéra (Herakleitos). Tým sa približujeme k antitéze medzi automatizmom a voľnosťou, vyslovenou van Ginnekenom. Pojem automatizmu je nevyhnutne potrebný pre vysvetlenie pojmu *parole*. Najväčšia časť hovorenia sa deje automaticky. Na otázku „Ako je vonku?“ automaticky odpovedáme „Prší“. Ale i automatická reč podlieha zmenám. Vyskytujú sa v nej „chyby“, lebo nie je kontrolovaná (lapsus linguae, barbarizmy, solecizmy a pod.).

V každom prehovore je element automatizmu a určitý stupeň voľnosti. „Zvláštnosť parole spočíva vo voľnosti kombinácií“ (F. de Saussure). Voľnosť sa však nevzťahuje výlučne na hovoriaceho (na 1. osobu), ale i na počúvajúceho (na 2. osobu), ktorý „konkretizuje“ každý prehovor podľa svojho. V pláne 3. osoby („to, o čom sa hovorí“) skutočnosť nepreniká do jazyka priamo, lež len prostredníctvom obrazov. *Langue* je systémom semiologických postupov, viac-menej ustálených a vyjadrujúcich realitu.

V hovorení sa stretáva nová realita s *langue*. Úlohou reči je harmonizácia tejto novej reality so starou, t. j. so skúsenosťou. To znamená: vyjadriť novú skutočnosť viac-menej ustálenými obrazmi. Reč je teda syntéza starej *langue* a novej reality.

Semiologické vzťahy medzi *langue* a *parole* sú rôzne v slove, vete a prehovore.

Skutočnosť je roztriedená a katalogizovaná v slovníku (v starej gréckine poznáme asi 140.000 slov). Ale počet slov nie je nekonečný. Počet a význam slov je konštantný a daný konvenciou. Každé slovo má, pravda, niekoľko významov. Pri hovorení používame katalog slov. Nebýva ľahko nájsť pre novú realitu staré slovo. Význam slov teda nevyjadruje úplne to, čo chceme vyjadriť. V oblasti slova je *languovosť* veľmi konštantná, kým *parolovosť* sa prejavuje vo výbere slov a v prípadnej zmene ich významu.

Aby sa ukázaly vzťahy medzi *langue* a *parole* vo vete, možno vychádzať zo syntaxe (ako Ch. Bally a Ch. W. Morris). Syntax, ako slovník, je-

katalogom, pravda, pomerne malym katalogom syntaktickych prvkov. Pri stretnuti sa s novou realitou pouzivame staru syntax; vznik novych syntaktickych vzťahov je veľmi zriedkavý. Syntax však nie je nevyhnuteľná osnova vety. Futuristi (ako Marinetti) poukázali na to, že veta existuje aj bez syntaxe. Ale ak syntax nie je integrálnou súčasťou vety, čím sa vlastne veta stáva vetou? Niektorí teoretikovia chápnu vetu ako výsledok syntetickej činnosti (H. Paul), iní zasa ako výsledok činnosti analytickej (Wundt, Mathesius, Mukaróvský).

Podľa autora je rozdiel medzi slovom a vetou tento: slovo je obraz nejakého úseku skutočnosti, veta — obraz nejakého kontaktu so skutočnosťou. Slová možno katalogizovať v slovníku. Vety sa katalogizovať nedajú. Nové slovo je výnimkou, nová veta je pravidelný zjav. Z toho vyplýva, že vo vete je *languovosť* omnoho slabšia ako v slove. Na druhej strane vettá *parole* je silnejšia než slovná *parole*. Voľnosť vo vete je väčšia než v slove.

Prehovor sa podľa autora vyznačuje nedostatkom syntaxe. Účasť *langue* je tu značne redukovaná. Na druhej strane veta nie je určená štýlom; iba prehovor podlieha štýlovosti. Keď konštruujeme dlhší prehovor, vyberáme medzi mnohými synonymami pod zorným uhlom štýlu. Rozdiel medzi *parole* štýlu a *parole* vety sa prejavuje v tom, že odklon od štýlu nie je „chybou“ ako v syntaxi, lež jedine odchýlkou. Možno voliť medzi dvoma štýlmi a miešať ich, ale neslobodno vyberať medzi dvoma syntaxami. *Parolovosť* prehovoru je teda silnejšia ako *parolovosť* vety. Len v prehovore sa manifestuje úplný a vedomý postoj k skutočnosti. Tým je daná potreba nezávislej parolovej lingvistiky.

LA FONCTION DE LA 'STRUCTURE DES FONCTIONS' DE LA LANGUE

PAR KAREL HORÁLEK (PRAGUE)

Les orientations structuralistes et fonctionnelles de la linguistique moderne ont fourni et fournissent encore aux disciplines voisines des idées nouvelles, surtout à celles d'entre elles qui opèrent avec le concept du signe. Dans la plupart des cas, la linguistique remplace pour ces disciplines la sémiologie générale, science nouvelle jusqu'à présent inachevée, annoncée par FERDINAND DE SAUSSURE, mais qui attend encore sa constitution. La tâche de la linguistique n'est pas de contrôler la légitimité et l'application adéquate de ses propres résultats par les autres disciplines. Mais les linguistes suivront toujours, dans leur propre intérêt, l'application des méthodes nouvelles dans les disciplines voisines. Il se pourrait que l'influence exercée par les disciplines voisines sur la linguistique puisse être tout aussi féconde que l'influence qu'ont subies de la part de la linguistique l'ethnographie, la science littéraire etc. En tout cas, la linguistique gardera toujours sa position prédominante dans un certain sens, puisque c'est la langue même qui crée le système fondamental des signes et à cet égard tous les autres systèmes de signes ont un caractère plus au moins dérivé.

La linguistique structurale a exercé une influence féconde non seulement sur la théorie littéraire, mais surtout sur l'esthétique et sur l'ethnographie, auxquelles elle semble avoir avantageusement confié son capital créateur. En effet, l'application de la méthode fonctionnelle conduisit bientôt à la conclusion que l'analyse isolée des fonctions partielles ne suffisait pas, et qu'il fallait concentrer son attention sur le jeu de l'ensemble des fonctions. Il est évident que l'analyse de la 'structure des fonctions' ne lui rend pas justice si l'attention est concentrée exclusivement sur

la fonction dominante, d'autant plus que la hiérarchie des fonctions est différente dans des situations différentes. La fonction dominante détermine la structure du signe, mais elle ne se trouve pas en connexion nécessaire avec sa forme, puisqu'il s'agit là de la fonction du signe. N'importe laquelle des fonctions subordonnées de la même forme peut devenir dominante si, par hasard, un changement intervient pour modifier l'équilibre général. La fonction esthétique d'une œuvre artistique, par exemple, peut devenir fonction subordonnée, dans le cas où l'accent est placé sur une autre fonction, par exemple la fonction eudémonique. Ces déplacements dans la hiérarchie des fonctions sont particulièrement évidentes dans le domaine des structures ethnographiques, où les différentes fonctions ne sont ni nettement délimitées, ni proprement graduées. C'est dans ce domaine qu'a été posé pour la première fois le problème de la fonction de la 'structure des fonctions', c'est à dire de la fonction à laquelle les différentes parties des fonctions ne participent pas directement, mais interviennent uniquement comme éléments de la structure. M. PIERRE BOGATYREV a démontré l'existence de la fonction de la 'structure des fonctions' sur les manifestations de la société primitive et sur le costume populaire.¹ Les magiciens des sociétés primitives produisent des actes magiques dans lesquels les fonctions magiques et esthétiques sont coordonnées avec la fonction médicale proprement dite en une fonction médicale complexe qui n'est pas fournie par la somme additive des fonctions partielles. De même, dans le costume populaire, il convient de constater une nouvelle fonction, superposée à la 'structure des fonctions', bien distincte des composants formant cette structure. Cette fonction est parfois exprimée par le peuple lui-même, qui parle de „notre costume“ ce qui ne signifie pas seulement la fonction régionale, mais aussi une certaine fonction superposée, qui ne peut pas être déduite des autres fonctions formant l'ensemble de la structure. Considérons maintenant l'analogie avec la langue: la langue maternelle, comme „notre“ costume, a la fonction de la 'structure des fonctions'. En effet nous la préférons à toute autre langue parce qu'elle nous semble la plus pratique, la

¹ Peter Bogatyrev, *Funkcie kroja na Moravskom Slovensku*, Turč. Sv. Martin 1937.

plus apte à exprimer nos pensées et parce qu'elle nous paraît la plus belle. Mais d'autre part, notre langue maternelle, comme notre costume national, ne sont pas toujours considérés comme les plus beaux; au contraire: nous sommes parfois disposés à reconnaître comme plus belle une langue étrangère ou un costume national étranger, surtout lorsqu'il s'agit des costumes exotiques. De même, ni notre langue maternelle ni notre costume national ne peuvent être toujours considérés comme les plus pratiques: la langue, pour l'expression de nos pensées dans un domaine déterminé; le costume, pour accomplir, par exemple, notre travail. Nous préférons notre langue maternelle et les costumes de notre pays parce qu'ils nous sont les plus proches, et c'est justement là que la 'structure des fonctions' se manifeste. Elle est la plus proche de la fonction régionale, mais, entre les deux, il y a une différence fondamentale. Tandis que le costume, avec une fonction régionale prédominante, s'oppose aux costumes des autres régions, „notre“ costume nous est proche sans cette opposition. Au contraire, „notre“ costume peut aussi remplir la fonction de la 'structure des fonctions' d'un costume qui ne possède aucune fonction régionale ou nationale. Ce pourrait être le cas lorsque, dans un grand territoire, la population d'une certaine nationalité porte des costumes identiques à ceux de la nationalité voisine. Il n'est pas nécessaire que „notre“ costume ait une fonction sociale, mais, d'un autre côté, il n'y a pas de doute que soit la fonction régionale, soit la fonction sociale ne manquent pas de jouer un rôle fort important dans la 'structure des fonctions', dont la fonction est constituée par „notre“ costume même.¹

M. P. BOGATYREV indique lui-même l'analogie avec les phénomènes linguistiques et on peut appliquer son interprétation directement à l'analyse du phénomène que nous appelons „purisme“. Dans le traitement des phénomènes relatifs à la fonction de la 'structure des fonctions linguistiques', le purisme se manifeste comme une tendance qui, au fond, n'est pas extra-linguistique, mais qui interprète la langue d'une façon erronée. L'accentuation du „notre“ dans la langue revient à souligner une seule des fonctions linguistiques (fonction de la 'structure des

¹ Ibid. p. 59.

fonctions linguistiques'). Le purisme ne voit pas l'optimum dans l'ensemble des éléments, mais dans la forme qui, comme telle, ne détermine pas les fonctions, mais qui, au contraire, est déterminée par celles-ci. Lorsque le système des formes linguistiques se met en mouvement, il est possible de contrôler ce mouvement de „notre“ point de vue, mais il faut contrôler le jeu d'ensemble des fonctions. L'orientation formelle du purisme n'est qu'une violation de la langue, qui peut l'appauvrir, si l'autorité publique la soutient. On ne peut pas combattre le purisme linguistique en indiquant les fonctions partielles en position dominante; il faut respecter la fonction intégrale de la structure de toutes les fonctions, non seulement en ce qui concerne les différentes manifestations linguistiques, mais aussi en ce qui concerne la langue en général.

Ainsi la question compliquée de la création linguistique nous apparaît sous un aspect nouveau. La fonction de la 'structure des fonctions' fait de la langue une formation culturelle monolithique, une oeuvre qui est continuellement complétée et altérée. Du point de vue de *l'optimum* des fonctions partielles, la langue se montre comme un dépôt, toujours disponible, de moyens utiles. La richesse et la différenciation constituent le postulat fondamental de ces perspectives particulières. C'est que le concept de la 'structure des fonctions' et sa fonction même nous force à considérer la langue comme une formation harmonique, comme une valeur culturelle autonome.

Du caractère de la fonction esthétique, il résulte naturellement que l'art verbal joue le rôle principal dans la création linguistique et dans l'harmonisation des fonctions différentes du système linguistique. La fonction de la 'structure des fonctions linguistiques' se réalise le mieux dans les langues qui possèdent une riche littérature. Le culte national d'une langue est toujours rattaché à la littérature artistique. Certes il n'existe pas d'identité entre l'art verbal et la langue considérée comme une individualité culturelle, mais il y a là cependant une liaison très étroite.

Plus l'attitude du collectif linguistique envers la création des valeurs culturelles est consciente, plus vivement est sentie la responsabilité pour la vie de la langue, considérée comme base du progrès culturel. Si l'on doit constamment créer une langue, la langue ne se présente pas comme un héritage qui nous a été

confié, mais comme un but, c'est-à-dire comme une véritable création. La langue est créée, dans le vrai sens du mot, par l'accomplissement des fonctions nouvelles, et elle ne peut pas vivre uniquement du passé. Là où la langue se forme vraiment, nous voyons se produire une tension entre les fonctions particulières et la fonction de la 'structure des fonctions linguistiques'. Cette tension représente, pour la langue, une défense pour que la différenciation fonctionnelle ne mette pas en danger l'unité de la langue.

K OTÁZKE FUNKCIE ŠTRUKTÚRY FUNKCIÍ V JAZYKU

Štrukturálna orientácia modernej lingvistiky priniesla mnoho podnetov príbuzným disciplínam, pracujúcim s pojmom znaku. Lingvistika im nahradzuje všeobecnú semiologiu, ktorá doteraz čaká na svoje utvorenie. Etnografia, literárna veda a estetika môže však, so svojej strany, plodne pôsobiť aj na lingvistiku.

V etnografii našiel P. Bogatyrev zvláštnu funkciu 'štruktúry funkcií', ktorá sa dá pozorovať v primitívnych spoločnostiach alebo u ľudového kroja. Tu jestvuje totiž osobitná celostná funkcia, odlišná od sumy jednotlivých složiek, vytvárajúcich túto štruktúru. Bogatyrev sám poukázal na analogiu medzi postojom obyvateľstva k „násemu“ kroju a postojom hovoriacich k materskej reči. Tento výklad možno aplikovať i na analýzu javov, ktoré označujeme ako purizmus. Purizmus v podstate nie je tendenciou mimojazykovou, leží tendenciou, nesprávne chápajúcou jazyk. Nevidí *optimum* v súhre všetkých složiek (funkcií), ale vo forme, ktorá sama osebe neurčuje funkciu. Pod zorným uhlom optima dielčích funkcií sa javí jazyk ako pohotová zásobnica účelných prostriedkov (jazyková tvorba). Bohatstvo a diferencovanosť je tu základným postulátom. Jazyk sa v pravom smysle tvorí až plnením nových funkcií; nemôže žiť iba z minulosti.

Čím uvedomejší je postoj jazykového spoločenstva k tvorbe kulturných hodnôt, tým živšie sa pocituje zodpovednosť za život jazyka, základ kultúrneho vzrastu. Tam, kde sa jazyk skutočne tvorí, rastie zároveň napätie medzi dielčimi funkciami a funkciou 'štruktúry jazykových funkcií'. Týmto napätiom sa jazyk bráni, aby funkčná diferencovanosť neprekročila medze jazykovej jednoty.

О ПРИЗЫВНОЙ ФУНКЦИИ ЯЗЫКА.

А. В. ИСАЧЕНКО (БРАТИСЛАВА)

Вопрос об основных функциях языка был поднят впервые не языковедами, а психологами. В этом отношении мы многим обязаны К. Бюлеру, который еще в 1927 г. в общих чертах сформулировал свою точку зрения.¹ Впоследствии он не раз возвращался к вопросам языковых функций,² резюмируя результаты своих исследований в своем обширном труде *Sprachtheorie*.³

Бюлер исходит из Платона и вместе с ним определяет язык как «органон», служащий для того, чтобы «один сообщал другому нечто о предметах». В этой схеме следует четко различать три полюса: «один», т. е. говорящий или отправитель; «другой», т. е. слушающий или адресат; «предметы», т. е. содержание высказывания. Соотнесенность этих трех полюсов дана в любой конкретной языковой ситуации и осуществляется именно посредством человеческой звукоречи («сообщать нечто»).

В дальнейшем Бюлер определяет три основные функции языка в зависимости от того, какой из названных трех полюсов доминирует в конкретном высказывании. Следует, по его словам, строго различать между выражением или экспрессией, призывом и изображением (или повествованием). В связи с таким разграничением основных языковых функций он рассматривает отдельные аспекты центрального понятия языковедения, понятие знака.

¹ Доклад, прочитанный на X конгрессе психологов в Бонне, апрель 1927 г.

² *Kant-Studien* XXXVIII.

³ Karl Bühlér, *Sprachtheorie*, Jena 1934.

Языковой знак, используемый в функции «выражения» («экспрессии»), по Бюлеру, является симптомом чего-либо, лежащего вне языковой сферы. Так напр. междометия, вроде *ай! ой!* являются симптомом боли, удивления и т. п. Языковой знак, используемый в целях призыва, приобретает характер сигнала. Так напр. русские междометия типа *ах! эй! алло!* функционируют в языковом коллективе в качестве определенных сигналов. Наконец, языковой знак, используемый в изобразительной или повествовательной функции, должен рассматриваться как символ реальности, лежащий вне языка. Имя существительное *дом* является, по словам Бюлера, символом соответствующего предмета.

При систематическом исследовании языковой структуры очень скоро выяснилось, что лишь изобразительный или нейтрально-повествовательный сектор высказываний позволяет вскрыть в наиболее чистом виде структурные черты языка. Наоборот, в области выразительной или эмоциональной речи, на каждом шагу попадаются такие явления, которые явно нарушают стройность системы и затушевывают закономерность структурально-языковых соотношений. Вот почему наиболее показательные законы языковой структуры демонстрируются на более или менее искусственном, отчасти даже «препарированном» материале, из которого предварительно было исключено все, что не относится непосредственно к «интеллектуальной», безпризначной речи. Те языковые явления, которые нельзя было рассматривать как «нормальные», оценивались как исключения. Их объясняли довольно разбивчиво «экспрессивностью», «аффективностью» или же «эмоциональностью».

Такие исключения или аномалии были замечены гл. о. в самом репертуаре знаков — фонем. В известных категориях, напр. у слов «звукоподражательных», в междометиях, в командных словах, были найдены элементы, не встречающиеся в нормальном, изобразительном плане языка и явно не входящие в фонематическую систему данных языков.

Такие фонематические аномалии чаще всего объяснялись экспрессивностью, эмфазой и т. п. В этом отношении интересен не только инвентарь фонем как таковой, но и инвентарь фонемосочетаний. Так, группы среднеязычных *l*, *d*, *ň* плюс *и*,

не встречающиеся в чешском языке в нейтральном языковом плане, объяснялись «экспрессивностью».¹

В результате наблюдений над подобными фонетическими аномалиями было выдвинуто чешским лингвистом И. М. Коřинком понятие «интеръекциональности», противопоставленное «национальности» или «понятийности» языкового проявления. Такое же разграничение языковых функций на основании звуковых признаков, проводилось и другими языкovedами, в частности В. Матезиусом, В. Скаличка, В. Махеком и др.

С самого начала было, однако, ясно, что каждое конкретное языковое проявление может заключать в себе две или даже все три функции одновременно, при чем в каждом конкретном случае одна из них является доминирующей.

Вернемся к платоновскому определению. Из его дефиниции («один сообщает другому нечто о предметах») вытекает, что в тех случаях, когда в высказывании делается упор на изобразительную или повествовательную функцию, главное внимание сосредоточено на «предметах» внешнего мира. Ведь объективное изображение — это нечто иное, как сообщение о предметах, действиях и состояниях. Этим «понятийным» высказываниям противопоставлены высказывания, в которых установка на «предметы» затушевана и в которых, наоборот, педализируется установка на говорящего или на адресата. Такие высказывания с затушеванной понятийностью чаще всего и воспринимались как однородный, аномальный, т. е. «экспрессивный» языковой стиль.

Разбирая, в историческом аспекте, путь, пройденный структуральным языковедением, Н. С. Трубецкой² отмечает, что на первых порах экспрессивный и призывной планы языка практически игнорировались в науке. Венгерский фонолог Ю. Лазициуш был, по его словам, пожалуй, первым, кто указал на необходимость систематической разработки экспрессивной и призывной функций языка. Сам Лазициуш, однако, интересовался, в первую очередь, симптоматическими, т. е. именно

¹ J. M. Kořinek, *Studie z oblasti onomatopoeje*. Práce z věd. úst. XXXVI, Praha 1934. — V. Skalicka: *Studie o maďarských výrazech onomatopoických*, Sb. filol. XI, Praha 1939.

² N. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, TCLP VII, 18.

экспрессивными звуковыми элементами.¹ При этом он недостаточно четко разграничивал собственно экспрессивную от призывной функции. Лазициуш разделяет звуковой материал на три группы: 1) фонемы, выполняющие все три функции (изображение, экспрессия, призыв); 2) эмфатемы, лишённые изобразительной функции и выступающие лишь в экспрессивной функции; 3) варианты, наделенные только экспрессивной функцией.

О призывной функции, в узком смысле этого слова, писал, кажется, только Н. С. Трубецкой.² Его взгляды на этот вопрос сводятся к следующему: «Фонологические призывные средства служат для того, чтобы вызвать в слушателе известные чувства» (разбивка моя). Эти чувства, по его словам, часто переживаются и самим говорящим. Существенным же для призывной функции является то обстоятельство, что слушатель как бы заражается этими чувствами. В призывной функции языка Трубецкой видит установку не на выражение личных чувств говорящего, а на «заражение» слушающего этими (или соответствующими) чувствами. В качестве примера Трубецкой приводит немецкое слово *schööön!*, произнесенное с определенной интонацией и имеющее вызвать у слушателя известную эмоцию. В дальнейшем Трубецкой предлагает, в каждом конкретном языке, установить инвентарь призывных средств, т. е. условных звуковых средств, способных «вызывать чувства и эмоции».

Очевидно, что такое понимание призывной функции не соответствует сути призывных фактов в языке. В определении Трубецкого слышится не только отголоски психологизма в языковедении; в ней стерта грань между экспрессивной функцией с одной и призывной функцией с другой стороны. В понимании Трубецкого мы имеем дело, как в экспрессивной, так и в призывной функции, с чувствами и эмоциями, с той только разницей, что призывные высказывания должны «заражать» слушателя.

По другому пути пошел И. М. Коржинек, пытавшийся отожествить функции языка с тем, что он сам называл языко-

¹ Julius Laziczius, *Probleme der Phonologie*, Ungarische Jahrbücher XV.

² *Grundzüge der Phonologie*, 24.

выми «стилями». Коржинек априори делит языковые проявления на три основных группы. Признаком деления ему представляется их устремленность к «правде, красоте и добру». Согласно с этим он выдвигает, в основном, три стиля: 1) логический, устремленный к «правде» и отожествляемый им с изобразительной функцией языка; 2) эстетический, устремленный к «красоте» и отожествляемый с экспрессивной функцией; 3) этический, устремленный к «добрю» и отожествляемый с функцией призывной¹. Эта схема страдает априористическим подходом к языковым фактам и остается непродуктивной умозрительной конструкцией.

С целью избежать, с одной стороны, изживого психологизма, а с другой стороны – априористической точки зрения на языковые факты, следует и в данном случае исходить из функциональной точки зрения. К. Бюлер, подчеркнувший значение командного или экспортативного языка для определения призывной функции, был ближе к правильному пониманию нашего вопроса. По нашему убеждению, призывная функция языка охватывает гораздо более широкое поле.

Основная разница между экспрессивной (в более узком смысле этого слова) и призывной функцией языка определяется разницей в функциональной целеустремленности высказываний. В экспрессивных высказываниях преобладает симптоматичность, преобладает личность говорящего. В призывном высказывании преобладает установка на адресата. Конечной целью призывного языкового проявления не является высказывание о самом себе, выражение душевного состояния говорящего. Цель призывного языкового проявления – это вызвать реакцию у слушателя. При этом характер реакции, вызываемой призывным языковым проявлением, отличен от реакций, вызываемых языковыми проявлениями с иной функциональной установкой. Так напр., в изобразительной функции преобладает установка на ясность высказываемого, в целях усвоения слушателем высказанного о «предметах, действиях и состояниях». В экспрессивной функции языка преобладает установка на внутренние пережива-

¹ J. M. Kořínek, *O jazykovém stylu*, Slovo a slovesnost VII, 1941, č. 1, 28–36.

ния говорящего, причем в данном случае наличие «второго лица» (слушателя, адресата) вовсе не необходимо. Вот почему чисто экспрессивные высказывания носят преимущественно характер монологов и наоборот: в монологах преобладают именно экспрессивные элементы, (ср. лирическую поэзию, заклинания, молитвы). Призывающая же функция охарактеризована тем, что она предполагает немедленную реакцию, т. е. реакцию действенную или языковую, словом *реакцию* в первичном смысле этого слова.

Любой приказ или любой запрет являются прежде всего проявлением призывающим. Приказ или запрет предполагают немедленную реакцию (исполнение). Но и призыв или обращение должны рассматриваться как проявления призывающие. Они либо побуждают «второе лицо» к известным действиям, либо привлекают его внимание. Если считать призывающим всякое языковое проявление, с установкой на активную реакцию, то необходимо будет и в опросе считать проявлением призывающим, ибо каждый вопрос предполагает ответ, т. е. именно определенную реакцию, в данном случае языковую.

Формальные средства, которыми достигается эта реакция, совпадают, разумеется, очень часто с теми условными средствами, которые нам хорошо известны и в нейтрально-изобразительном плане языка. Но нередко эти формальные средства призывающих высказываний контрастируют со средствами, к которым прибегает изобразительная или повествовательная функция языка. Состав призывающих средств в ряде языков является прямым нарушением законов, господствующих в других языковых планах того же языка. Такие нарушения «понятийности» обычно трактуются как «экспрессивные». На самом же деле речь идет о нарушениях не в целях экспрессии в более узком смысле этого слова, а о нарушениях в целях «призыва».

Нарушения общей системы беспризначного повествовательного языкового плана в целях призыва можно иллюстрировать рядом примеров из разных языков. В качестве примера приведем некоторые данные, собранные нами в лемковском наречии украинского языка села Ладомирова в Пряшевщине (Восточная Словакия).

В этом говоре, как и вообще в лемковских говорах, ударение падает всегда на предпоследний слог, как в польском языке или в восточно-словацких говорах. С точки зрения функциональной, ударение, следовательно, не использовано. Кроме того, упомянутый говор лишен количественных противопоставлений, как в составе гласных, так и в составе согласных. Эти утверждения, характеризующие нейтральный, изобразительный план языка, не относятся, однако, к ряду языковых проявлений, призывающая функция которых очевидна.

В многих языках существует система «междометий», употребляемых в общении с животными. Это, в основном, командные слова. В составе таких командных слов мы встречаем в лемковских говорах долгие гласные, неизвестные в понятийном плане, ср. *hvo:!* (соответствует русскому «тпру!»), *śiryćirr!* (так зовут кур; соответствует русскому «цып-цып-цып!»).

Наряду с апеллятивной, «именительной» формой, в лемковских говорах встречаются особые призывающие формы собственных имен и слов, обозначающих родственные отношения:

апеллятивная форма	призывающая форма
<i>mata</i>	«мама»
<i>ńańa</i>	«батя»
<i>Ula</i>	«Ульяна»
<i>Nańa</i>	«Ганна»
<i>Pelo</i>	«Петр»
<i>Fedo</i>	«Федор»
	и т. д.

Аналогичные явления с удлиненной гласной в призывающей форме («звательный падеж») многих собственных имен наблюдает в великорусских говорах акад. С. П. Обнорский.¹

В говоре села Ладомирова, правило о постоянном месте ударения (на предпоследнем слоге) не знает исключений, поскольку речь идет об изобразительной функции языка. В командных словах, как и в призывающих формах имен собственных, это правило постоянно нарушается. Ср. *śiukicé* (так зовут свинью), *ahíć* (так отгоняют свинью), *hiśiníć* (так зовут гусей). Ударение лежит на последнем слоге и в таких слу-

¹ Ср. Zeitschrift für slavische Philologie, 1927.

чаях, как *Zuskò, Ulò, tèlò* (призывная форма), при «именительной» *Zùska, Úla, tèla*.

Для характеристики формальных средств отдельных языковых функций необходимо выяснить не только состав фонем и их функционирование, но и состав комбинаций фонем. Важность изучения фонемокомбинаций подчеркивал Н. С. Трубецкой. Этот принцип был впоследствии усвоен Коржинком и В. Махеком и применен к ряду интересных этимологических вопросов. Но говоря о нарушении нормальной комбинаторики в целях «экспрессивности», авторы оставались на платформе общего понятия экспрессивности, не различая собственно «выразительную» и «призывную» функции. Обратимся к примерам.

В говоре села Ладомирова мягкие *š, ž* встречаются только перед *i* из **ě*, напр. в дат.-мест. един. ч. женских имен существительных на *-a*, напр. *kaši, xýži*. Вне этой комбинации мягкие *š, ž* не встречаются в изобразительной функции. Зато в призывной функции (в «вокативной» форме), мягкие шипящие допускаются и перед *o*: ср. *tišo!* «Миша!», *jožo!* «Иосиф», *lažo* «Ладислав» и др. Вне призывного плана комбинация *šo, žo* отсутствует.

На этом примере можно проследить интересное явление, не лишенное, как нам кажется, общего значения. Имена собственные употребляются, с одной стороны, в апеллятивной функции, т. е. в целях обозначения данного лица, индивидуального выделения его из коллектива. Это достигается, в условиях современного общества в Средней Европе, сочетанием календарного имени с фамилией. Но с другой стороны, имена собственные употребляются и как сигналы-призывы с тем, чтобы обратить внимание данного лица, позвать его и т. п. Выше приведенный пример *Lažo* выступает в коллективе села Ладомирова в обоих функциях. Являясь призывной формой календарного имени Ладислав, форма *Lažo* одновременно употребляется для обозначения фамилии. Члены всей семьи *Lažo* носят фамилию *Lažovy*, женские члены семьи — *Lažova*. Очевидно, что слово *Lažo*, став «фамилией», переменило свою функцию. Это уже не «звательная» форма календарного имени, а официальное имя. Таким образом, вместо призывной функции, на лицо функция изобразительная, по-

нятийная. А вместе с тем обогатилась, ограничиваясь пока что только сферой имен собственных, фонематическая комбинаторика рассматриваемого говора. Сочетание *žo* вошло в лексический план языка.

Исследователи часто обращали внимание на аномалии, встречающиеся в области имен собственных. Эти аномалии можно будет объяснить вторжением форм призывного плана в план понятийный. Так в чешском языке внедрению фонемы *f* в систему согласных немало способствовало расширение функции первоначально призывных форм типа *Ferko, Ferdo, Fraňo* и т. п. Из сказанного ясно, что одним из каналов, по которым в понятийный план языка поступают новые фонемы и сочетания фонем, является не столько общее-экспрессивная, сколько именно призывная функция языка.

До сих пор мы говорили о двух категориях призывных слов: о командных словах и «звательных» формах. Может возникнуть сомнение, является ли обращение к животным полноценным языковым проявлением, или, другими словами, имеем ли мы дело с «глоттическим» явлением, по терминологии О. Есперсена? Ведь в обращении к животным обычна языковая ситуация нарушена тем, что «адресат» не владеет данной языковой системой. Однако, поскольку речь идет о проявлениях, использующих фонемический материал — пусть он будет, с точки зрения понятийности, искажен или даже патологичен, — можно утверждать, что и в данном случае мы имеем дело с глоттическим явлением. Ведь эти командные слова не произвольны, они так или иначе связаны с фонематической системой данного языка — ибо нарушение системы указывает на эту связь — и, следовательно, носят характер коллективно-условных сигналов.

До сих пор говорилось о нарушении прозодических правил и об особенностях фонемосочетания в призывном плане языка. Говор села Ладомирова дает достаточно материала и для показа нарушений, проявляющихся в самом составе фонем, функционирующих в целях призыва. В этом говоре встречаются так называемые «полумягкие» зубные типа *t:, d:, n:*. Эти «полумягкие» встречаются преимущественно в повелительном наклонении глаголов на *-yti*, а так же в призывных («звательных») формах собственных имен, ср. *xot:, xot'e!* «xo-

ди, ходите!», *posat!* «посади!», *zaplat!* «заплати!»; — *pęt!*, «Петя!», *fęt!* «Федя!» и т. п.

С точки зрения инвентаря фонемических средств, употребляемых в призывной функции, особого интереса заслуживают военные команды в ряде языков. Так напр. в словацких военных командах встречается «переднее» *á*, и «переднее» *ó*, неизвестное понятийному языку. Ср. русскую команду *šágət mārš!* где переднее *á* стоит между твердыми согласными.

Если до сих пор мы говорили о проблемах призывной фонологии, то перейдем теперь к другим, более сложным областям: к морфологии и синтаксису.

Французский язык употребляет в качестве объективного падежа личных местоимений 1-го и 2-го лица ед. ч. формы *me*, *te* *il me donne*, *je te demande*. В повелительном наклонении, т. е. при педализации призывной функции, употребляются другие морфемы: *toi*, *toi*; ср. *donne-toi*, *coures-toi*. Интересно, что в повелительном наклонении меняется не форма глагола, а форма местоимения. Это явление вызвано, очевидно, призывной нагрузкой императива, как такового.

Структуральные особенности русского императива, где можно наблюдать ярко выраженные агглютинативные явления, резко выделяющиеся на общем фоне флексивного строя русского языка, были исследованы Р. Якобсоном¹ и В. В. Виноградовым.² Как известно, в императиве русский язык допускает нагромождение нескольких суффиксов типа *пройд-ём-те-сь-ка*.

В английском или немецком языках императив характеризован отсутствием каких бы то ни было суффиксов или префиксов. Ср. англ. *come* «приди» при *I come*, *he comes*, *coming*, или нем. *komm* при *ich komm-e*, *du komm-st*, *er komm-t*, *komm-en*, *ge-komm-en*. В данном случае призыв оформляется нулевой морфемой.

Одним из приемов призывной функции языка является, наконец, нарушение синтаксических правил, регулирующих понятийный языковый план. Особенно четко эти приемы

¹ *Les enclitiques en slave*. Atti del III Congresso Internazionale dei Linguisti, Roma, 19—26 Settembre 1933, 384.

² Современный русский язык. Грамматическое учение о слове, выпуск II, § 59.

выступают в вопросительных предложениях. Мы уже сказали, что вопрос, как языковое проявление с установкой на непосредственную ре-ацию (т. е. на ответ), следует рассматривать, как разновидность призывных высказываний. С формальной точки зрения, призывная функция вопросительных предложений проявляется особой интонацией, противопоставленной напр. интонации утвердительной, а так же особым порядком слов (инверсия), ср. фр. *il vient* «он приходит» при *vient-il?* «приходит ли он?», словац. *otec je doma* при *je otec doma?*, нем. *er kommt* при *kommt er?*, англ. *he is coming* «он приходит» при *is he coming?* «приходит ли он?». Как особая вопросительная интонация, так и инверсия вопросительных предложений служат для того, чтобы вызвать немедленную языковую реакцию, т. е. ответ.

При изучении частей речи, в частности при классификации междометий, необходимо иметь в виду языковой план, к которому относится данное междометие. Наряду с явно экспрессивными междометиями, как напр. *ой!* *ох!* *уф!* и т. п., существуют междометия призывные, типа *алло!* *псс!* *ау!* ср. словац. *kuš!* *marš!* *curuk!* и др. Такие призывные междометия отчасти примыкают к императивам и с формальной точки зрения трактуются как эти последние, ср. русские междометия типа *на!* *ну!*, допускающие агглютинативные расширения типа *ну-те-ка!* *на-те-ка!*

Выявление призывной функции и показ ее формальных признаков существенны не только для синхронического языковедения, но и для освещения ряда диахронических вопросов. Дело в том, что в процессе языкового развития отдельные функции смешиваются (как было показано на примере собственных имен). Языковой знак, относящийся в определенную эпоху развития языка к призывной функции, может со временем утратить специфические особенности этой функции и стать знаком изобразительной или повествовательной функции, и наоборот.

Законы, господствующие в пределах каждой из основных языковых функций, — изобразительной, призывной и экспрессивной, — в каждом конкретном языке схожи, но отнюдь не тождественны. Для правильного понимания как синхронической языковой системы, так и целого ряда явлений из об-

ласти истории языка, разграничение языковых функций и детальное изучение каждой из них представляет, по нашему мнению, принципиальный интерес.

О АПЕЛОВЕЙ ФУНКЦИИ ЯЗЫКА

Отázka základných jazykových funkcií (líčiacej, expresívnej, apelovej) bola položená a rozvinutá K. Bühlerom (*Sprachtheorie*, 1934). Systematické skúmanie jazykových štruktúr ukazuje, že štrukturálne črty sa dajú najčistejšie zistiť len v neutrálnej líčiacej funkcií, kým také črty, ktoré sa do štruktúry nechodia, pokladajú sa za anomálie. Anomálie vo fonematickom inventári a v radení foném, ktoré sa vyskytujú zvlášť v určitých kategóriách (interjekcie, onomatopoje, povelové slová) sa obyčajne vysvetľujú „expresivitou“ (J. M. Kořinek, *Studie z oblasti onomat.*, 1934; V. Skalička, *Studie o maďar. výrazech onomat.*, 1939).

Trubeckoj takto charakterizuje fonologické apelové znaky: „...slúžia k tomu, aby vyvolávaly u počúvajúceho určité city“ (*Grundzüge*, 24). Takéto chápanie nevystihuje podstatu apelových znakov. Základný rozdiel medzi expresiou a apelom leží vo funkčnej zameranosti. U expresívnych prehovorov prevláda symptomaticosť (1. osoba), u apelových však zameranie na adresáta (2. osoba). Preto majú expresívne prejavy prevažne ráz monologickej reči (lyrika, zaklínanie, modlitby), kym apelosť predpokladá 2. osobu, ktorá má okamžite reagovať, skutkami alebo slovami.

Každý povel a každý zákaz je predovšetkým apelovým prehovorom. Ale aj otázka sa musí funkčne chápať ako apelový prejav, lebo predpokladá okamžitú re-akciu (odpoved').

Inventár apelových prostriedkov v mnohých jazykoch je priamym porušením zákonov, platných v ostatných jazykových funkciách. Je nesprávne pokladať toto porušenie za výsledok „expresivity“, keď ide o apelové anomálie.

Apelové anomálie vo fonologickom systéme, v radení foném a v prozodických vlastnostiach sa ilustrujú na materiáli ukrajinského nárečia obce Ladomirova (okr. Svidník). Ďalej sa poukazuje na dôležitosť apelovej funkcie pri interpretácii vzniku niektorých osobných mien, lebo osobné mená nie sú iba *pomenovaniami*, ale i priamo privolávacimi (apelovými) formami. Anomálie fonologického rázu v povelových slovách sa traktujú ako anomálie apelové. Vo sfére imperativov a „vokatívnych“ výrazov konštatujú sa obdobné zjavy ako v povelových slovách, v rozkazoch domácom zvieratám a vo vojenských komandách.

Apelové anomálie sa prejavujú aj v morfológii, porov. fr. «*donne-moi*» popri «*il me donne*», holý slovesný kmeň v nemeckých a anglických imperativoch (*komm! come!*), aglutinačné zjavy ruských imperativov.

Apelosť sa prejavuje v syntaxi hlavne inverziami, typickými pre interogatívne konštrukcie (fr. *il vient* popri *vient-il?* a pod.). Vo sfére interjekcií treba rozlišovať medzi expresívnymi (typu rus. *oj!*, *och!*) a apelovými (typu *hallo!*, *pss!* a pod.).

Apelosť hrá dôležitú úlohu i pri traktovaní diachronických otázok. Rozhraničenie jazykových funkcií a ich detailné skúmanie predstavuje teda zásadný záujem.

LA PHRASE ET L'ÉNONCIATION

PAR EUGÈNE PAULINY (BRATISLAVA)

On peut analyser la phrase de deux points de vue: comme une entité sémiologique dont la plénitude du sens est atteinte au moyen de signes hétérogènes, ou comme une liaison de signes linguistiques. On doit toujours observer la distinction de ces deux points de vue.

Si on analyse la phrase comme une entité sémiologique dont la plénitude du sens est atteinte au moyen de signes hétérogènes, on considère la phrase comme une énonciation ou comme une partie d'une énonciation. M. VLADIMÍR SKALIČKA¹ a caractérisé l'énonciation comme une réaction sémiologique totale. Il constate que l'énonciation peut se composer d'une seule phrase ou d'un grand nombre de phrases. L'énonciation devient un tout par le fait qu'elle constitue la totalité de la réaction à une impulsion donnée. On doit considérer comme une énonciation aussi bien l'affirmation „oui“ que la phrase „il fait beau aujourd'hui“, ou qu'un roman en plusieurs volumes.² Pour M. SKALIČKA la phrase est qualitativement la même chose que l'énonciation, parce que, si l'énonciation est une réaction sémiologique totale, la phrase est une réaction sémiologique élémentaire.³

Quant à la caractéristique de l'énonciation nous sommes d'accord avec M. SKALIČKA. Encore faut-il souligner que la plénitude du sens de l'énonciation n'est pas atteinte seulement au moyen de signes linguistiques, mais par la combinaison de signes linguistiques et d'autres signes de caractère non linguistique. De tels signes non linguistiques sont par exemple: le geste, la force communicative de la situation extérieure, la conviction de l'é-

¹ *Promluva jako linguistický pojem* (L'énonciation comme notion de la linguistique). Slovo a slovesnost III, 1937, 163—166.

² O. c.

³ O. c.

nonciateur que le récepteur comprend même ce qu'il ne lui communique pas par des signes particuliers, etc. Par ex. quand l'énonciateur dit: „Je l'ai —“ et qu'il accompagne ces mots d'un geste approprié, qui est compréhensible pour le récepteur, la plénitude du sens de cette énonciation est atteinte par la combinaison des signes linguistiques et du geste adéquat, et par la conviction de l'énonciateur que le récepteur identifiera le nom „le“ avec la personne à laquelle pense l'énonciateur. D'après la signification du geste le récepteur comprend que l'énonciateur veut dire par cette énonciation: „Je l'ai („le“, c'est-à-dire la personne à laquelle ils pensent tous les deux) embrassé, poussé, frappé, etc.“ — Ou bien quand deux hommes sont dans un jardin, qu'ils regardent un arbre et que l'énonciateur dit: „Il est vert“, le récepteur comprend, d'après la situation, que l'énonciateur veut dire: „L'arbre que je regarde maintenant, est vert“. On pourrait donner ainsi une infinité d'exemples, car il n'est pas douteux que la plénitude du sens d'une énonciation ne soit atteinte au moyen de la combinaison de signes linguistiques et de signes d'espèce différente.

Cependant, si nous voulons analyser le caractère fondamental de la phrase comme forme linguistique, nous ne pouvons pas la considérer du point de vue de l'énonciation. Lorsqu'on analyse la phrase comme notion linguistique, ce sont seulement ses éléments linguistiques qui entrent en ligne de compte. La seule phrase qu'on puisse considérer comme correcte du point de vue linguistique et qu'on puisse prendre comme objet d'une analyse linguistique est celle qui atteint la plénitude de son sens par des moyens exclusivement linguistiques. Mais nous n'aurons pas plutôt formulé ce postulat fondamental que nous serons forcés, en apparence, de nous en écarter. La phrase qui énonce un fait quelconque pris dans la réalité a sans aucun doute un rapport immédiat et direct avec les phénomènes réels. Si nous ne l'admettions pas, nous serions obligés de ne considérer comme correctes que les phrases des premiers exercices de la grammaire latine, comme „puella cantat“, „dominus laudat puerum“ et autres semblables, où certes il n'y a aucun rapport avec la réalité concrète: mais alors elles n'énoncent rien du tout. Mais si l'énonciateur, au lieu de l'énonciation „il est vert“, avait dit: „Cet arbre est vert“, même alors tous les signes linguistiques de cette

phrase auraient eu un rapport immédiat et direct avec la réalité. Et, dans cette situation, il importe peu vraiment que l'on désigne l'objet „cet arbre“ par des signes linguistiques ou non linguistiques. Il semble que la phrase, qui est chargée de la fonction linguistique la plus essentielle, la communication des faits, soit liée si étroitement aux phénomènes réels qu'elle énonce qu'il soit impossible de séparer, même par hypothèse, les moyens linguistiques de la phrase des faits de la réalité. Il semble alors qu'on ne puisse analyser la phrase que du point de vue de l'énonciation. Ce serait une erreur que de le croire.

Si nous disons avec SAUSSURE que l'appellation est le signe qui représente une idée générale, nous adoptons là une thèse exacte, mais non pas complète. En effet, il faut ici prendre en considération cette idée que V. MATHESIUS, notamment, a émise en plusieurs endroits:¹ la langue sert 1^o, à nommer les objets; — 2^o à indiquer les rapports entre eux. Quand il ne s'agit pour la langue que de nommer, l'appellation est sans doute le signe de l'idée générale. Mais que se passe-t-il lorsque la langue a pour fonction d'indiquer des rapports? — (Il faut tout de suite indiquer que, pour des raisons qui seront éclaircies plus tard, nous nous servons, au lieu du terme: „fonction indicatrice des rapports des objets entre eux“² de l'expression „fonction phraséistique“).

Quand l'énonciateur dit: „Cet arbre est vert“, il semble au premier abord que les signes linguistiques „arbre“, „vert“, etc. sont ici des signes représentant des objets concrets. Mais la chose n'est pas aussi simple. Dans cette phrase et dans des phrases semblables, où l'on énonce un fait quelconque tiré de la réalité, il s'agit de l'identification d'une idée générale avec des objets concrets au moyen d'un signe linguistique. Dans la phrase „Cet arbre est vert“, prononcée en qualité d'énonciation dans la situation que nous avons exposée plus haut, l'idée générale ARBRE s'identifie avec un objet concret et unique au moyen d'un signe linguistique, le son [arbr]. Il y a alors un rapport

¹ Pour la dernière fois dans l'étude *Řec a sloh* (La langage et le style), publiée dans l'ouvrage *Čtení o jazyce a poesii* (Conférences sur la langue et la poésie), Prague 1942, 13—102. Rédigé par Boh. H a v r á n e k et Jan Mu k a ř o v s k ý.

² „usúvzťažňovacia funkcia“.

d'identification qui n'est pas d'ordre linguistique. L'appellation [arbr] reste dans la phrase „Cet arbre est vert“, le signe linguistique de l'idée générale ARBRE; mais, par suite de l'identification de l'idée générale ARBRE avec l'objet concret „arbre“, elle se trouve en même temps être aussi le signe qui représente cet objet concret. La conséquence de ce processus d'identification est la création d'un rapport d'existence, car, par cette identification, le contenu de l'idée générale est posé comme existant dans l'objet concret. Ces deux rapports: identification et existence, sont fondamentaux à chaque phrase.

Dans le cas de la phrase dite à un seul terme, on entend ces deux termes comme n'étant pas séparés et formant un tout. Par exemple, dans la phrase θάλασσα, cri poussé par les soldats de Xénophon quand dans leur marche ils aperçurent le Pont-Euxin, l'idée générale MER s'identifie avec un certain objet concret et en même temps ce même objet concret est considéré comme existant avec le contenu de l'idée générale MER. Lorsqu'on regarde une pareille phrase à un seul terme du point de vue de l'énonciation, on peut, d'après certains théoriciens, voir dans la phrase θάλασσα l'attribut d'une phrase,¹ comme: „ce que nous voyons est θάλασσα“, ou bien le sujet d'une phrase,² comme: „θάλασσα est devant nous“. Dans le premier cas on comprend le sujet comme indiqué par des moyens sémiologiques non linguistiques, dans le deuxième cas on juge que c'est le prédicat qui est indiqué par ces moyens sémiologiques non linguistiques (un geste, la compréhension mutuelle entre l'énonciateur et le récepteur, etc.). Mais ces opinions ne sont pas justes. Dans l'expression θάλασσα, énoncée dans la situation dont nous avons parlé, il s'agit d'une phrase complète et non pas d'une partie d'une énonciation, exprimée par un signe linguistique. La situation ou d'autres moyens sémiologiques ont sans doute ici leur importance, mais elles ne participent pas à la plénitude du sens de la phrase. Nous en parlerons plus loin.

Dans le cas de la phrase dite à deux termes, les rapports d'identification et d'existence s'entendent comme étant non pas un tout, mais une succession. Lorsqu'on énonce un fait quelcon-

¹ Cf. p. ex. R. Jakobson, *Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre*. TCLP VI, Prague 1936, 240—288.

² Cf. p. ex. J. Baudiš, *Řeč (Le langage)*. Bratislava, 1926, 41, 46.

que tiré de la réalité, par exemple „cet arbre est vert“, il s'agit là de la démarche suivante: L'idée générale ARBRE est prise comme identique à un certain objet concret dont l'existence est évidente pour l'énonciateur et le récepteur (on est alors en présence des rapports d'identification et d'existence). L'objet réel „verdeur“ est énoncé comme existant dans l'objet concret „arbre“, et il est pris comme identique à l'idée générale VERDEUR (et l'on est encore en présence des rapports d'existence et d'identification). Dans la phrase dite à deux termes il y a deux éléments: le sujet et le prédicat. Le sujet est l'élément de la phrase dans lequel est mis en valeur d'abord le rapport d'identification et ensuite le rapport d'existence; le prédicat est l'élément de la phrase dans lequel est mis en valeur d'abord le rapport d'existence et ensuite le rapport d'identification. Comme le montre ce qui a été dit plus haut, dans une phrase par laquelle on énonce un fait réel, l'idée générale fonctionnant comme sujet s'identifie à un certain objet concret au moyen de l'appellation. Cette identification se fait ou bien au moyen d'un pronom démonstratif (*cet arbre...*), ou bien d'un geste (l'énonciateur montre l'objet concret qu'il identifie), ou bien elle résulte de la situation. Les moyens sémiologiques non linguistiques (le geste, la situation, la compréhension mutuelle entre l'énonciateur et le récepteur) ne sont pas là pour compléter le sens de la phrase; ils permettent seulement la démarche d'identification. C'est là la différence fondamentale entre la phrase et l'énonciation. Il en est de même dans le cas de la phrase à un seul terme, par exemple la phrase θάλασσα: la situation non linguistique permet seulement l'identification de l'idée générale MER avec l'objet concret „mer“. La situation non linguistique n'a pas dans la phrase de valeur sémiologique. Elle n'exprime ni le sujet du prédicat exprimé θάλασσα, ni le prédicat du sujet exprimé θάλασσα.

Les phrases du type „cet arbre est vert“ par lesquelles on énonce un fait réel, doivent être distinguées des phrases du type „le chien est un mammifère“. Dans les phrases de ce dernier type l'idée générale CHIEN ne s'identifie pas avec un objet concret mais avec elle-même. De même, l'idée générale MAMMIFÈRE ne se comprend pas comme existant dans un objet réel identifié, mais comme existant dans l'idée générale CHIEN et s'identifie avec elle-même et non avec un fait réel. Mais, tout comme

dans la phrase „le chien est un mammifère“, on est en présence, dans la phrase „cet arbre est vert“, d'un rapport d'identification et d'existence. Il arrive souvent que les théoriciens ne distinguent pas ces deux types de phrases et se servent pour leurs analyses tantôt de l'un, tantôt de l'autre, ce qui provoque beaucoup de confusions. Mais il y a encore d'autres raisons pour distinguer ces deux types de phrases.

Dans les phrases du type „le chien est un mammifère“ la distinction du singulier et du pluriel est neutralisée en ce qui concerne le sujet. Par la phrase „le chien est un mammifère“ aussi bien que par la phrase „les chiens sont des mammifères“ on énonce que tous les êtres vivants qu'on peut comprendre comme renfermés dans le cadre de l'idée générale CHIEN, sont des mammifères. Dans les phrases du type „cet arbre est vert“, il n'y a rien de tel. Aussi bien par la phrase „cet arbre est vert“ que par la phrase „ces arbres sont verts“ la qualité de „verdeur“ est attribuée seulement à un certain nombre donné d'objets concrets, qu'on peut englober dans le cadre de l'idée générale ARBRE. Autre chose: Dans les phrases du type: „le chien est un mammifère“ le verbe du prédicat est au présent, mais la validité de cette déclaration n'est pas limitée au moment auquel elle est faite. Par contre, dans les phrases du type „cet arbre est vert“, il faut indiquer, au moyen du temps du verbe qui introduit le prédicat ou autrement, quand cette déclaration est valable par rapport au temps où on l'a faite: Cet arbre était vert — cet arbre est vert — cet arbre sera vert.

On a parfois considéré la relation entre le sujet et le prédicat comme une relation entre le déterminé et le déterminant. Entre les appellations „arbre“ et „vert“ on a vu des rapports déterminatifs égaux, que ce soit dans l'expression „l'arbre vert“ ou dans la phrase „l'arbre est vert“. Grâce aux études de N. TROUBETZKOY¹ ce point de vue est apparu définitivement indéfendable. TROUBETZKOY distingue les syntagmes déterminatifs („l'arbre vert“) et les syntagmes prédictifs („l'arbre est vert“). Nous avons montré plus haut que, pour la liaison du sujet et du prédicat, et en général pour le caractère fondamental de la phrase,

¹ *Le rapport entre le déterminé, le déterminant et le défini.* Mélanges Bally, Genève, 1939, 75—82.

«c'est surtout le rapport d'existence qui est important. Et puisque le syntagme prédicatif n'existe dans la phrase que comme l'expression formelle d'un rapport d'existence entre le sujet et le prédicat, on peut peut-être appeler ce syntagme prédicatif „syntagme phraséistique“. Nous appelons „fonction phraséistique“ la fonction dite indicatrice des rapports réciproques des objets que l'on trouve dans la phrase.

Nous nous sommes efforcés de montrer ici que dans la phrase il s'agit d'exprimer un rapport d'existence, de désigner la chose nommée comme existante. De ce point de vue, il est possible de définir la phrase comme l'indication de la chose nommée en tant qu'existant. Cela se manifeste dans la forme par le syntagme prédicatif, c'est - à - dire phraséistique. Il faudrait déterminer la forme de ces syntagmes phraséistiques dans chaque langue et les règles d'après lesquelles on les forme. Mais cela dépasse le but de cet article.

VETA A PREHOVOR

Ked' sa na vetu hľadí ako na semiologickú celosť, ktorej významová úplnosť sa môže dosahovať rôznorodými znakmi, vtedy sa posudzuje veta s rovnakého hľadiska ako prehovor a kvalitatívne s ním splýva. Vtedy veta nie je záležitosťou jazykovou, ale skôr štýlistickou. Pri prehovore sa totiž významová úplnosť nedosahuje len jazykovými znakmi, ale aj inými znakmi (gestom, zdeľnosťou vonkajšej situácie atď.). Ak sa však na vetu chceme dívať ako na jazykový tvar, vtedy pri skúmaní môžeme brať v úvahu iba jazykové elementy vety a len tú vetu môžeme brať za materiál pre jazykovedné skúmanie, ktorá je významovo úplná jazykovými prostriedkami. Neslobodno sice zabúdať, že každá veta, ktorá vyslovuje nejaký fakt o skutočnosti, má vzťah ku zjavom skutočnosti, o ktorých vypovedá, ale jednako je možné, ba potrebné oddelenie jazykových prostriedkov vety od zjavov skutočnosti, ktoré sa ľou oznamujú.

Treba tu mať na mysli dve funkcie jazyka: 1. pomenovaciu, 2. usúvzažňovaciu. V pomenovacej funkcií jazyka je pomenovanie znakom logického predmetu (napr. zvuky *s-i-r-o-m* sú znakom pre istý myšlienkový obsah, pre istý logický predmet). Ako je to však v usúvzažňovacej, resp. lepšie povedané v existenciálnej funkcií jazyka? Ked' podávatel povie: „Tento strom je zelený,“ zdá se na prvý pohľad, že jazykové znaky „strom“, „zelený“ sú znakmi pre konkrétné predmety, resp. zjavy skutočnosti. Takto sa zdá, že pravdu majú tí, čo je prehovor a vylučujú ju z jazykovedného

bádania ako tvar, nepatriaci do „langue“, lebo medzi jazykovými znakmi a konkrétnymi zjavmi je priama súvislosť. Ale vec je složitejšia.

V tejto vete a v podobných vetách, v ktorých sa oznamuje nejaký fakt zo skutočnosti, ide o identifikovanie logického predmetu, resp. myšlienkového obsahu s konkrétnym predmetom, resp. zjavom skutočnosti pomocou jazykového znaku. Vo vete „tento strom je zelený“, ktorá sa ako prehovor vyriecka v istej situácii, sa logický predmet STROM stotožňuje s konkrétnym a jedinečným predmetom pomocou jazykového znaku *s-t-r-o-m*. Je tu teda identifikačný vzťah, ktorý nie je jazykový. Pomenovanie „strom“ ostáva aj vo vete „tento strom je zelený“ jazykovým znakom logického predmetu STROM, lenže pre identifikáciu logického predmetu STROM s istým konkrétnym predmetom stáva sa súčasne aj znakom pre tento konkrétny predmet. Dôsledkom identifikáčného procesu je vznik existenciálneho vzťahu, lebo identifikáciou sa obsah logického predmetu podáva ako existujúci na istom konkrétnom a jedinečnom predmete. Tieto dva vzťahy: identifikačný a existenciálny sú podstatné pre každú vetu. Pri dvojčlennej vete, napr. pri vete, „tento strom je zelený“, ide o tento pochod: Logický predmet STROM sa berie ako totožný s istým konkrétnym predmetom, ktorého existencia je pre podávateľa i prijímateľa evidentná; zjav skutočnosti „zelenosť“ sa oznamuje ako existujúca na konkrétnom predmete „strom“ a zjav skutočnosti „zelenosť“ sa berie ako identický s myšlienkovým obsahom ZELENOSŤ. Identifikácia, ako vidieť, sa deje alebo pomocou ukazovacieho zámena, alebo pomocou gesta, alebo vyplýva zo situácie. Nejazykové semiologické prvky (gesto, situácia, vzájomné pochopenie podávateľa a prijímateľa atď.) vetu významovo nedoplňujú; iba umožňujú identifikačný pochod. Tým sa veta základne líši od prehovoru a tým sa vymedzuje úloha nejazykových semiologických prvkov vo vete.

Záver: Veta je tvar jazykový, jej skúmanie je predmetom jazykovedy, je od prehovoru kvalitativne odlišná. Veta nie je významovo dopĺňovaná semiologickými prvkami nejazykovými; tie iba umožňujú vznik identifikačného a existenciálneho vzťahu, ktorý je pre vetu podstatný.

WRITTEN LANGUAGE AND PRINTED LANGUAGE

BY J. VACHEK (BRNO)

In some of his earlier papers the present writer tried to point out the principal differences existing between written language and spoken language from the structuralist point of view.¹ The results of his examination may be summed up in the following definitions: Written language is a system of signs which can be manifested graphically and whose function is to respond to a given stimulus (which, as a rule, is not urgent) in a static way, i. e. the response should be permanent (i. e. preservable), affording full comprehension as well as clear survey of the facts conveyed, and stressing the intellectual side of the facts. On the other hand, spoken language is a system of signs that can be manifested acoustically and whose function is to respond to a given stimulus (which, as a rule, is urgent) in a dynamic way, i. e. the response should be quick, ready, and stressing the emotional as well as the intellectual side of the facts concerned. Printed language was not treated of in the said papers, as it was regarded as a variant of written language; special features characterizing the variant were attrib-

¹ See especially: J. Vacheck, *Zum Problem der geschriebenen Sprache*. Travaux du Cercle Linguistique de Prague IX, 1939, pp. 94f. — J. Vacheck, *Psaný jazyk a pravopis*. Čtení o jazyce a poesii I, 1942, pp. 229f. — J. Vacheck, *Písmo a transkripce ve světle strukturálního jazykozpytu*. Časopis pro moderní filologii (Prague) XXVIII, 1942, pp. 403ff. — See also: A. Artyomyč, *Pysana mova*. Naukovyj Zbirnyk Ukrainskoho Vys. Ped. Instituta v Prazi II, pp. 1ff. — A. Artyomyč, *Fremdwort und Schrift*. Charisteria Gu. Mathesio quinquagenario... oblatae (Pragae 1932) pp. 114ff. — H. J. Uldall, *Speech and Writing*. Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques, Compte-rendu de la Deuxième Session, Copenhague 1938, Copenhague 1939, p. 374.

uted to technical factors. But more careful insight into the matter discloses the fact that the difference between written and printed language is not confined to the technical means by which the graphic signs are realized; as a matter of fact, deeper linguistic differences are involved.

The differences become visible more clearly if spoken utterances are compared with what will conventionally be called here "written utterances" on one hand, and with what may be denoted as "printed utterances" on the other hand.¹ The comparison of spoken and written utterances naturally reveals important differences between the two types, which are due to differences of materials (acoustic or graphical, respectively) by means of which the language signs become manifested. As the most important of the differences, may be mentioned (1) the two-dimensional (sometimes even three-dimensional) character of written utterances as opposed to the one-dimensional character of spoken utterances, and (2) the independence of written utterances of time as opposed to the indissolubly close union existing between time and spoken utterances (further details may be found in the second of the papers quoted in Note 1). The two differences just referred to are also characteristic of the relation existing between spoken and printed utterances. These differences, however, only cause to stand out more clearly an important conformity between spoken and written utterances, which does not exist between spoken and printed utterances. Any and every written and spoken utterance reflects the individuality of the utterer not only by its contents but also by what may be called its material form, that is to say, by the utterer's personal habits of handwriting or pronunciation respectively. It means, practically, that every speaker has his or her own peculiar timbre of voice, a peculiar rhythm and velocity of speech by which he or she differs from all other speakers. Similarly, every writing person has his

¹ By a written utterance is meant here what corresponds, in the domain of written language, to "spoken utterances", i. e. any written word, sentence, passage, article or book intended by the writer for reading ("eine Schriftäußerung"). Analogously, by a "printed utterance" is meant any printed word, sentence etc. with the same intention. — Spoken utterances were dealt with by V. S k a l i č k a in his paper *Promluva jako linguistický pojem* (Slovo a slovesnost, Prague, III, 1937, pp. 163ff).

or her own peculiar slant of script, a peculiar way of joining the characters of script to one another, a peculiar ratio between larger and smaller characters of script etc. which, again, distinguish him or her from all other writing persons. Contrary to this, printed utterances lack such individuality of material form, since diverse forms of handwriting have been replaced by the uniformity of printer's types. In accordance with this, the author of a written utterance can often be recognized directly from the optical aspect of a single, arbitrarily chosen line of the utterance exactly as the author of a spoken utterance, even if he or she cannot be seen, can be recognized from the acoustic aspect of a couple of words overheard from the utterance. The author of a printed utterance, however, can be recognized only in an indirect way, that is to say, if his or her name can be inferred from the contents of the utterance or if it is expressly stated in the context or — as is oftener the case — at the beginning or end of the utterance. It should be pointed out that the former case can indeed be qualified as affording indirect recognition only because recognition in that case is reached in a roundabout way leading from the optical aspect of the word to its meaning which, in its turn, imparts the recognition, whereas in the case of a written utterance recognition is arrived at directly from the optical aspect of the word, without the mediation of meaning.

This ascertained fact leads to some consequences of general interest. According to the well-known thesis of KARL BÜHLER, any linguistic utterance is charged with a treble function, that is to say with air (Kundgabe), appeal (Appell) and reference (Darstellung).¹ The thesis should be applied, of course, to written and printed utterances as well, not to spoken utterances only, as generally happens. Once the application has been effected, a fundamental difference between written and printed utterances comes to light: in the former, the first of the two mentioned functions (air) may assert itself by primary means that are at the disposal of the utterance, whereas in the latter the primary means are unable to manifest it — in other words, printed language, in com-

¹ See K. B ü h l e r, *Axiomatik der Sprachwissenschaft* (Kantstudien XXXVIII), by the same author: *Sprachtheorie*, Jena 1934. — The term *air* is used here instead of "expression", which may sometimes be found in linguistic papers; we avoid it for its ambiguity.

parison with written language, is short of one important feature. The other two functional aspects, appeal and reference, can be manifested by primary means both in written and in printed utterances (for the functional aspect of appeal, both kinds of utterances possess, of course, a much more limited scale of primary means than spoken utterances).

However important the above said difference between written and printed language may be, care must be taken lest too far-reaching consequences should be derived from it. As a matter of fact, written and spoken language coincide in a great majority of their features, and the definition of written language, as found in the opening lines of the present paper, holds good for both. The exact difference existing between written and printed language cannot be found in putting the question which of the two deviates from the above mentioned definition but rather which of the two is more radical and thorough in embodying it. And here the prize undoubtedly goes to printed language. The first of the tasks implied by the definition, i. e. to respond to a given stimulus in a permanent (i. e. preservable) way, is certainly fulfilled both by written and by printed utterances equally well. As regards the second task, however, printed language necessarily excels its rival. It cannot be doubted that individual differences of various handwritings put a greater strain on the reader's eye than individual differences of sets of printer's types — which is a proof of the fact that printed utterances comply with the demand for full comprehension and clear survey of the facts concerned more thoroughly than their written counterparts,¹ however good the latter may be in performing the task with the material means available to them. And, last but not least, an examination of the way in which the third demand of the definition is met by both kinds of utterances discussed here leads to analogous results. The extent of stress laid on the intellectual side of the facts conveyed is definitely greater in depersonalized, i. e. objectivized printed utterances, than in written utterances, the material side of which never lacks a personal tinge resulting from the writer's peculiar way of handwriting. (It is fair to say,

¹ The above statement is corroborated by the well-known fact that printers prefer typewritten manuscripts to those written by hand.

though, that the amount of such personal tinge is undoubtedly smaller in written than in spoken utterances.)

From the above mentioned facts it follows that printed language is not generically different from written language; the difference is rather one of a degree. Printed language may be qualified as an intensified variant of written language in which most of the features characteristic of written language have been pushed to the extreme. It is a remarkable fact that the origin of this peculiar linguistic structure can be traced to purely technical, i. e. extralinguistic causes — it was called forth by the steadily growing demand for the greatest possible number of copies of individual written utterances. The technical origin of printed language is particularly interesting if due account is taken of the fact that written language, in its time, also originated from technical practice — from a desire to fix and preserve, for documentary purposes, certain phonic types by optical means (in short, from a kind of a primitive phonetic transcription). It is especially worth noting that both written and printed utterances originally constituted hardly more than geometrical projections of other structures (the rudimentary written utterance being projections of spoken utterances, and the rudimentary printed utterances analogously projecting written passages). Before long, however, these projections, so to speak, began living their own lives and developed into linguistic structures of their own peculiar types, possessing their own sets of problems.¹

The above observations, if all consequences are derived from them, throw some new light on a number of facts connected with the culture of language, or at least show them from a new angle. The modern period of human history has been characterised by an effort to procure the greatest possible number of copies of concrete linguistic utterances and to win the widest possible publicity for them. It has been intended to enable the greatest possible number of people to participate in reading, or listening to, a given linguistic utterance in the greatest possible number of places. It is remarkable that in propagating written utteranc-

¹ The development leading from primitive transcriptions to written utterances was commented upon in the first three papers mentioned in Note 1.

es different methods were employed from those adopted in the propagation of spoken utterances. A spoken utterance admittedly preserves (at least, to a considerable degree) its individuality of material form when propagated by phonograph, gramophone or wireless — its projected copies are, upon the whole, faithful reproductions of the original utterance. Contrary to this, a written utterance, when propagated in printing, loses its individuality of material form and its propagated copies are only simplified reproductions of the original utterance, characterized by a style totally different from the style of the original. Should the written utterance keep its individuality of material form (its air, as we may call it with BÜHLER), it would have to be propagated in photographic reproductions.

The difference in methods of reproduction used for the two kinds of utterances cannot be explained away by chronological considerations, i. e. by the inaccessibility of exact reproducing methods at the time when propagation of written utterances was considered essential, and by the availability of such methods at the time when propagation of spoken utterances was felt to be urgent. If only the accessibility or inaccessibility of exact reproducing methods were responsible for the said difference, it would be very difficult to account for the fact of non-introduction of exact reproducing methods, after their subsequent discovery, into the sphere of written utterances. Why, indeed, should the practice of reproduction cling to the old, imperfect methods when new, infinitely finer devices offered themselves? The way for the propagation of manuscripts in a photographic way instead of putting them to print was open. And yet it was adopted in quite exceptional cases only, viz. when either the necessity of documentary evidence or reasons of piety were strong enough to enforce it. In all other cases — and they represented an overwhelming majority — the traditional method continued to be pursued. The reason of this conservatism was unquestionably the fact that the function of written (or, from that time on, printed) utterances was by no means impaired by lack of formal individuality in them but rather that it was reinforced by the said deficiency. No less instructive is the absence of any attempt at a depersonalization of reproduced spoken utterances which might be comparable to the depersonalization effected

in printed utterances. This is undoubtedly due to the fact that formal individuality (air, to use Büchler's term) is a feature so typical of a concrete spoken utterance that it simply cannot be left out from it.

On the other hand, reproductions of spoken utterances, especially those common in broadcasting, reveal another interesting point the consequences of which can help in delimiting what has just been said about the individuality of form being a typical feature of spoken utterances. As has been shown above, the primary reason for reproducing an utterance is to win the widest possible publicity for it. If a spoken utterance is reproduced in broadcasting and if greatest possible benefit is to be derived from it by the listeners (i. e. if it is to be followed by them with as little difficulty as possible) it is obvious that individual peculiarities of form reflected in it must be kept within certain limits. Thus modern methods of reproducing spoken utterances have emphasized the essentiality of the problem of orthoepy, i. e. model pronunciation¹. If we now turn to the domain of written language again, we may find in it a counterpart of orthoepic requirements — it is represented by requirements of calligraphy, or better, of that part of calligraphy which is concerned with legibility rather than with aesthetic effects. It is certainly remarkable that no analogous requirement can be found in the subdomain of printed language. And yet it is quite natural: the discovery of printing led by itself to that kind of standardization of the elements of printed language which is aimed at by orthoepy and (elementary) calligraphy in their own respective domains. Thus the imaginary requirement of a "callitypy" was satisfied before it could be as much as formulated or even realized and denoted by a term. It is hardly superfluous to point out that the fact just alluded to definitely disproves the rather frequent idea depicting written language as a kind of inferior linguistic structure, lagging hopelessly behind the "superior" structure of spoken language. We have clearly seen here that written language solved an important structural problem (standardization of elements for the purpose of easier perceptibility of their realiza-

¹ This was clearly seen in Great Britain where a series of „Broadcast Englisch“ manuals, discussing orthoepic problems, was published in the period between the two wars.

tions) before an analogous problem began to be so much as felt in spoken language.

In conclusion, the terminological side of the problems discussed calls for some comment. It may justly be said that some common linguistic terms rather obliterate than elucidate mutual relations existing between the linguistic notions denoted by them. Thus, as a counterpart of orthoepy, calligraphy has been established here, but only so far as it is concerned with the demand for legibility, not with aesthetic considerations. But the component "calli-" stresses these considerations so intensely that the term calligraphy does not do very well in cases where the aesthetic side of the question should be disregarded. Where aesthetic considerations do come in, calligraphy corresponds not to orthoepy but to euphony. Obviously the domain of written language is short of one term here which should denote that grade of calligraphy which confines its demands to the field of legibility. Purely theoretical considerations might advocate the term orthography (which is an exact counterpart of orthoepy as far as its formation is concerned) but its common meaning has been so firmly established that any change of it would by no means be feasible. As is well known, orthography denotes a set of rules that serve for the transposition of spoken utterances into written utterances. Very few people realize that there is another gap in common linguistic terminology: we miss a counterpart of the term orthography itself, i. e. there is no term to denote the set of rules that serve for the transposition of written utterances into spoken utterances. In practical textbooks the term "pronunciation" is fairly common which, however, is hardly satisfactory from the linguistic point-of-view, as it is generally used by the linguists as a synonym of "articulation". Besides, the term is unsuitable for the given purpose by its lack of the component "ortho-", which undoubtedly is desirable in a term denoting a set of normative rules. Perhaps the term orthology might be helpful here; unfortunately, it has been charged with other meanings as well. After all, it has not been the object of the present paper to coin new linguistic terms. But it was felt necessary to point out some inadequacies of the existing terminology which, if used too mechanically, might misinterpret some of the essential linguistic facts.

PÍSANÝ A TLAČENÝ JAZYK

Za hlavný rozdiel medzi hovorenou a písanou rečou považuje autor 1. dvojdimenzionálny ráz písaných prejavov v protiklade k jednodimenzionálному rázu prejavov hovorených; 2. nezávislosť písaných prejavov na čase. Hovorené a písané prejavy stoja však v protiklade k tlačeným prejavom. Ako hovorený prejav, odráža i každý písaný prejav individuálnosť pôvodcu nielen svojím obsahom, ale i materiálnou formou (písmom). Pôvodca tlačeného prejavu môže byť však poznaný iba nepriamo.

Uplatňujúc K. Bühlerovu tézu o trojakej funkcii jazykových prejavov (Kundgabe, Appell, Darstellung) na skúmanie písaných a tlačených prejavov, autor ukazuje, že „výrazová“ funkcia (Kundgabe) jestvuje iba u písaných, nie však u tlačených prejavov.

Na druhej strane tlačený prejav lepšie plní požiadavku srozumiteľnosti a prehľadnosti než písaný prejav. Tlačený prejav svojou odosobnenosťou účinkuje inak ako rukopisný jazykový prejav. Ale tak písaná, ako i tlačená reč obsahuje menej osobných prvkov než hovorená reč; preto je rozdiel medzi písaným a tlačeným prejavom iba graduálny.

Tlač umožnila nebývalé rozšírenie jazykových prejavov. Je však pozoruhodné, že sa reprodukcia prejavov písaných prevádzka celkom inými metódami než reprodukcia prejavov hovorených; nesiahá sa tu k presným reprodukčným metódam, pretože verná reprodukcia výrazu (Kundgabe) nie je pre písaný jazyk podstatná. Funkčná adekvátnosť tlačeného jazyka je zrejmá z toho, že otázka „kalotypie“ bola prakticky vyriešená prv, než bola vôbec teoreticky položená.

Autor nadhadzuje aj niektoré terminologické otázky, týkajúce sa nepresnosti termínov „kaligrafia“ a i.

LE DÉVELOPPEMENT DU SYSTÈME
CONSONANTIQUE DU GREC¹

PAR † J. M. KOŘÍNEK

L'indoeuropéen commun, autant que l'on peut en juger d'après le témoignage des langues indoeuropéennes historiques, possédait le système consonantique suivant:

D'après la localisation.

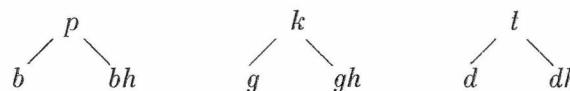
	lab.	apic.	sibil.	dorsales		labio-gutt.	hors série
				palat.	vél.		
D'après les oppositions d'obstacle	<i>p</i>	<i>t</i>		<i>k̄</i>	<i>k</i>	<i>kʷ</i>	
	<i>b</i>	<i>d</i>		<i>ḡ</i>	<i>g</i>	<i>gʷ</i>	
	<i>bh</i>	<i>dh</i>		<i>gh̄</i>	<i>gh</i>	<i>gʷh</i>	
				<i>s</i>			
	<i>m</i>	<i>r</i>					<i>r</i>
							<i>l</i>

Il y avait donc six séries de localisation: celle de *p*, celle de *t*, celle de *s*, trois séries dorsales et deux liquides en dehors des séries de localisation. Nous n'allons pas nous occuper de la question de savoir pourquoi nous sommes autorisés à parler de trois séries dorsales, quoique certains savants n'en reconnaissent que deux, en considérant la troisième comme secondaire et tardive, formée après la séparation des dialectes de la langue commune. Nous ne voulons pas nous occuper non plus de l'analyse des rapports oppositionnels entre les différentes séries de localisation. Il est fort probable qu'il s'agissait là dans tous les cas de séries *fondamentales*.

¹ Extrait du cours universitaire sur le consonantisme grec.

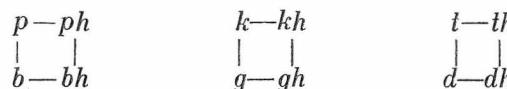
En ce qui concerne les oppositions dites d'obstacle, il faut supposer l'existence de deux oppositions du deuxième degré, c.-à-d. deux systèmes corrélatifs dans le cadre des occlusives orales de toutes les séries de localisation, à savoir le premier système corrélatif, marqué par ce qu'on appellait jusqu'à présent la „sonorité“, et le deuxième système corrélatif, que l'on considérait jusqu'à présent comme „aspiration“. Il pouvait s'agir aussi bien d'autres marques corrélatives, mais cette question ne peut pas être résolue d'une façon satisfaisante et nette.

Le faisceau corrélatif des occlusives orales avait trois membres, c.-à-d. qu'un seul membre de deux corrélations participait simultanément aux deux corrélations:



et ainsi de suite dans les autres séries.

L'ancienne théorie, selon laquelle le système consonantique de l'indoeuropéen correspondait, en ce qui concerne les occlusives, au système du sanscrit, est erronée. Il n'est donc pas possible de supposer dans l'indoeuropéen commun l'existence d'un faisceau à quatre membres du type



et ainsi de suite. Ce système quadrangulaire du sanscrit est secondaire. Dans toutes les autres langues indoeuropéennes les aspirées de l'indoeuropéen commun étaient remplacées par d'autres consonnes, à savoir par des sonores ou des sourdes. Le grec les remplace par des sourdes du type φ, θ, χ; dans d'autres langues, elles sont remplacées par des sonores non aspirées (par exemple *b* ~ *bh* > *b*, en slave et en baltique). C'est ainsi que s'est formée l'opposition linéaire du type *p* ~ *b*, remplaçant le

système triangulaire de l'indoeuropéen commun du type

La langue commune ne connaissait pas de sibilante sonore *z* en tant que phonème indépendant. Le son *z* n'existe que comme variante combinatoire du phonème *s* devant les occlusives sono-

res. De même il faut interpréter les sons *ι* et *υ* de l'indoeuropéen comme variantes des phonèmes vocaliques *i* et *u*. La nasale palatale et la nasale vélaire n'étaient, elles aussi, que des variantes combinatoires. On ne peut guère trouver avec sûreté dans l'indoeuropéen commun des spirantes du type *j* et *v*. La spirante *j* est admise théoriquement à cause du grec ζυγόν à côté de ἄγρος ‘vénération’, (ἐν)αγίζω ‘sacrifier, consacrer’, ἀζομαι ‘je vénère’, ἀγνός ‘pure, chaste’, etc.

Enfin, il n'y avait pas, dans l'indoeuropéen commun, de consonnes du type *p*, *d*, dont on croit ordinairement qu'elles se trouvaient dans la position après une dorsale: *kp*, *gd*, par exemple gr. ἀρκτός : srt. *īkšah*; τέκτων : *tákšati* etc.

En grec nous trouvons le système consonantique suivant qui correspond au système consonantique de la langue commune:

β φ δ θ γ χ + μ, ν, σ, ρ, λ, ζ, ι, ο:

Faisons seulement quelques remarques au sujet des mutations dans le système des occlusives.

En premier lieu, il faut souligner le fait que les occlusives du grec le plus archaïque avait le même système triangulaire que les occlusives de l'indoeuropéen commun, c.-à-d. un système qui, à l'opposition du sanscrit, n'était pas secondaire. Notons que l'italique possédait un système triangulaire semblable à celui du grec.

L'assymétrie du système des occlusives de l'indoeuropéen du

type

entraîna la substitution au membre *bh*, d'une occlusive sonore dans plusieurs langues indoeuropéennes, d'une occlusive sourde dans certaines autres: nous trouvons le réflexe sonore par exemple en sanskrit, où le système triangulaire ancien s'est transformé en un système quadrangulaire par l'introduction des aspirées sourdes. En balte ou en slave la marque de l'aspiration („recursion“) fut éliminée; de sorte que le système triangulaire se changea en un système linéaire. En germanique, l'ancien phonème *b* se transforma en *p* („Lautverschiebung“ du germanique commun) et l'ancien phonème *p* donna la spirante *f*. Ainsi le réflexe de l'indoeuropéen *bh* > *b* a pu conserver sa sono-

rité. En grec, au contraire, les aspirées de l'indoeuropéen (que l'on appelle aussi „recoursives“ ou „supraglottales“) furent remplacées par des aspirées sourdes $bh > ph$, $dh > th$, $gh (h) > kh$, qui donnèrent dans le cours du développement des spirantes correspondantes φ , θ , χ . Ce changement est comparable à celui du haut allemand, où les sons p^h ou k^h devinrent, dans des emprunts du roman (ou du latin vulgaire), dans la position intervocalique, f et x , cf. *Pfaffe* de **p'ap'*- du roman *pop-*, *Koch* de **k'ok'*- du roman *kok-*. Il est fort probable que ce changement s'effectua en passant par un stade transitoire de mi-occlusives du type *pf*, *kx*. Pour le changement du phonème *t* il faut supposer un réflexe transitoire *tP*.

Les cas du grec $\alpha\varphi'o\ddot{\nu}$ (= *aphū > apʰū*), $\epsilon\theta^{\circ}\circ\ddot{\iota}$ et autres prouvent que l'aspiration des consonnes du grec archaïque du type π^h, τ^h, χ^h s'était confondue avec la consonne aspirée, réflexe de l'ancien *s* au commencement du mot devant voyelle et dans la position intervocalique.

Les labiogutturales donnèrent en grec les phonèmes *p*, *b*, *pʰ* ou *t*, *d*, *tʰ* (bifurcation d'une série) d'après la qualité de la voyelle suivante (voyel le fermée ou moyenne : voyelle ouverte). Par contre, en italien primitif ces phonèmes indoeuropéens donnèrent les groupes *kw*, *gw*, *kʰw > xw* qui, à leur tour, subirent un développement spécial.

L'opposition des occlusives palatales et vélaires fut déphonologisée dans les langues *kentum*, en grec aussi par conséquent: par exemple l'opposition *k ~ k' > k*. Dans les langues *satem*, au contraire, c'est l'opposition des vélaires et des labiogutturales qui fut déphonologisée: *k ~ k'' > k*, tandis que la série palatale donna des sibilantes: *k > s (š, š')*.

La dissimilation des aspirées fut effectuée indépendamment en grec et en sanscrit. Les exemples nous prouvent qu'il n'y a pas eu de relation génétique entre le sanscrit et le grec en ce qui concerne cette mutation importante, cf.

**bheidh*-, gr. *πείθω*, *πιθεῖν*; lat. *fido*, -*ere*; got. *bidjan*; all. *bitten*.

**bheudh*-, sanscrit *bodhati*; slave *budili*, *bzděli*; gr. *πεύθομαι* et ainsi de suite.

K VÝVINU GRÉCKÉHO KONSONANTICKÉHO SYSTÉMU

Autor predpokladá, že indoeuropský prajazyk mal šesť lokalizačných radov (pozri tabuľku). V oblasti prekážkových protikladov treba predpokladať dva protiklady druhého stupňa, príznakom ktorých bola tzv. znenosť a tzv. aspirácia. Starší názor, podľa ktorého sa ie. konsonantický systém shodoval, čo do záverových, so sanskrtským, je chybný. Preto nesmieme predpokladať v prajazykovom konsonantizme štvorčlenné fonematické sväzky. Konsonantický systém prajazyka sa zjednodušil vo všetkých ie. jazykoch zámenou aspirátov. V gréctine máme namiesto *bh*, *dh*, *gh* neznelé typu φ , θ , χ , kým v baltčine a v slovančine *b*, *bh > b*. Tým sa nahradzuje trojuholníkový systém ie. prajazyka lineárnym protikladom typu *p — b*.

Prajazyk nepoznal znélú sibilantu typu *z* ako fonému. Hlásky *i* a *u* treba interpretovať ako varianty vokalických foném *i*, *u*. Palatálna a velárna nosovka bola kombinatoránym variantom *n*. Prajazyk asi nepoznal spiranty typu *j*, *v*, hoci teoreticky možno predpokladať existenciu *j*. Okrem toho ie. prajazyk mal konsonanty typu *p*, *d* pre skupiny *kp*, *gd*,

Porovnávajúc grécky konsonantický systém so systémom prajazyka, možno konštatovať, že záverové konsonanty archaickej gréctiny sa shodovaly, čo do systému, so záverovým konsonantizmom prajazyka. Indoeuropské aspiráty boli v gréctine nahradené neznelymi aspirátami (*bh > ph*), ktoré časom daly zodpovedajúce spiranty typu φ , θ , χ . Tento zjav sa dá porovnať s germánskym prechodom *pʰ*, *kʰ > f*, *x*, porov. rom. *pop- > p'ap' Pfaffe*.

Seria ie. labioguturál sa rozštiepila a dala v gréctine fonémy *p*, *b*, *pʰ* alebo *t*, *d*, *tʰ* podľa akosti nasledujúcej samohlásky.

V kentumových jazykoch (teda i v gréctine) sa defonologizoval protiklad palatálnych a velárnych záverových. Disimilácia aspirátov sa diala v gréctine nezávisle od obdobného zjavu v sanskrte.

ZUR HISTORISCHEN PHONOLOGIE AN
HAND VON ALTGRIECHISCHEM
BEISPIELEN.

VON WILHELM BRANDENSTEIN (GRAZ)

In den *Acta Linguistica* erscheint gleichzeitig ein Artikel, in dem ich zeige, daß die phonologische Betrachtung des Altgriechischen auch für die historische Grammatik von größter Bedeutung ist. So konnte ich erweisen, daß die Aussprache des *Zeta* niemals *dz* oder gar *ts* war, sondern nur *zd* (>*z*). Ich konnte weiters erweisen, daß der ionisch-attische Lautwandel *ā* > *η* darin begründet war, daß *ā* offener als kurzes *α* war und daher viel eher eine Neigung zu langem *ä* hatte als das kurze *α*. Es ist demnach nicht nötig, für diesen Lautwandel die Einwirkung irgendeines geheimnisvollen Substrates anzunehmen.

Im Anschluß an diese Untersuchung möchte ich einige weitere phonologische Probleme des Altgriechischen, vornehmlich der attischen Literatursprache, behandeln, soweit sie über das lokale Interesse hinausgehen und zu allgemeinen Regeln führen, die auch für andere Lautgeschichten von Bedeutung sein dürften.

Das Griechische hatte schon sehr früh die Neigung, Kurzdiphthonge zu monophthongieren. Betrachtet man die Chronologie¹ dieser Vereinfachung im systematischen Zusammenhang, so ergibt sich bei den *i*-Diphthongen folgendes Bild:

8. Jhdt.	7. Jhdt.	4. Jhdt.	3. Jhdt. ²
<i>ai</i> <i>ei</i>	<i>ai</i> (<i>ē</i>) <i>ui</i>	<i>ai</i> (<i>ī</i>) <i>ui</i>	<i>(ē)</i> <i>oi</i> <i>(ī)</i> <i>(y)</i>

Tab. 1.

¹ Die historischen Daten nach Schwyzer, *Griechische Grammatik*, München 1939, 65; am übersichtlichsten zusammengestellt in meiner demnächst in der Sammlung Göschen erscheinenden Neubearbeitung der *Historischen griechischen Grammatik* von Kieckers.

² Damals wurden lange und kurze Vokale isochron.

Betrachtet man dieses Schema genauer, so sieht man, wie das System einbröckelt. Der Zerfall beginnt am Ende des einen Armes, offenbar, weil die Endpunkte des Systems weniger widerstandsfähig sind; an diesem Arm und nicht am anderen wohl deswegen, weil er einen Diphthong enthält, bei dem der Artikulationsunterschied zwischen seinen beiden Teilen besonders gering ist, nämlich beim *ει*. Denn das Kontrastminimum, das notwendig ist, um jene (abbauende) Vokalbewegung zu erzielen, die für die Diphthongierung nötig ist, wird beim *ει* (= *e* + *i*) kaum erreicht.

Im 7. Jhd. ist demnach vom griechischen System der *i*-Diphthonge nur noch ein Arm vorhanden: es ist einklassig geworden. Dieser Arm ist wiederum nur an seinen beiden Enden angreifbar und im 4. Jhd. sind in der Tat die beiden endständigen Diphthonge bereits vereinfacht worden; im 3. Jhd. verschwindet auch der letzte Diphthong, der bisher durch seine Mittelstellung geschützt war. Daraus ist ersichtlich, daß die systematische Darstellung, wie sie nach dem Verfahren von TRUBETZKOY¹ erfolgt, mehr als ein bloßes Ordnen nach einem willkürlichen Prinzip ist, das auch geändert werden könnte. Diese Ordnung ist vielmehr eine psychische Realität, die aber als solche nicht ohneweiteres erkennbar ist.

Vergleichen wir einmal die kurzen *i*-Diphthonge mit den kurzen *u*-Diphthongen. Wir haben

8. Jhd.	7. Jhd.	3. Jhd.
<i>au</i>	<i>au</i>	<i>aw</i>
<i>eu</i>	<i>ou</i>	<i>(ü)</i>

Tab. 2.

Ein Vergleich mit dem Prozeß bei den *i*-Diphthongen ergibt folgendes. Während das System der *i*-Diphthonge dort, wo es überhaupt möglich war, dreistufig war, nämlich durch das Vorhandensein des Diphthonges *ui*, fehlte bei den *u*-Diphthongen das analoge *iu*.

Die erste Monophthongierung (im 7. Jhd.) greift beide Diphthongsysteme in völlig analoger Weise an, nämlich jedesmal

¹ *Grundzüge der Phonologie*, Praha 1939, besonders S. 91 ff. und S. 65

jenen Endpunkt, der einen Diphthong mit besonders kleinem Kontrast aufweist, das ist bei den *i*-Diphthongen das *ει* (= *ei*) und bei den *u*-Diphthongen das *ου* (*ou*). Von da ab geht aber die Entwicklung auseinander. Die zweite Monophthongierungswelle (4. Jhd.) geht an den *u*-Diphthongen spurlos vorüber. Auch im nächsten Stadium finden wir bei den *u*-Diphthongen keine Monophthongierung, wenn auch der diphthongische Charakter aufgegeben wird. Wir würden erwarten, daß *au* zu *o* wird, so wie *ai* schließlich *e* geworden ist. In Wirklichkeit finden wir aber *aw!* Der Grund, warum sich *i*- und *u*-Diphthonge so verschieden entwickeln, ist mir nicht klar geworden.

Definiert man die Konsonanten als Laute, bei denen artikulatorische Hindernisse überwunden werden müssen,¹ dann ergibt die Inventarisierung der konsonantischen Phoneme des Altgriechischen folgendes Bild:

h		
$\sigma(:z=\zeta)$ ²		
φ	θ	χ
π	τ	ξ
β	δ	γ
μ	ν	
		$\lambda:\rho$

2. Jhd.		
w	ð	j
f	p	x
p	t	k
m	n	l : r

Tab. 3.

An Hand dieser Übersicht kann man das altgriechische Konsonantsystem folgendermaßen charakterisieren:

1. Das Altgriechische besaß drei Reihen von Verschlußlauten, ähnlich wie viele europäische Sprachen. Hingegen hatte die indogermanische Grundsprache allein schon drei Gutturalreihen.

2. Bei den Verschlußlauten derselben Artikulationsstelle gab es drei verschiedene Arten, wie das jeweilige Hindernis überwunden wurde, nämlich Media, Tenuis und Aspirata. Das ist mehr als z. B. im Deutschen, Französischen, Englischen (mit

¹ J. Forchhammer, *Die Sprachlaute in Wort und Bild*, Heidelberg 1942.

² Erst vom 6. Jahrhundert an.

zwei Überwindungsarten) oder gar im Bairisch-Österreichischen, wo es, mit Ausnahme der Gutturalen, nur eine Überwindungsart gibt, nämlich die stimmlose Lenis.

3. Die Spiranten fehlten im Jonisch-attischen gänzlich, nachdem es im 8./7. Jhd. den letzten Spiranten (*f*) verloren hatte. Es bestand also in dieser Richtung für etwaige Lautbewegungen freie Bahn. Als nun im 4. Jhd., das ist in der Zeit der weittragendsten politischen Ereignisse, innerhalb der Verschlußlaute eine Veränderung eintrat, wurde dieses freie Feld ausgefüllt. Es entwickelten sich die stimmhaften Medien zu Spiranten, also *β*, *γ*, *δ* zu *b* (*w*), *g* (*j*), *d*; auch die Aspiraten begannen sich analog zu entwickeln; zuerst *θ* zu *p*, dann im 3. Jhd. *χ* zu *h* (*x*) und im 1. Jhd. *φ* zu *f*. Es hat sich demnach der ursprüngliche Reichtum an Überwindungsarten bei den Verschlußlauten radikal vermindert und in einen Reichtum an Spiranten verwandelt, der z. B. die Zahl der deutschen Spiranten übertrifft.

Wir haben also in der griechischen Lautgeschichte eine Wellenbewegung. In der frühgeschichtlichen Zeit gab es nur zwei Spiranten, nämlich *w*, *j* (beide stimmhaft), die sehr rasch verschwanden. Einige Jahrhunderte später begannen neue Spiranten zu entstehen, und zwar zu jeder vorhandenen¹ Artikulationsstelle zwei, nämlich ein stimmloser und ein stimmhafter. Diese Opposition als solche war nicht ganz neu gewesen; sie tauchte im Altgriechischen zuerst im 6. Jhd. auf, als dem stimmlosen Sibilanten *s* das dazugehörige stimmhafte *z* (geschrieben *ζ*) durch Lautwandel gegenüber trat. Vorher aber wurde der Gegensatz „stimmhaft : stimmlos“ im Altgriechischen nicht verwendet.

4. In der frühgeschichtlichen Zeit gab es nur einen Sibilanten, nämlich den spitzen stimmlosen Anblaselaut (der vor stimmhaften Lauten stimmhaft realisiert wurde, z. B. *οβ* = *zb*). Sein Schicksal war ähnlich dem der Spiranten; ursprünglich wurde sein Vorkommen stark eingeengt: *s* wurde im Anlaut vor Sonorren² zu *h* und schwand zwischen Vokalen. In anderen Fällen

¹ Die Entstehung isolierter Phoneme wurde also vermieden; durch die neu entstandenen Phoneme wurden nur bereits bestehende Ketten verlängert.

² Abgesehen von *sm*, das manchmal erhalten blieb (Schwyzer, I. c., 311—312). Da es in diesem Fall meistens Formen mit und ohne *s* gibt, muß man wohl Einfluß einer verwandten *sm*-erhaltenden Sprache annehmen, wofür z. B. eine Balkansprache in Betracht kommt.

blieb *s* aber erhalten (und steht dadurch im Gegensatz zu den Spiranten *w*, *j*); der Grund liegt im folgenden:

a) Es gab im Griechischen *ss* als Geminate, z. B. *γέεσσιν*; sie wurde zwar im Jonisch-attischen schon früh zu *σ* vereinfacht, vermochte aber vorher doch als Muster für die Neuentstehung von *ss* aus andern Lautverbindungen dienen, z. B. *μέσσος* : lat. *medius*. Jedenfalls verhinderte die Gemmination den völligen Schwund des *s*; diese Schutzmöglichkeit fehlte aber dem *w* und *j*, die nie in Gemmination auftraten. Es dürfte dies damit zusammenhängen, daß die ersten nicht-sonoren Gemminaten zunächst nur im expressiven Ausdruck entstanden, der sich in der stärkeren Überwindung des jeweiligen Hindernisses auswirkte und daher einen Stimmton ausschloß. Deshalb gab es zunächst auch keine Gemminaten der (stimmhaften) Medien, aber z. B. *ձττα* ‘Vater’.

b) In den (zweiwertigen) *s*-Affrikaten (*ξ*, *ψ*, *T*) richtete sich, nach einer auch in anderen griechischen Verbindungen gültigen Regel, der erste Konsonant nach dem zweiten; daher wurde z. B. *b + s > ψ*; das *s* war hier der bestimmende Konsonant und konnte darum nicht ausfallen. Ganz anders haben sich die vorgeschichtlichen Affrikaten mit *w*, *j* verhalten, die als *kw*, *kj* usw. zu vermuten sind. Hier hätten sich — in Analogie zur Bildung *kh*, *k*, *g + s > hs* usw. — Gruppen wie *jw*, *jj* usw. ergeben müssen, welche völlig fremdartig¹ gewesen wären; außerdem konnten solche stimmhaften Gruppen in einer Zeit, in der die stimmhaften Dauerlaute im Aussterben begriffen waren, wohl kaum entstehen.

c) Es gab Gruppen von *s* + Verschlußlaut (*στ* usw.), aber keine solchen von *w*, *j* + Verschlußlaut (was mit der Entstehung von *w*, *j* aus den Halbvokalen *υ*, *ι* zusammenhängt). Daher wissen wir nicht, ob sich nicht in solchen Fällen *w* und *j* genau so wie *s* erhalten hätte.

Man kann also zusammenfassend sagen: Dort, wo sich *s* im Gegensatz zu *w*, *j* erhalten hat, geschah dies im Schutz von Verbindungen, in denen *w*, *j* nicht erlaubt war.

5. In der Nasalreihe fehlte der gutturale Nasal als Phonem (er existierte nur als phonetische Variante). Die Frage, welches

¹ Fremdartig heißt: außerhalb des Systems stehend.

Glied in der Opposition $m : n$ das merkmalhaltige ist, kann man durch folgende Überlegung klären. Für das Griechische galt der Satz, daß bei Konsonantengruppen das letzte Glied entscheidet. In σ wurde σ stimmhaft (nach dem letzten Glied) realisiert, in ψ wurde die Opposition zwischen φ, π, β vor dem stimmlosen ς aufgehoben und durch stimmloses f ersetzt. Auch in der Gruppe $n + m$ richtet sich das n nach dem letzten Glied, z. B. $\epsilon\mu\nu\epsilon\nu\omega$ aus $\epsilon\nu\mu$. Wenn sich demgegenüber in der Verbindung $m + n$ keine solche Ausrichtung nach dem letzten Glied ergibt, z. B. $\mu\mu\nu\chi\omega$, so muß m das stärkere Glied sein, das heißt, es muß gegenüber n ein Merkmal mehr haben. Das kann nur der Lippenverschluß sein. Das Verhältnis zwischen $m : n$ war demnach ein privatives.

6. Bei der Gruppe der Liquida ist ebenfalls die Frage nach der Art der Opposition aufzuwerfen. Hier entscheidet das Neugriechische. Es scheint nämlich das r seit dem Altgriechischen gleichgeblieben zu sein¹. Es wird gerollt gesprochen; daher ist l die merkmallose Liquida, d. h. ungerollt. Man könnte nun noch die Frage aufwerfen, ob man nicht im Fall $r : l$ eine ähnliche Überlegung anstellen kann, wie dies oben bei $m : n$ geschehen ist. Dies ist aber deshalb nicht möglich, weil im Griechischen r und l niemals zusammenstoßen. Das Beispiel des Stadtnamens Μέλλος (aus *Marl-*) stammt aus dem kleinasiatischen Kilikien und ist nicht beweiskräftig, weil es sich hier um Wiedergabe einer fremden Lautung handelt.

7. Völlig isoliert steht der Hauchlaut h (*spiritus asper*). Dadurch ist er von vornherein gefährdet; in der Tat geht er durch die ionische Hauchpsilose, die sich immer weiter ausbreitet, sehr früh verloren. Es ist dies derselbe Vorgang, der auch im Vulgärlateinischen oder im englischen Cockney das h verschwinden läßt.

Ein richtig geordnetes Inventar bringt die Phoneme in Ketten und die Ketten in Proportionen. Im älteren Griechischen umfaßt dieses System (s. o.) 11 Konsonantenphoneme. Außerhalb des Schemas stehen s, h , und die eindimensionale Opposition $l:r$. Im Lauf der Entwicklung verliert das s seine Isolierung (durch das neu hinzukommende z und durch Proportion mit den Spiranten); h verschwindet überhaupt und es bleibt als isolierte Gruppe nur

¹ Abgesehen von der Aspirierung des r , die im Altgriechischen unter bestimmten Bedingungen eintrat, mit der Hauchpsilose aber verschwand.

noch $r : l$. In Zahlen ausgedrückt heißt dies, daß in der älteren Zeit von den 15 Konsonantenphonemen 11 im Systemzusammenhang stehen; das sind rund 73 Prozent. Dieser Prozentsatz vermehrt sich im Lauf der Zeit; im 2. Jhd. v. Chr. sind es schon 13, das sind 87 Prozent. Bei gleichbleibender Zahl der Phoneme (trotz gewaltiger Änderungen der Laute) wird der Systemzusammenhang immer stärker.

Zuletzt möchte ich noch das altgriechische Konsonanteninventar mit dem neuhochdeutschen vergleichen. Ich gebe Letzteres nach TRUBETZKOY S. 64 wieder, jedoch mit einer kleinen Korrektur¹:

(j)	v	z			
x	f	s	š		
p ^c	t ^c	k ^c	p ^c	c ^c	
b	d	g			h
m	n	ŋ			l : r

Tab. 4.

Das Altgriechische hat 15 Konsonantenphoneme gegenüber 20 deutschen, also um ein volles Viertel weniger! Es hatte ursprünglich ein isoliertes Phonem mehr (nämlich ς) später eines weniger (nämlich h). Die isolierte eindimensionale Opposition ($l : r$) ist dieselbe. An Reibelaute und Sibilanten hatte das Griechische ursprünglich viel weniger als das Deutsche, später aber mehr, auch wenn man mit TRUBETZKOY das deutsche j nicht dazurechnet². An Verschlußlauten besaß das Griechische ursprünglich mehr (vermöge einer weiteren Überwindungsart), später weniger (durch Wegfall zweier Überwindungsarten). Das Deutsche besitzt einen Nasal mehr, ferner zwei einwertige³ Affri-

¹ Trubetzkoj hat die deutschen Aspiraten nicht als solche bezeichnet.

² In Jäger kann j sowohl spirantisch, als auch halbvokalisch gesprochen werden.

³ Twadell hat in seiner Besprechung der *Grundzüge* (*Acta Linguistica*, 1, 1939, 62) die Einwertigkeit der deutschen Affrikaten pf und ts bezweifelt und die Überlegung Trubetzkoy's (S. 53) mit unzureichenden Gründen zu widerlegen versucht. Twadell wäre aber gar nicht so weit gekommen, wenn Trubetzkoj die Aspiration angegeben hätte. Die deutschen echten Affrikaten werden nämlich genau so wie die Tenues behandelt: der Hauch stürzt nach. Das pf ist nicht $p^c + f$, sondern pf^c . Ebenso steht ts^c in einer Linie mit t^c .

katen, von welcher Sorte im Griechischen nichts zu finden ist.

Vergleicht man nun noch die Zahlen und Prozentsätze, so ergibt sich folgendes Bild:

	zusammenhängend	isolierte Oppositionen	isolierte Phoneme	Summe der Phoneme
Griech. 7. Jhd.	11 73%	1 (= 2 Phon.) 13%	2 13%	15
Griech. 2. Jhd.	13 87%	1 (= 2 Phon.) 13%	— 0%	15
Neuhochdeutsch	17 85%	1 (= 2 Phon.) 10%	1 5%	20

Tab. 5.

K HISTORICKÉJ FONOLOGII NA ZÁKLADE STAROGRÉCKÝCH PRÍKLADOV

V gréctine sa začala veľmi skoro prejavovať tendencia k monoftongizácii krátkych diftongov (v. tab. 1). Monoftongizácia začína pri *e*, pretože rozdiel v artikulácii jeho složiek je nepatrny. V VII. stor. má systém gréckych *i*-ových diftongov iba jednu vetvu; monoftongizácia, ktorá pokračuje až do III. stor., je podriadená určitým zákonitostiam. Porovnanie so systémom *u*-ových diftongov (pozri tab. 2) ukazuje, že aj tu sa monoftongizuje najprv *eu*, kde artikulačný rozdiel složiek je tiež minimálny. Nejasným zostáva, prečo sa zachránily diftongy *aw* a *ew*.

Pri analýze gréckeho konsonantizmu (pozri tab. 3) sa ukazuje, že stará gréctina mala tri rady okluzív, kym ie. prajazyk mal len medzi guturálami tri rady. Okluzívne težje lokalizácie maly tri spôsoby prekonania prekážky: media, tenuis a aspiráta. Iónsko-atická gréctina nepoznala vôbec spirant po strate *F* v VIII.—VII. stor. Voľné miesto spirant *f* bolo zaplnené v IV. stor. (doba najmarkantnejších politických zmien). Znelé záverové *β*, *γ*, *δ* sa zmenili na spirantické *b* (*w*), *g* (*j*), *d*. Aj aspiráty sa menili tým istým spôsobom: *θ > p*, *χ > h* (*x*) v III. stor. a *φ > f* v I. stor.

V ranej dobe jestvovala iba spirantická hláska *s*. Pred sonórnymi na začiatku slova *s* dalo *h*, kym pred vokálmi vôbec zmizlo. V ostatných prípadoch zostalo, a to intervokalicky pod vplyvom geminát typu *ττεες-ςςωω* a v spojeniach typu *ξ*, *φ*, *T* a *ςτ*. Spiranty *w* a *j* neboli podopreté obdobnými kombináciami, a preto sa stratili. V nazálnom rade boli fonologicky platné iba dve fonémy: *m* a *n*, pričom *m* bolo príznakovým

členom tohto privativného protikladu. Vyplýva to zo skutečnosti, že *m* si asimiluje *n* (ἐμψήνω z ἐν + μ), kym *n* si neasimiluje *m* (μηνήγκω). U likvíd je fonéma *r* príznaková (vibrácia), fonéma *l* bezpríznaková. Izolované stojí *spiritus asper*, ktorý týmto svojím postavením bol a priori ohrozený a padol v iónčine.

Porovnanie gréckeho konsonantizmu (tab. 4) s nemeckým poskytuje zaujímavé štatistické výsledky (pozri tab. 5).

ÉTYMOLOGIES SLAVES¹

PAR VÁCLAV MACHEK (BRNO)

1. Terminologie de l'ancienne organisation sociale slave (**panz*, **voldyka*).

Si l'on étudie l'organisation sociale de la période du slave commun, trois possibilités sont à notre disposition: 1^o faire remonter jusqu'à l'époque préhistorique les renseignements concernant la période historique la plus ancienne; 2^o juger par analogie avec l'état des autres nations indo-européennes de la même époque; 3^o tirer profit des données linguistiques. En effet, pour obtenir une image complète d'un problème quelconque, il est indispensable de connaître des termes techniques ayant trait au problème; le troisième des procédés indiqués est donc d'une importance particulière. Si un terme quelconque est d'origine indigène et ancienne, il est probable que l'objet ou l'institution qu'il désigne est également du pays et de l'époque ancienne, et non pas emprunté aux étrangers. Par conséquent, si l'on peut placer un terme dans l'époque du slave commun, cela signifie que l'institution en question était connue, elle aussi, à cette époque. Cela paraît évident et banal, mais il ne faut pas oublier que, parfois, un pareil témoignage linguistique est en réalité le seul témoignage que nous ayons pour juger l'état des institutions à une époque reculée, pour laquelle nous sommes entièrement dépourvus de renseignements directs.

Les Slaves ne peuvent pas s'appuyer sur Tacite comme c'est le cas des Germains. Ils sont donc obligés de tirer profit au

¹ J. M. Kořínek auquel est dédié le présent volume, s'était toujours intéressé aux recherches étymologiques dans le domaine du slave. Il préparait, on le sait, la suite du dictionnaire étymologique de Berneker. Les lignes que nous dédions à sa mémoire ont pour but de contribuer à cette sorte d'études qui lui étaient chères.

maximum des sources secondaires telles que les termes indiquant diverses institutions. Notre étude traitera de deux expressions du domaine de l'organisation de la société chez les anciens Slaves. Il s'agira, avant tout, d'expliquer le mot important *panz* et d'élucider par cela si les anciens Slaves étaient soumis à une domination étrangère ou non.

I. Pour les notions 'maître' et 'maîtresse', les Slaves possédaient les mots *panz* et *panyji* (tch. *pán*, pol., sorabe, russe et ukr. *pan*; disparu en slave du sud). Personne ne doute de la parenté de *panz* et *panyji*, mais l'explication du rapport mutuel entre ces deux termes offre une grande difficulté. Le masculin *panz* apparaît partout comme un thème en *-o-*, tandis que le féminin correspondant n'est pas un thème en *-a-*, ainsi que nous l'attendrions d'après le type de *equus — equa*, *aśva-h — aśvā*, mais un thème en *-i-*. On sait que, depuis l'origine, le suffixe *-i-* servait à former les féminins des thèmes masculins consonantiques ou des thèmes en *-u-*. En plus, le type en *-i-* n'est pas productif en slave, d'où il résulte que *panyji* doit être un mot très ancien; il se trouve donc dans cette dérivation un désaccord sérieux avec tout ce qui est courant dans les autres formations. Une seconde difficulté est constituée par le vieux tchèque où se trouvent attestées les formes à *h*- initial, *hpán* 'maître', *hpani* 'maîtresse', *hpanna* 'jeune fille de noble origine' (= *panna* 'vierge' du tchèque moderne). L'attention des étymologistes fut jusqu'à présent attirée avant tout par le masculin *panz*. Considérant le v.-tch. *h-* comme un aboutissement direct d'un état ancien, ils supposent comme point de départ la forme **gopanz*, v. BERNEKER Slavisches etym. Wb. I 368. Au contraire, BRÜCKNER expliqua *panz* comme une forme abrégée de *županz*, ce qui serait d'après lui (et d'après d'autres) un mot d'origine étrangère. Le terme slave pour le 'maître' serait donc — selon BRÜCKNER — d'origine non indigène, cf. MEILLET, Le slave commun¹, 497; cela constituerait une preuve que les Slaves auraient aimé l'anarchie et qu'un vrai gouvernement et un vrai ordre n'auraient été établis chez eux que par des étrangers. On ne mentionnera pas ici les étymologies antérieures qu'on trouvera chez BERNEKER et qu'il nous semble inutile de réfuter en détail. Si notre exposé s'avère juste, elles seront éliminées par là même.

Dans le cas de *panz*, nous sommes obligés, ce qui n'est pas habituel, de partir du féminin. Il ressortira de ce qui va suivre que le féminin est pour notre exposé particulièrement important. Tch. *pani*, russe *pani*, *pan'ja*, ukr. *pani*, *panija* prouvent que la forme originale était *panyji* (ultérieurement modifiée, dans certains idiomes, en *panyja*). Nous soulignons encore une fois que le suffixe *-yji* (correspondant au gr. *-ια* et ind. *-i*) ne sert jamais à former des féminins sur des thèmes en *-o-* et qu'il n'est propre qu'aux féminins tirés des masculins *c o n s o n a n t i q u e s* (et des thèmes en *-u-*, car ceux-ci se comportent, quant à la dérivation, comme tels: ind. *svadú-h* 'doux', fém. *svādv-i*, cf. ήδύ-ς, fém. ήδεῖα < ήδ-ε-ϝ-ια), p. ex. gr. ἀνασσα (*ἀναν-ια) de ἀναξ, ἡριγένεια de ἡριγενής. D'ailleurs *-i* apparaît, également en slave, dans les féminins des participes et des comparatifs, parce que leurs masculins sont des thèmes originarialement consonantiques (fém. v.-sl. *vedøšti* de *ved-ont-j-i* < *ved-ont-i*, *j* ayant été emprunté aux autres cas). Quant à l'étymologie, *panyji* est si près de πότνια, ind. *pátni* et lit. *-patni* (*viešpatni* au XVI^e siècle), qu'il nous paraît impossible de le séparer de ces derniers mots. Suivant en cela POTT et LOS¹, nous identifions donc *panyji* avec πότνια etc.: considérant *panyji* comme issu de **pat-n-yji* et cette dernière forme du préslave **pot-n-i*.

La forme slave, comparée à celles des autres langues, n'a en plus que l'allongement à vrddhi, cette particularité étant dans notre cas à vrai dire secondaire, mais tout de même ancienne²; cf. p. ex. ind. *nār-i* 'femme' (av. *nāri*) de *nar-* 'homme'. En outre, le slave a réparti l' *i* final entre deux syllabes, *i* > *-iji* > *-bjī*, de même que le grec atteste une pareille répartition de *-ια* après un groupe de consonnes, πότνια, mais ήδεῖα. Mais il est clair que **pot-n-i*, *panyji* est un mot du type indoeuropéen.

¹ Pott, *Etymol. Forschungen* II 854; Los, *Gram. polska* II 31.

² La vrddhi, allongement de la première syllabe comme moyen de dérivation, est très courante seulement en indo-iranien, mais on en cherche des traces aussi dans d'autres langues. V. Brugmann, *Grundriss* II 1 § 142, 473 b fin. En slave, il faut la voir dans les cas de **vōrna* 'corneille' (r. *voróna*, tch. *vrána* etc.) en face de **vorn-* (r. *vóron*) 'corbeau'.

Son analyse prouve qu'il faut partir d'un masculin *consoneantique* **pot-*; *n* est un „élargissement qui caractérisait le féminin“; le suffixe *-n-i* (-nyā en grec) „se trouve dans de très vieux mots appartenant au vocabulaire noble“¹. Le caractère consonantique du masculin *pot-* est hors de doute, la linguistique étant arrivée à constater *pot-* comme base de plusieurs formations où ce caractère est bien visible: v. le second terme des composés latins *compos*, *impos*, le verbe ind. *pat-ya-te* ‘il est maître de’, gr. δεσ-πότης et lat. *pot-ens*; en plus, ce caractère consonantique de la forme primitive est témoigné par l’alternance *t/d* (δεσπότω < δεσποδ-*jō*, slave *gospod-ъ*, *svo-bod-ъ* ‘libre’ < **svo-pot-*, v. plus bas). Le thème en *i* (ind. *páli-h*, gr. πόσις) n'est qu'une modification postérieure de l'ancien thème consonantique. Aussi **polni* (et *panъji*) est-il dérivé d'un mot exprimant la notion ‘maître’, c'est-à-dire du masculin consonantique *pot-*, et non pas d'une modification postérieure attestée en ind. *pati-h* et en grec πόσις. *Panъji* n'est donc pas un mot formé seulement en slave, mais il provient de la période préslave, de l'époque de l'unité indo-européenne, car il est formé d'une manière courante en indo-européen commun et non pas de celle propre à la période uniquement slave. *Panъji* est donc la πόνια μήτηρ, dénomination d'une mater familias noble, lequel terme était employé par des gens soumis, asservis, ou par des invités ou étrangers venus à la maison.

Or, comment faut-il comprendre le masculin *panъ*? L'explication en est simple. Il faut se décider à y voir une formation rétrograde, faite sur *panъji* en slave même et ne remontant pas plus haut qu'au commencement du slave commun. On connaît d'autres formes masculines rétrogrades, dérivées du féminin, tels *vъdovъcь* ‘veuf’ de *vъdova* (seule la notion de veuve est

¹ V. en dernier lieu Meillet RÉS VI 165 et BSL XXV 43; Errout-Meillet, *Dicl. étym. de la langue latine* (Paris 1932) s. v. *potis*; Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen* (Paris 1935) 63. — Pour d'autres renseignement sur *pot-*, *poli-*, *polnī* v. Meillet, *Wörter und Sachen* XII 17, Mémoires de la Soc. de linguist. de Paris XXIII 148; Pedersen, *Archiv orientální* VII 80; Chantrelle, *La formation des noms en grec ancien* (Paris 1933) 107; Otrębski, *Przyczynki słowiańsko-litewskie* II (Wilno 1935) 9. — Sur *gospodъ* Kiparsky, *Die gemeinslavischen Lehnwörter aus dem Germanischen* (Helsinki 1934) 67.

ancienne, lat. *vidua*, *Witwe*, etc., tandis que, aux temps de l'unité indo-européenne, marquée par la polygamie, il n'y avait pas de veufs), tch. *manžel* ‘mari’ de *manželka* (**mal-ženka*, de *žena* ‘femme’!), slave *pastorъkъ* ‘beau-fils’ de *pastorъka* ‘belle-fille’ (**pa-džkторъka*, v. Naše reč XXIX 142). Nous devinons cependant la question que l'aimable lecteur voudrait nous poser: Si la dénomination slave du maître est tirée du féminin, quel était précédemment le mot désignant le maître? Y en avait-il ou non? Comment appelait-on un maître masculin? La réponse est facile. Le maître possédait bien sa dénomination propre non seulement chez les Slaves, mais aussi ailleurs, et c'était un composé dont le premier terme variait d'une langue à l'autre: δεσ-πότης, *jāspati*, *vieš-pats*, *gos-podъ*.

L' *h* du vieux tchèque peut ici ne pas provenir de *gъ-*. C'est — sans aucun doute — un *h* ajouté seulement sur le sol tchèque, de même que celui de *hbratr* ‘frère’, *hmoždíř* ‘mortier’, *hrdesen* à côté de *rdesen* ‘polygonum (plante)’, v. d'autres exemples dans GEBAUER Hist. ml. I, 464. Il est vrai que la préposition se vocalise devant cet *h*; tout se passe comme si la règle bien connue des yers était en action: *se pánem* ‘avec le maître’ semble remonter à un *sъ gъpanъmъ* (avec la chute de l' *h*). Mais l' *e* peut être très bien expliqué aussi autrement; à notre avis, il s'agit simplement d'un *e* qui devait faciliter l'articulation, comme dans d'autres cas où il y avait, à l'initiale, un groupe de consonnes difficile à prononcer; en effet, avec la préposition, il y aurait eu trois consonnes réellement difficiles: *sъ hp-*, *ot hp-*. Entrés une fois dans l'usage, *se*, *ote* (*ode*) furent maintenus, et — par une sorte de tradition et de prestige attachés au mot *pán* — on persévérait à dire *se pánem*, *ote* (*ode*) *pána* même plus tard, quand *h* n'existe plus dans *pán*, à savoir jusqu'à la fin du XVI^e siècle¹.

II. La dénomination propre et ancienne pour le „maître“ était en slave *gospodъ*. Par son mode de composition, ce terme s'associe aux composés δεσπότης, *jāspati*, *viešpats*. Il est formé probablement des mêmes parties que lat. *hospes*,² de **gostъ-podъ*;

¹ P. Skok, *Jugosl. istor. časopis* II, 1936, rattache de nouveau *hpán* à l'avaro-bulgare κόπανος (v. aussi Niederle, *Slovanské starožitnosti* III, 186, note 2). Supposition erronée.

² En latin, il se produisit un changement intéressant de signification: l'ancien **ghostis* ‘étranger’ a pris le sens spécialisé d’ennemi; pour la notion d’‘hôte invité’, le latin a utilisé l’expression opposée ‘hôte = celui qui reçoit l’étranger’: **ghosti-pot-* > *hospes*.

la syllabe *-tъ-* est tombée par dissimilation à distance ou par haplogie devant le *-dъ* final; la chute de *-tъ-* a été facilitée par la tendance générale à abréger les titres trop longs.¹⁾ *Gostъ-podъ* signifiait „maître d'un étranger venu à la maison, maître d'un hôte“ (v. SCHRADER, Reallexikon d. idg. Altertumskunde I² 351, 353), et c'est ainsi que les nouveaux venus et les amis invités s'adressaient au *pater familias*; cette expression, employée bientôt aussi par des personnes sujettes et par des serviteurs, fit sortir de l'usage le terme plus ancien, que l'on peut supposer comme **vѣs(ъ)podъ* (~ lit. *vieš-patis*).

Il nous semble donc que, chez les Indoeuropéens, les vrais titres du maître et de la maîtresse étaient depuis longtemps les suivants: un composé dont le premier terme pouvait varier, pour s'adresser à un maître, et un mot simple *patnī*, πότνια etc., pour s'adresser à une maîtresse de maison (= femme du maître). Chez les Hindous, il existait le couple *jāspati-* et *patnī*, chez les Grecs δεσπότης et πότνια (δέσποινα étant postérieur), chez les Slaves *gospodъ* et *panъji*.

Un besoin urgent ajouta des membres complémentaires à ces couples qui se trouvèrent ainsi dédoublés. La maîtresse de la maison, en parlant de son mari, n'employait pas le composé solennel „maître de la famille, de la maison, des hôtes“, mais une simple abréviation de ce terme composé et trop long, à savoir **pot-i-s*. Par contre, les domestiques et les personnes soumises qui, pour s'adresser directement à la maîtresse de la maison, trouvaient le simple *patnī* trop insuffisant et peu respectueux, ont tiré, du titre masculin, de nouveaux dérivés féminins. C'est ainsi que δέσποινα (-να sous l'influence de l'opposé θεράπαινα obscur jusqu'à présent, v. CHANTRAYNE op. c. 107), *vieš-patnī*

¹⁾ Un autre exemple d'un pareil abrégement: **nepōt-* (ind. *nápāt*, gén. *naptah*, lat. *nepos* -*otis*, gr. νέπος -οδος) 'descendant, petit-fils'. Nous croyons pouvoir l'expliquer en partant de **nevo-pot-*, c'est-à-dire „nouveau maître“ ou „jeune maître“, par une haplogie bien concevable dans les titres (cf. d'ailleurs sl. *nevěsta* 'jeune épouse' de *nevě vlasta*, *Zeitschrift für slav. Philologie* XVIII 316). En compensation de la chute de la syllabe, l'*o* fut allongé: *nepōt-*. Au contraire, le féminin n'est pas **nevo-potnī*, **nepotnī*; il n'a été formé que plus tard, de *nept-* déjà réduit: *nept-i*. Quant à la signification, *nepōt-* n'aurait appartenu originairement qu'à la famille du maître.

gospoda et *gospodynī* ont pris naissance. Nous nous représentons donc l'état de choses dans la grande famille chez les Slaves comme suit: les plus anciens titres officiels pour le pater familias et pour la mater familias furent *gospodъ* et *panъji*; à ceux-ci, d'une part, la maîtresse de maison ajouta, pour l'usage courant, le nouveau mot *panъ*, formé sur *panъji*, et d'autre part, la „familia“ (ensemble de personnes de la maison, excepté le père et la mère) crée pour la maîtresse des titres nouveaux et respectueux *gosподъ* et *господыни*.

Les titres sont parfois soumis aux changements. Le mot *gospodъ*, lui aussi, a pris de nouveaux suffixes: d'une part, il apparaît *gospodinz*, sans doute sous l'influence de l'opposé *čeladinъ* 'membre de čeladъ, de famille', où *-inъ* a le caractère d'un suffixe „singulatif“ (marquant un individu, membre d'un groupe), et d'autre part, *gospodarъ* avec un suffixe d'origine étrangère. L'évolution et la différenciation du sens (*gospodinz* > „Dieu, Notre Seigneur“ — *gospodarъ* „maître d'une ferme, patron“ — *gospodynī* „ménagère“ etc.) ne nous intéresse plus ici.

Quant à la phonétique, le *d* ne fait pas de difficultés; de pair avec δεσποδ-, *gospodъ* témoigne qu'un thème consonantique était ici de rigueur dans le second terme du composé (cf. Węglarz, Sprawozdania Pol. Akad. 1936, 314). Ce thème consonantique, comme bien d'autres thèmes consonantiques, est passé, en slave, aux thèmes en *i*.

Il résulte des explications ci-dessus que l'indoeuropéen **pot-* a été hérité aussi par le slave et qu'il a été transmis — si l'on laisse de côté les dérivés de date récente — dans des formations de type et d'âge très anciens. Cela veut dire qu'avec l'institution sociale de la „grande famille“ libre (*zadružja* serbe), la terminologie correspondante a été également héritée. Cette opinion concorde avec le fait qu'en slave les vieux termes de parenté eux-mêmes se sont conservés dans une large mesure. On peut affirmer maintenant que *panъ* ne provient pas de *županъ* (ou de *išpán*) et que *županъ* et *župa* ne sont pas apparentés du tout à *panъ* et *panъji*. Étant donné que *županъ* indique une autre personne que

panz (*župan* était un fonctionnaire, v. NIEDRLE op. c. III 184) et que le mot *župan* n'apparaît que tard, nous ne voyons pas la possibilité de rattacher *župan* au *panz* et à l'indoeuropéen *pot* en général. La question très souvent discutée se trouve ainsi éclaircie. Le „maître“ a, de ce chef, chez les Slaves une dénomination indigène, ancienne, et il ne faut pas croire qu'elle soit d'origine étrangère et qu'elle prouve l'existence d'une ancienne domination étrangère (turcotatare) sur les Slaves. Bien entendu, il n'est pas dit par cela qu'il n'y ait pas eu du tout de relations entre les Slaves et les Turco-Tatars; nous avons seulement essayé de prouver que l'organisation sociale slave s'était passé d'une telle influence étrangère.

Gospod était donc un *paler familias*, maître d'une „grande famille“ et de l'ensemble des domestiques, et sa femme était *panji*. La „grande famille“ (*zadruja*) était l'unité de base de l'organisation sociale et l'on sait que, chez certains peuples, elle s'est maintenue jusqu'à présent. L'importance sociale du mot *panz* ressort aussi du fait qu'on l'employait comme un titre de noblesse. L'évolution en était toute naturelle. Car la noblesse elle-même s'est développée des *patres familias* au moment où les *zadruzy* commençaient à se diviser en des familles simples. Le *paler familias* qui résidait dans la maison natale a toujours eu un prestige bien plus grand (il était le plus âgé) que ses frères ayant quitté la maison. Il augmentait probablement aussi ses biens des parts de ses frères morts sans héritier. Bien entendu, tous les *patres familias* ne se sont pas ainsi élevés, mais seulement des individus de qualités exceptionnelles. Il est cependant de première importance que cette évolution a pris naissance sur le sol indigène et que *panz* n'était pas un étranger, mais un homme du pays.

*

Il est hors de doute que les Slaves connaissaient, outre la „grande famille“, encore une unité superposée, la tribu, *pleme*; on peut l'affirmer, parce qu'on connaît les noms de certaines de ces tribus. Nous ne savons cependant pas d'une façon absolument sûre (par des sources historiques) quel était le titre des chefs de tribus. Il nous paraît pourtant probable que le chef de la

tribu ou d'une autre unité quelconque supérieure à celle de la famille était **voldyka* (tch. *vládyka*). Nous jugeons ainsi à l'aide du fait que la dérivation en est très ancienne, improductive — elle aussi — sur le sol slave. Le suffixe *-yka* remonte à un **ūka-* pré-slave; „la formation semble unique en son genre“ (MEILLET, Études 335). Il semble que cet *-yka* se laisse rattacher à ind. *-ūka-* qui s'ajoutait à des bases d'intensifs, p. ex. *jāgarūka-* ‘celui qui veille’, *dandasūka-* ‘qui mord’. L' *-a* de *voldyka* serait introduit d'après *vojevoda* ‘duc’ (MEILLET l.c.) qui se présentait à l'esprit des sujets comme un mot à signification très proche. Par contre, nous ne pouvons pas être d'accord avec MEILLET, quand il dit (Le slave commun¹ 497) que *vladyka* serait un „terme d'allure familière“.

Les Slaves ne connaissaient probablement pas, en temps de paix, de chefs superposés au *voldyka*. Les notions de „roi“ et d'„empereur“ étaient inconnues des vieux Slaves jusqu'au moment où ils sont entrés en contact avec les Germains. Ceux-ci ont fourni aux Slaves le terme *kōnēdzs* ‘seigneur’, sans que ce dernier ait réussi à refouler le terme indigène *gospod*. Aux temps de guerre un chef puissant était naturellement indispensable, et c'était *vojevoda*, élu vraisemblablement seulement pour la durée des temps troubles.

2. Quelques adjectifs.

Bridžkz.

En parlant du v.-sl. *bridžkz* *δριψύς*, MEILLET dit (Études 325) qu'il est sans correspondant exact hors du slave et qu'il s'oppose à *sladžkz* ‘doux’. Il en est ainsi en vieux slave. Dans les autres langues slaves, il apparaît une double signification de cet adjectif: 1^o ‘tranchant’ (en parlant de l'épée: v.-tch. *meč břidký*,¹ s.-cr. *britka sablja*, slovène *bridek nož*, *bridka sablja*), de là au figuré ‘vif’ (au sujet du vent: slovène *bridek veter*); 2^o ‘âpre, âcre; répugnant, détestable’ (à propos des perceptions visuelles et esthétiques; de la parole, de la mort). A côté de *bridžkz*, il existe

¹⁾ La graphie tchèque moderne *břílký* (au sujet de l'épée, puis, au figuré, au sujet de la langue, de la gelée, etc.) est erronée; elle provient d'un faux rattachement à *břiti* (*brbjo*, *brili*) ‘raser’, *břitva* ‘rasoir’.

d'autres formes, p. ex. slovène *briden* 'tranchant' (*b. nož, b-a kosa*), *brideti* 'être aigu' (arme, de la douleur, du goût), pol. *brzydz-ię się* 'répugner', tch. *břiditi* qch. 'gâcher, bousiller', slovaque *bridí sa mi* 'il me répugne'. Ce sont là des dérivés de *bridzkə* et non pas inversement, les substantifs tch. *břid*, slovaque *brid*, pol. *brzyd*, ukr. *bryd* ne sont que des déverbatifs.

Si l'on cherche une étymologie claire, on se rend compte que les essais faits jusqu'à présent ont besoin d'être complétés. M. NIEDERMAN IF 37, 145 a attiré l'attention sur got. *baítrs*, etc. pensant que slave **bědrə* aurait été changé sous l'influence de *briti* 'raser'. O. HUJER, Listy filologické 44, 226, a accepté cette interprétation et souligné l'influence de l'opposé **soldzkə*, mais en une autre direction qu'ici même plus bas.

Nous jugeons utile de tenir compte aussi du gr. δρῆμος. Ce mot saute aux yeux rien qu'à cause du fait qu'il se lit dans les originaux grecs du Supr. comme l'équivalent grec de *bridzkə*. D'ailleurs, sa signification correspond à merveille à celle de *bridzkə*: 1^o 'aigu' (en parlant de βέλος), 2^o 'âpre, acré de goût', son opposé étant, d'après les dictionnaires grecs, γλυκύς; au sens figuré, en parlant de μάχη, μένος, χόλος. Quant aux voyelles et consonnes, elles apparaissent (*b/m* mis à part) les mêmes dans les deux mots, seulement il faut admettre une métathèse; enfin, *b/m* (les deux étant labiales) ne sont qu'un produit de substitution, soit *m > b*, soit *b > m*. Les deux mots étaient des thèmes en *-u-*; *bridzkə* a reçu un *-kə* comme tous les autres adjectifs en *-u-*.

Il se pose maintenant la question de savoir laquelle des deux formes est originelle, la forme grecque ou slave? Si l'on n'avait à considérer que ces deux mots, la situation serait sans issue. Mais si l'on prend en considération leur signification, un mot germanique s'offre, à savoir v.-h.-all. *bittar* (all. *bitter*), got. *baítrs* etc. (= *bhid-ro-s* et *bhoid-ro-s*) auquel a déjà pensé M. NIEDERMANN. Lat. *foedus* 'affreux, repoussant' serait **bhoid-o-s*, sans *r*. Les mots germaniques sont dérivés manifestement de la racine *bheid-* (WALDE-POKORNY, Vgl. Wb. d. idg. Sprachen II 138): v.-isl. *bila* signifie aussi 'penetrer', en parlant de l'épée.

Si, originairement, un **bhid-ro-s* avait existé, que s'est-il passé en grec et en slave? Et qu'est-ce qui a causé les changements signalés? On a déjà remarqué une forte influence de l'opposé *svādu-*

'doux, agréable'. A l'avenir, il faudra admettre que les opposés exercent mutuellement une influence beaucoup plus grande qu'on ne le croyait jusqu'ici (cf. slovaque *l'ahký* 'léger' au lieu de **lehký* de *lbgókə*, avec un '*a* d'après *tažký* de *těžkə* 'lourd'; tch. dial. *hlyboký* 'profond' d'après *vysoký* 'haut', v. HUJER, Listy filologické 44, 23). Le grec nous montre que l' *i* est ici très ancien (non pas de *ei*). Or, cet *i* est survenu ici, en slave comme en grec, comme l'imitation de la voyelle longue de *svādu-*. En slave, dans **bhidrú->*bidrə>bridz*, c'est l'influence constante de *svādu-* qui a provoqué la métathèse de l' *r* de sorte que les deux opposés se terminent par *-du-*.

En grec: **bhidrú-*, puis substitution sporadique des labiales qu'on connaît par le sl. *milz* en face de φλος 'cher', et par le sl. *-m-i*, *-m-z*, *-m-a* (finales de certains cas) en face de *bh* (gr. -φι, ind. -*bhis* etc.). Par conséquent: **midrú-*, et de là, après métathèse, *drimú-*.

Dobrə.

Ce mot, d'après un *consensus omnium*, serait apparenté à *doba* 'temps, époque', et *-dobiti*.

Qu'il nous soit permis de proposer un autre rapprochement, qui satisferait, à notre avis, davantage la sémantique. Il existe, en sanscrit, un adjectif *bhadrá-* 'b o n, beau, heureux, prospère, propice, auspiceux, m e i l l e u r, principal; b o n à, habile en', etc., et un substantif neutre signifiant 'bien, bonheur, prospérité, bonne chance'; en avestique, *hu-badra-* 'heureux'. Si nous admettons une métathèse, nous croyons pouvoir identifier ces deux mots, car l'identité du sens nous paraît complète. Mais, en quel domaine la métathèse a-t-elle eu lieu, dans le domaine slave ou aryen? La réponse nous est fournie par le germanique: all. *baß, besser* (got. *batiza* 'meilleur' etc.) prouve que c'est l'ordre des consonnes dans *bhad-* qui est primitif et que la métathèse s'est donc effectuée sur le sol slave.

En expliquant ainsi sl. *dobrə*, on relie trois aires de langues en un ensemble cohérent où l'adjectif 'bon' avait été formé de la même racine. L'addition du suffixe *-ro-* doit être une innovation du slave et de l'aryen; elle s'ajoute à la série déjà longue de phénomènes communs à ces deux langues.

Pěkrz.

Dans la Zeitschrift f. slav. Phil. XVIII 26—28 nous avons établi un adjectif slave *pěkrz* ‘beau’; après l'avoir rattaché aux adjectifs lat. *pulcher* et lit. *puikus*, nous avons fait remonter tous les trois à **poik-ro-s* indoeuropéen. On a ainsi obtenu un adjectif indoeuropéen pour la notion ‘beau’, contrairement à l'opinion de MEILLET qui pensait qu'un tel adjectif n'avait pas existé.

Il semble que l'aire de cet adjectif ait jadis été plus étendue. Un adjectif germanique peut y être également rattaché: v.-h.-all. *fagar*, v.-isl. *fagr* ‘beau’, angl. *fair* bien connu, got. *fagrs* ε᷑θετο᷑. On rattachait d'ordinaire ce mot germanique à la racine *pāk-* (*pāg-*) ‘affermir’, mais non sans hésitation.

Par contre, il ne nous paraît pas difficile de le rattacher à *poik-ro-*, et cela de la manière suivante. Si l'on admet en germanique le même changement qu'en latin, *poikro-* > *polkro-*, il est dès lors possible d'admettre encore une autre altération, la chute dissimilatrice de la liquide *l* au voisinage d'une autre liquide (de l' *r* suivant); germ. *fagro-* proviendrait ainsi de **pokrō-*.

Prikrz.

Cet adjectif est attesté dans la partie Ouest du monde slave. Il signifie: 1^o de caractère brusque, acerbe, âpre, dur (ceci à propos du langage), sévère, cruel; prévenu contre qn; au figuré: dur, p. ex. en parlant du climat; 2^o en général, il est employé au figuré au sens d' ‘escarpé, raide’ (tch. *příkrý svah* = escarpement, *příkré schody* = escalier raide). Mais le verbe dérivé *přikřiti se* (chez JIRÁSEK, KLICPERA, donc en Bohême de l'Est) n'a qu'une signification „morale“: répugner. Cette signification „morale“ ressort davantage du slovaque *prikry* = répugnant, *prikriť sa* = répugner, et se retrouve encore en pol. *przykry*, *przykrzyć*, en ukr. *prykryj*, *prykrytyjsja*, en blanc-r. *prikryj*.

Le suffixe *-ro* permet d'attribuer une très grande ancienneté à cet adjectif, car, en slave, ce suffixe n'était plus productif et les mots formés par lui datent de la langue-mère indoeuropéenne. Or, si l'on cherche la parenté de notre adjectif, en partant de la forme *prik-*, on n'en trouve point, mais en faisant des recherches sur la base du sens, c'est gr. πυκός qui s'impose: ‘perçant (dou-

leur), amer, aigre, aigu (pointe de la flèche); âpre, dur, cruel’. Il est clair que, là aussi, les significations „morales“ étaient originelles. Il est cependant facile de trouver un verbe se rattachant à l'adjectif grec: il est conservé dans lit. *peikiù peïkli* ‘réprimander, gronder’, *pykstù pýkti* ‘se fâcher’.

Par sa signification, lit. *pýkli* attire notre attention sur lat. *pigere*. En fait, *pigere* a un sens moral ‘être fâché, affligé par qch.; regretter’. Mais l'adjectif apparenté *piger* signifiait d'abord ‘lent’ (d'où ‘paresseux’, v. ERNOUT-MEILLET, Dict. étym.), et *pigere* aussi ‘faire lentement, à contre-coeur’. Toutes ces significations peuvent être déduites du sens fondamental ‘avoir de l'aversion, de la répugnance pour qch.’, laquelle répugnance peut être, bien entendu, soit „morale“ au sens propre du mot, soit „physique“, c'est-à-dire ‘aversion pour le travail, lenteur, paresse’.

Les deux consonnes *k — g* (lat. *pig-*, lit. *peik-*) se laissent concilier si l'on suppose un verbe indoeuropéen athématique. Par là, on comprendra aussi la différence des degrés *i/ei*; le latin n'a conservé que le verbe en *-ere* où le degré zéro est normal.

Déjà en indoeuropéen, il s'était formé un adjectif à côté du verbe: πυκός, n'ayant pas de verbe grec à côté, le prouve suffisamment; il peut donc dater de l'époque préhellénique. Lat. *piger* démontre son âge indoeuropéen par sa forme même: on ne trouve pas un **pigidus* qu'on devrait avoir, si l'adjectif de *pigere* n'avait été formé qu'à l'époque latine (cf. *timere* — *timor* — *timidus*, *stupere* — *stupor* — *stupidus* etc.). En slave, une altération s'est produite: *r* a été anticipé et par là dédoublé.

Voici encore quelques mots sur la signification: le sens „moral“, nous l'avons dit, est originel. En tchèque, il s'est développé une nuance de sens ‘raide’, p. ex. au sujet d'un sentier montant à pic; elle provient de ce qu'un tel chemin soulevait la répugnance de nos ancêtres qui trouvaient les collines et les montagnes „dégoûtantes, répugnantes“ (encore de nos jours, on peut entendre de la bouche des paysans ou des cochers *ošklivý* (mor. škaredý) *kopec* ‘colline laide’; car il faut se rappeler le mauvais état des chemins de jadis et les souffrances des bêtes attelées et traînant des voitures sur de telles routes. De même, les Romains n'avaient pas non plus de compréhension pour le beauté des montagnes: *foeditas Alpium*.

Soldžkъ.

Cet adjectif slave (tch. *sladký* etc.) possède en lituanien un joli pendant ayant la même signification: *saldū-s*. Du mot lituanien, il ressort qu'il faut analyser *soldžkъ* en *soldž-kъ*, c'est-à-dire qu'il y avait ici un ancien thème en *u*, élargi plus tard par le suffixe *-ko-* et modifié ainsi en un thème en *o*; il s'agit donc d'un cas analogue à celui de *lbgž-kъ* en face de *ɛ-λaxvú-s* etc.

L'adjectif non élargi se trouve substantivisé dans le mot désignant le malt (tch., slovène, bulg., s.-cr. *slad*, pol., h.-sor. *slód*, b.-sor. *slod*, ukr., russe *sólod*); il a le caractère d'un thème en *u*, de pair avec *medž*. En outre, de **soldž* non élargi, on peut former des dérivés: tch. *sladiti* ‘sucrer’, *sládnouti* ‘devenir doux’ etc. Il est surprenant de voir que les adjectifs **soldž* et *saldūs* ne possèdent pas d'équivalents exacts dans les autres langues indo-européennes. Ils représentent ainsi un de ces couples lexicaux si caractéristiques du balto-slave. On est en général persuadé qu'ils sont dérivés du nom du sel et on pense que c'était un terme général indiquant le goût agréable produit par la saveur salée; à ce sujet, on souligne la rareté et le prix élevé du sel dans l'antiquité. Il est pourtant difficile — malgré un proverbe russe — de croire que **soldž* puisse provenir de *sol-* ‘sel’; le doux est plutôt *o p p o s é au salé* (et à l'âpre). Les anciens connaissaient la saveur sucrée avant tout grâce au miel, et nous nous refusons de croire que les sensations de goût aussi élémentaires que la saveur du miel et celle du sel aient pu avoir quelque ressemblance pour nos ancêtres, autrement dit que les Baltoslaves aient pu dériver *soldž/saldu-* directement de *sol-* ‘sel’. Notons encore un autre obstacle: si **soldū-* était de *sol-*, il faudrait prendre le *-du-* pour un suffixe; or, un tel suffixe n'existe pas ailleurs.

Dans les autres langues indoeuropéennes, la notion de „doux, agréable“ est exprimée par l'adjectif *svādū-s* (ind. *svādū-*, gr. *ἡδύς*, l. *suavis*, all. *süß*). C'est un adjectif de date manifestement indoeuropéenne; chose étonnante, le balto-slave seul n'en a pas de représentant. Au contraire, il présente un **soldū-s* obscur qui forme une sorte d'île dans la mer de *svādū-*. Cette appréciation géographique nous oblige à nous demander si l'on ne peut pas expliquer *soldū-* en partant du précité *svādū-*. Nous croyons cette explication plausible. Les deux mots concordent quant à leur signification, et aussi quant à *s-* et *-dū-*, tandis que *-ol-* aurait

réfoulé l'ancien *-vā-*. Mais d'où cet *ol* serait-il venu? Ce n'est qu'à ce moment et là seulement qu'il est possible de songer à *sol-*, c'est-à-dire à l'adjectif très ancien **solnž* (tch. *slaný* etc.) qu'on sentait comme un *o p p o s é de svādū-*, ou — au moins — comme désignant une saveur nettement marquée, tout à fait différente de la saveur sucrée. Les opposés, on le sait, s'influencent mutuellement quant à l'inventaire de leurs sons (v. plus haut slovaque *lahký*). Cette influence a été facilitée, dans notre cas, par la présence d'un *s-* dans les deux mots, et par la parenté phonétique *d/n*, les deux sons étant dentaux.

Pour conclure: les Baltoslaves, eux aussi, ont hérité un *svādū-*; tant que *svādū-* vivait, cette forme avait aussi une certaine influence sur **bidrž > bridž* (v. plus haut); au bout de quelque temps, *svādū-* a été lié à **salno-* dont il a emprunté la syllabe *ol* (la perte de **salno-* en baltique ne fait pas d'obstacle à l'hypothèse).

Starž.

Il signifie ‘vieux’; cette signification ne doit cependant pas être primitive, puisque l'ancien mot pour ‘vieux’ est *větžchž*. L'équivalent lituanien *stóras* ‘épais, gras’ démontre qu'on est parvenu à la signification slave par l'intermédiaire de ‘grandi’. On dérive les deux mots, *starž* et *stóras* (et, dans le domaine germanique, v.-nor. *störr* ‘grand’, v.-angl. *stōr* ‘puissant’), de la racine *st(h)ā-* ‘se tenir debout’.

Cette étymologie est probablement juste; on a tout de même proposé encore d'autres explications (v. WALDE-POKORNY op. c. II 607, 651). Il est cependant possible d'associer ces mots très étroitement à deux mots sanscrits.

Dans un article détaillé que WALDE-POKORNY ont consacré à *starž* — *stóras* — *störr*, ces mots se trouvent cités comme des dérivés directs de *sthā-*, ayant un suffixe à *r*. En dehors de ces mots, on ne cite comme exemple de ce genre de dérivation de *sthā-* (par un suffixe à *r/l*) que got. *stōls* ‘trône’ et v.-h.-all. *stuol* (all. *Stuhl*); mais sl. *stolž* ‘table’ dont l'appartenance à la racine *sthā-* n'est pas évidente, rend le cas de *stōls/stuol* incertain. Par conséquent, *stōls/stuol* laissés de côté, les mots *starž* — *stóras* — *störr* restent isolés auprès de la racine *sthā-*, à savoir auprès de la forme *sthā-* non élargie; car le sanscrit possède une autre

forme de *sthā-* devant *-ro-*, forme attendue *sthirā-* ‘ferme, dur, solide, fort, fixe, durable, permanent’, de **sthə-ró-*. Aussi les significations ne concordent-elles pas avec celles du sanscrit *sthirā-*.

Or, il se trouve en indoiranien d’autres adjectifs ayant des significations très proches des nôtres; ces adjectifs sont formés de la même racine, mais elle est élargie au moyen d’un *v* énigmatique: ind. *sthāvira-* ‘v i e u x’ et, avec abrègement, *sthāvira-* ‘compact, é p a i s, dense, vigoureux, a n c i e n, a n t i q u e, vénérable’.

Il suffit, pour notre but, de dire ceci: on peut rattacher intimement les mots *starz* — *stóras* — *stórr* aux deux mots sanscrits en question, si toutefois on admet la chute de la syllabe *və* en germanique et en balto-slave (**sthāvəra-* > *stāra-*). Il est probable que la chute de *və* s'est produite sous l'influence des opposés *junz*, *jáunas*, **junga-*, qui, eux aussi, sont des produits d'une réduction (la forme pleine se trouvant en lat. *iuvēn-*). Ceci admis, on obtiendra un vieil adjectif originairement trisyllabique couvrant une aire continue depuis le sanscrit jusqu'au germanique. Cet adjectif aurait eu la forme **sthāvəra-*, dérivée de *sthā-v-* (*v* étant conservé en sl. *sta-v-iti* ‘mettre debout, planter, ranger, bâtir’, lit. *sto-v-éti* ‘se tenir debout’) + *-əro-* (transféré de l'ancien *sthə-ró* = ind. *sthirā-*).

Storvz.

Voilà la forme que nous supposons pour l'adjectif qui s'écrit d'ordinaire **sədorvz* (vieux-slave *sədravz*, tch. *zdravý*, russe *zdrov'*, p. *zdrów* ‘sain’ etc.).

Le prétendu *sədorvz* est expliqué depuis OSTHOFF de la manière suivante (v. BERNEKER I 214): *sə-* serait le *su* indo-européen ('bien, très'), et *-dorv-o-* appartiendrait au mot désignant le bois (gr. *δέρνειν*, gén. **δορφος* > *δοῦρος*, ind. *dāru*, gén. *dru-náh*); **su-dorvo-s* = qui est fait de bon bois, c'est-à-dire ‘sain’. On suppose ici une certaine métaphore qui paraît toute naturelle, de sorte qu'il n'y aurait pas obstacle à songer à cette étymologie. En effet, on l'admet partout et on la croit définitive. Néanmoins, un doute surgit. Pour la notion de bois, le slave a **dervo* et **drəvo*, et ja m a i s **dorvo*. Regardons un peu les

autres mots à préfixe indoeuropéen *su-* ‘bien’. On verra qu'ils ont le même degré de la voyelle que le mot simple servant de base:

sə-lič-ənə ‘qui a un beau visage, beau’, de *lice* ‘visage’;
sə-dob-ənə ‘bien formé’, cf. *po-doba* ‘forme’;
sə-boz-əje ‘biens, marchandise’, de *bogъ*;
sə-čest-əje ‘bonheur’, de *čestъ* ‘part’;
sə-reł'a ‘bonheur’, de *-reł'q* ‘advenir’;
sə-mırlı ‘mort’ (orig. ‘belle mort’, ZfslPhil. VII 378), cf. lit. *mirlis*.

Cela signifie que la composition à l'aide de **su-* > *sə-* ‘bien’ était encore vivante en slave commun: les nouveaux composés furent ainsi formés de mots indigènes existants. Aussi attendrait-on **sə-dervz* ou, plutôt, **sə-derv-ənə*. Un *sədorvz* serait donc une exception inquiétante; cette constatation n'est nullement négligeable.

Nous allons donc essayer de donner une autre explication. Le haut et le bas sorabe ont *strowy* et c'est de là que nous allons partir. Le groupe *st-* est au premier abord étrange. Mais croyant que *st* (sans *jer*) est ici originel, nous tâcherons de trouver une racine verbale ayant un *st* initial et signifiant ‘être sain’ ou quelque chose de pareil.

Une telle racine vit en réalité, et justement en slave, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs. C'est **storbili*, attesté dans v.-sl. *ustrabiti* ‘g u é r i r qn.’, v.-russe *ustorobilisja* ‘guérir, grossir, se fortifier’, pol. *postrobić* ‘fortifier, rendre fort’, v.-tch. *ostrabiti* ‘devenir fort’, en Moravie de l'Est *ustrabil se* ‘se remettre d'une maladie’, *vystrabočit* ‘guérir qn.’, slovaque (*vy*)-*strábiť sa* ‘guérir, devenir sain’, *zastrábiť* ‘guérir qn.’. *Storbili* est le causatif de la racine *sterb-* qui, au degré zéro, est attestée dans **stṛbñoti* (r. *slérbnut'* ‘devenir dur’, ukr. *ostérbaty*, *ostérbnutъ* ‘guérir, devenir plus fort’); v. d'autres détails ci-dessous, sous *tervz*. On ne connaît pas de mots apparentés hors du slave, mais ce détail n'a pas d'importance pour notre question.

L'état le plus ancien de notre adjectif aurait donc été **storbz*, à vocalisme radical *o* (type φορός). Un homme *storbz* était celui dont l'état de santé représentait le résultat de *stṛbñoti*. Quant à *v*, l'explication en est facile: il s'est introduit dans *storbz* d'après l'adjectif *živz* ‘vivant, vif’, les deux adjectifs se trouvant encore

aujourd'hui intimement réunis dans des tournures courantes, telles qu'en tch. *zůstal živ a zdráv* 'il est resté sain et sauf' (après quelque désastre; mot à mot: vivant et sain), *myslil jsem, že zemřel a on je zatím živ a zdráv* 'je le croyais mort, il est cependant sain et sauf'. D'une façon analogue, *živ* a influencé aussi l'adjectif opposé **mṛt>mṛt-v* 'mort'. Dans notre cas, la substitution de *b* par *v* était d'autant plus facile que les deux consonnes sont labiales tous les deux.

De cette façon, nous voilà amenés à **storv* attesté par *strowy* sorabe. Dans les autres formes, nous supposons une sonorisation *st>zd*, survenue, elle aussi, dans l'union étroite *živ* a *storv* que nous venons de rappeler: le caractère de formule de ce couple a causé un affaiblissement articulatoire qui s'est traduit précisément par la sonorisation; par ailleurs le *ž* initial a pu également contribuer à ce changement par son influence assimilatrice. Enfin, quant à *sž*, nous le considérons comme purement graphique; étant donné que le slave commun ne possédait *zd* initial dans aucun autre mot, on a traduit graphiquement *zd-* par *sžd-* (avec un *sž* et non pas *zz*), car il existait, dans la langue, de nombreux mots à *sž* initial. D'une façon analogue, on peut interpréter, en vieux tchèque, la graphie *sd-* en face de *zd-*: la graphie *zd-* se trouve attestée à la même époque que *sd-* qui doit être envisagé, lui aussi, comme analogique (par la tradition orthographique) d'après des mots où *sd* était étymologique (comme en *sde* 'ici', de *sude*).

Terzv.

Les adjectifs slaves signifiant 'sobre' sont: v.-sl. *trězv*, r. *terzvyj* (dial. aussi *tverězvyj, tvereznyj*; mais *trězvyj* provient du slavon ecclésiastique), ukr. *tverézvyj*, p. *trzeźwy*, haut-sor. *strozby*, bas-sor. *trozby*, v.-tch. *střiezvý*, tch. moderne *střízlivý* (dial. *střízbý, třízbý, lřízvý*), slovaque *triezvy* (*striezlivý* provient du tchèque), slovène *trezev, trezen* (*stréziv, trezbik* sont également attestés), s.-cr. *trijezan*, bulg. *trězven*. C'est donc la forme commune **terzv* qui résulte de la plupart des formes citées; le sorabe et certains dialectes de la Moravie supposent cependant **terzb*.

Voilà encore un mot très difficile. Comment faut-il comprendre sa signification? „Sobre” indique en réalité l'état normal, dans la vie humaine, tandis que son opposé „ivre“ n'exprime qu'un

état rare aux temps les plus anciens. L'occasion de constater qu'un homme est sobre ne se présente, à vrai dire, qu'en connexion avec la notion de l'ivresse: on devient sobre, dans un délai plus ou moins bref, après une ivresse ou après un étourdissement ou après un empoisonnement. Quelques locutions moraves et slovaques trahissent comment un homme simple comprend la notion de „devenir sobre”. Celui-ci croit que la raison se „purifie“. *Ked sa mu rozum čistí KUKUČÍN* III 158 = quand sa raison est en train de se purifier (= il est encore un peu ivre); — *Či sa ti rozum čistí?* ŠOLTÉSOVÁ III 186 = est ce que ta raison...; — *Pre Boha, Bela! Či sa ti rozum čistí, či čo?* BLAHO, Slabí 128; — *Ale človiečik, vari sa vám rozum čistí, že...* DOBŠINSKÝ, Povesti I 31. — Au contraire, chez les Valaques de Moravie (*zeli*) *po pijatyce střízbi rozum VÁCLAVÍK*, Luhačovské Zálesí 136 = la choucroute-purifie la raison après une buverie.

De même, après certaines maladies ou après l'accouchement, la plaie ou le corps tout entier se purifient et, pour exprimer cette notion, on trouve encore ces mêmes expressions dérivées de *čistě* 'pur' et de *terzv*: tch. *rána se čistí* = la plaie se purifie, *kráva po otelení se čistí* BARTOŠ, Slovník 49 = la vache se purifie après avoir vêlé, mais *kráva se po otelení střízbi* près de Kyjov (KOLAJA), *kráva sa střízví* en Valaquie (BARTOŠ). Au moment de la „chute“ d'une étoile filante, on dit en Bohême *hvězdy se čistí* = les étoiles se purifient (Příruční slovník jaz. č.), tandis qu'en Moravie *hvězdy se třízvijó* (BARTOŠ 450), *hvězdy sa střízbija* (ib. 406), en Bohême près de Polnička (frontière tchèque-morave) *vězdíčky se stříbřily* (contaminé par *stříbřiti* se 's'argenter'); en slovaque *vystríbždiť sa* se dit à propos du ciel. Chez Hus (XVe s.), on lit *hvězda se tříebí*, avec un verbe dont la forme est déjà différente (sans *z*): *tříbiti* de **terbili*. Ce dernier verbe s'emploie — à côté de *čistiti* — quand on parle des métaux: *zlato se v ohni čistí* (Přír. slovník) ou *tříbí* = l'or se purifie par le feu. Ensuite, par métaphore, en vieux-tchèque, *tříebiti les* = „nettoyer“ une forêt (= en abattre des arbres), cf. slovaque *čistina* 'clairière' (comp. aussi *clairière*, de *clair*).

Il est évident que le principal domaine de ces mots était celui des maladies; ils s'appliquaient à l'état physique du corps humain où celui-ci, après une maladie, se débarrassait, par sa propre force, du pus, du flux, de l'inflammation, des substances nuisibles. Le

plus souvent, ces mots s'appliquent donc aux plaies, lorsque la production du pus va en diminuant et la plaie guérit peu à peu, mais aussi à la purification après l'accouchement. Outre ces principaux cas où l'on rencontre *tervz* et *tervziti*, ces termes s'emploient, par une métaphore toute proche, pour indiquer la purification de l'esprit, de la pensée, de la tête, du cerveau. Là aussi, les anciens croyaient que la tête se débarrassait de sucs nuisibles qui auraient été produits par l'emplosionement ou par des boissons enivrantes. Les métaphores éloignées parlent de la „purification“ des métaux, des étoiles, du langage (du style), des forêts.

Là de nouveau, ne sachant que faire de *tervz*, nous préférions partir des formes moraves et sorabes en *b*, **terzbz*. Or, le groupe *zb* ne peut pas être primitif. Il nous semble que l'unique possibilité pour expliquer *terzbz* consiste à admettre une métathèse de *s* et à partir de **sterbz*. Ce *sterb-* primitif est, à notre avis, le même que celui qu'on a vu plus haut dans les formes *střb-* et *storb-* (v. *storvz* 'sain'). La racine *sterb-* signifiait le procès par lequel le corps se purifie, se débarrasse de substances nuisibles, g u é r i t, commence à revenir à l'état normal de santé. Nous avons déjà signalé qu'aucune expression apparentée n'avait été trouvée jusqu'à présent hors du slave.

Un mot encore sur *v*: étant donné que, dans la conscience linguistique des Slaves existait l'idée que *sterbz* (> *terzbz*) était celui qui a éloigné des sucs malfaisants de son corps (de sa tête) et que *storbz* était également celui qui a vaincu une maladie, les deux mots ont passé par les mêmes changements, et ont pu aussi s'influencer mutuellement. Du moment que *storbz* 'sain' s'est changé en *storvz*, l'autre mot, *terzbz*, a subi par conséquent la même altération et est devenu *tervz*¹.

Nous supposons donc pour le slave commun

1. un adjectif *sterbz* (> *terzbz* > *tervz*), à côté duquel il devait exister aussi un adjectif *terbz* 'pur' et un dérivé *terbiti*;
2. les verbes *střbnqti* et *storbili*;
3. un adjectif *storbz* (< *storvz*, *zdorvz*), de dérivation plus récente, à côté de *střbnqti*.

¹⁾ Un autre essai d'explication, tout à fait inadmissible, se trouve avec la bibliographie de la question, chez Iljinskij, Izv. II. otdel. Akad. Nauk, tome XXIII, 1918, kniga 1, p. 135.

Svěžb.

Cet adjectif est sûrement ancien, bien qu'il ne soit pas attesté chez les Slaves du Sud. Il existe en russe *svež*, *svéžij* 'frais' (en parlant de la viande, du pain, des fruits, de l'herbe, de l'air, etc.), en ukrainien *svížyj*, en polonais *swieży*, en slovaque *svieži*; au Sud-Est et à l'Est de la Moravie, on trouve *svíži*, *sviži*, qui doit probablement son *i* à une influence ukrainienne (bien que cela puisse paraître absurde, étant donné la distance géographique des deux régions, rappelons que M. A. VÁCLAVÍK, professeur d'ethnographie à Brno, admet, de son côté, une influence ukrainienne sur le folklore de la Valaquie morave. Tch. littéraire *svěží* fut emprunté au polonais, au cours du siècle dernier.

Svěžb possède une parenté baltique: lette *svaigs* (la même signification); les deux mots ne divergent que par leurs suffixes (-io- en slave, -o- en letté), v. ZUBATÝ Bezz. Beiträge XVII 235, TRAUTMANN Balt.-sl. Wb. 294, MÜHLENBACH - ENDZELIN s. v. (avec quelque doute). Mais nous pouvons y ajouter un autre mot apparenté, lat. *vigere* 'être bien vivant, être vigoureux' (*dicimus arborem vigere*), être éveillé', d'ordinaire au figuré à propos de la vigueur humaine. Le degré zéro est tout à fait normal dans un verbe en -ere indiquant un état. (Par contre, il faut en séparer lat. *vegēre* 'animer, donner le mouvement à'.) La racine verbale était donc (*s)veig-*, le *s* étant „mobile“; l'adjectif dérivé était **svoig-(i)o-s*.

Vaszkz.

Il existe en Moravie un adjectif écrit officiellement *vazký* et signifiant 'humide' en parlant surtout du sol, plus rarement du blé, du linge, etc.). Cette signification a été enregistrée par les dialectologues BARTOŠ, LAKOMÝ, KOLAJA, SVĚRÁK, ainsi que par HOŠEK pour un district avoisinant de la Bohême. Dérivés: *zvasknút* 'devenir humide' (KOLAJA), *vaščena* 'substance humide, sol humide', *navažčet* 'humecter', *převažčet* 'humecter trop' (LAKOMÝ).

On croit, en général, que ce mot provient de *vázati* 'lier', d'où la graphie *vazký*. Mais ce n'est là qu'une étymologie populaire; on attendrait, plutôt qu'un dérivé de *vázati* (**vęzati*), un dérivé de *lěpiti* (il y a en effet *lepkavý* 'visqueux, huppant', en parlant de la glaise et de l'argile). De même, le russe a *vjazkij* 'maréca-

geux; pâteux, gluant, collant, happant', avec la même étymologie populaire.

On est donc en présence d'un adjectif qu'il faut situer dans le slave commun. Mais il faut l'écrire *vaszkъ* et le rattacher aux mots lettres *vasa* 'humidité du sol' et *ie-vasa* 'même sign.; suc des arbres', et aux mots germaniques: v.-h.-all. *waso* 'limon', v.-sax. *waso* 'glaeba, caespis', v.-angl. *wōs* 'humidité, suc', v.-isl. *vās* 'humidité', norr. *ōs* 'suc des plantes'.

L'aire de ces mots s'étend donc sur le domaine balto-slave et germanique (d'autres mots figurant chez WALDE-POKORNÝ I 308 et supposés apparentés divergent trop quant à la signification). Nous sommes enclins à croire que c'était un terme technique d'agriculture emprunté à la population non-indoeuropéenne de l'Europe ancienne; les Slaves et les Germains possèdent d'ailleurs une série remarquable d'autres termes de ce genre (noms de bêtes, de plantes, de minéraux), inconnus d'autres Indoeuropéens. L'hypothèse de l'emprunt expliquera aussi le flottement de la quantité. Le slave n'a emprunté qu'un seul mot **vas-* ou *vasa* 'humidité', et là-dessus, il a formé un nouvel adjectif.

NIEKOĽKO SLOVANSKÝCH ETYMOLOGIÍ

I. Pán a vladýka. — Slovo *pán* sa doteraz vykladalo rôzne; podľa jedného výkladu to bolo slovo cudzie (za skráteninu z cudzieho *župan*, prípadne zo *žpán*, *špán*). To je veľmi dôležitá vec pre istú kapitolu slovanských starozitností, pre výkľad o verejnom zriadení. Keby *pán* bolo slovo cudzie, priradčovalo by sa k takým, ako sú *kráľ*, *cisár*, *kňaz*. Na základe týchto — práve preto, že sú cudzie! — sa myslelo, že starí Slovania boli pod nadvládou iných vládcov, že ako vládcov mali len cudzincov, t. j. že si neboli schopní vládnúť sami, prípadne, že mali povahový sklon k anarchii. Z tohto by vyplývaly pre obraz praslovanského života ešte ďalšie dôsledky. Preto volajú i historici i právniči, aby boli staré právne terminy náležite vyložené, pokiaľ je to možné, najmä tento (viď naposledy hlas V. Vaněčka, Věstník Č. akademie LI, 1942, 24). Autor pochádza slovo *panz* za domáce. Pri jeho výklade vychádza z feminína *panjji* (stč. *pani*, sloven. *pani* atď.). Toto feminínum nemožno oddeľovať od jeho synónym gr. *πότνια*, ind. *patnī*, lit. *-patnī*; líši sa od nich len predĺžením, zvaným *vrddhi*, je z **pōt-n̄i*. Je teda veľmi starobylé, pochodí z doby predslovanskej, z doby indoeuropského prajazyka. Slovo *panz*, nemajúce analogie u iných Indoeuropánov, pochádza autor za odvodene od feminína (ako je *kmotor* od *kmotra*, *vdovec* od *vdova* atď.). To však neznamená, že by Slovania neboli zdedili nejaké staré meno pre pojmom

„pán“, pre mužského pána. Také slovo zdedili, bolo to *gospodъ*. Autor tvrdí, že v starej dobe boli pán a paní oslobovaní takto: *gospodъ* a *panjji*, teda muž kompozitom, žena odvodeninou od *pol-*; podobne bolo u Indov *jāspati* a *patnī* a podobne aj inde. Tieto páry boli časom zdvojené tým, že ku každému členu si praktická potreba spoločenského styku novo pritvorila ešte pendant pre druhé pohlavie: u Slovanov sa ku *gospodъ* pritvorilo *gospodynij* a *gospoda*, k *panjji* zase *panz* (podobne u Grékov k *δεσπότης* sa utvorilo *δέσποινα*, k *πάτνια πότνις*). *Gospodъ* bol pater familias,vládca slobodnej veľkorodiny, zádruhy, *panjji* jeho manželka. Sú to staré názvy indoeuropského typu a tým typom práve dosvedčujú, že spolu s nimi sa do praslovanskej doby zachovalo i prastaré zriadenie rodinné a spoločenské vôbec. *Panz* je teda slovo domáce, vytvorené asi ako bežné krátke označenie pre pána zemianskej rodiny, neskôr pre pána vôbec. — Vyšším vládcom (nad plemenom?) bol asi **voldyka* (> *vladyka*); i jeho názov je útvar starého domáceho typu, jeho prípona má svoj pendant v sanskrte. Iných vládcov starí Slovania v dobe mieru nepotrebovali a nemali (iba v dobe vojny si volili *vojevodu*), s týmito svojimi si stačili. Nič nás teda nenúti, aby sme z jazykových dôvodov tvrdili, že v dobe praslovanskej jednoty žili Slovania pod cudzou nadvládou.

II. Desatadicetiv. — V tejto časti osvetľuje autor tieto praslovanské slová:

1. *bridžkъ* (bridký, odporný): už predtým sa spojovalo s nem. *bitter* a i., teraz sa k nemu ešte pridružuje gr. *δρῦμος*; pôvodne *bhid-ró-s* sa vplyvom oponiza *svadú-s* zmenilo v **bhidrú-s*, z toho u Slovanov **bidrъ* > *bridž-kъ*, u Grékov > *mīdrú-s* > *drimú-s*.

2. *dobrъ*: nepatrí k *doba*, ako sa doteraz myslelo, ale má svoj dokonalý pendant v ind. *bhadrá* toho istého významu. Treba len uznať prešmyknutie *b-d* > *d-b*; toto nastalo u Slovanov.

3. *pěkrъ*: A. Meillet mysel, že nebolo starého spoločného adjektíva pre pojmom „pekný“. Autor však už pred niekoľkými rokmi rekonštruoval takéto adjektívum, prajazykové *poik-ro-s*: ono väzi v slovan. *pěkrъ* (z toho ďalej *pekný*), v lat. *pulcher* (< *polkro-* < *poikro-*), teraz k nim autor ešte pripojuje slová germánske sthn. *fagar*, angl. *fair* atď., všetky z **pokro-* (< *polkro-* ako v latinčine, ale *l* vypadlo dissimiláciou proti nasledujúcemu *r*).

4. *prikrъ*: autor s ním spojuje gr. *πίκρως* toho istého významu a lat. *piger*; u nás je *r* anticipované.

5. *soldžkъ* (sladký): spolu s lit. *saldūs* tvorí akýsi ostrov v mori, kde je staré *svādūs*. Autor tvrdí, že baltoslovanské *saldū-* je z toho istého starého *svadú-*, lenže jeho *vā* bolo vplyvom názvu pre pojmom slaný nahradené hláskami *ol*.

6. *starъ*: spolu s lit. *siłras* a stsev. *störr* sa radí k ind. *sthāvira-* ‘starý’; t. j. staré **sthāvoro-* bolo skrátené o slabiku *v*, asi vplyvom dvojslabičného oponiza *junž*.

7. *storvъ*: takto kladie autor ono slovo, ktoré sa predtým rekonštruovalo ako *sždorvъ* (zdravý). Vykladá ho zo *storbá*, od koreňa *sterb-*, ktorý je v *srbnosti* ‘vyzdravieť, vyzdraviť sa’.

8. *terzvə* (triezvy): to sa tu vykladá z *terzbə* < *sterbə*, od toho istého koreňa *sterb-*.

9. *svěžb*: k nemu sa tu pripojuje lat. *vigēre*.

10. *vaszkə*: takto sa kladie praslovanská forma slova, ktoré sa piše v češtine *vazký* (= vlhký) a v ruštine *vjazkij*. Autor ich spojuje s lotyšskými a germánskými slovami pre vlhkosť, majúcimi *s*.

K OTÁZKE GEMINÁT V LATINČINE

JÁN HORECKÝ (BRATISLAVA)

Kedže v latinčine sa vyskytujú gemináty v miere oveľa väčšej ako v ostatných indoeuropských jazykoch, kladie sa v porovnávajúco orientovanej latinistike veľmi často otázka po príčine vzniku a rozšírenia geminát, ktoré sa pritom zpravidla rozdeľujú na kombinatorne a spontánne čiže autonomné.

V skupine geminát kombinatornych sa okrem niekoľkých nestých etymologií obyčajne nenachádza nijakých závažnejších problémov, lebo sa proste konštatuje, že vznikly kombinatorne podmienenými zmenami konsonantov, najčastejšie asimiláciou progresívnu typu *adferro — affero* alebo regresívnu typu *collis — collis*.

Do oblasti geminát spontánnych sa zase zahrnujú také gemináty, ktorých vznik nemožno vysvetliť výkladom kombinatornym, alebo ktoré sa odvozujú od hypokoristik, pričom sa pravidelne operuje faktami, ležiacimi mimo oblasti jazyka samého.

Ale toto rozdeľovanie na uvedené dve oblasti nie je vyčerpávajúce a zaraďovanie jednotlivých typov značne kolíše od autora k autorovi. Na jednej strane tu možno sledovať úsilie vysvetliť kombinatornymi zmenami čo najväčší počet prípadov geminácie často i násilným a málo pravdepodobným etymologizovaním (mladogramatici), kým na druhej strane sa veľký počet kombinatornych geminát stotožňuje s geminátami spontánnymi tak, že sa tzv. expresivita pripisuje nielen geminátam spontánnym, ale aj kombinatornym (MEILLET a jeho žiaci).

Príznačné však je, že pri tomto hodnotení a pokusoch o zaraďenie jednotlivých druhoch geminácie niet jednotnosti ani v náhľadoch na samú podstatu latinskej geminácie. Na jednej strane napr. LINDSAY,¹ opierajúc sa o zprávy latinských gramatikov,

¹ W. M. Lindsay, *The Latin Language*, Oxford 1894, 108.

napr. *Velia Longa* (VII, 61—62 K), ktorý za kritérium pre písanie geminát pokladá ich zvukové vlastnosti, vnímané poslucháčom (*ubi duarum consonantium sonus percutiet aures, ut in sabbatis, saccis, effert*), zastáva náhlad, že pri latinských geminátoch ide skutočne o dva samostatné konsonenty. Ale na druhej strane zase napr. *STOLZ*¹ pokladá písanie geminát iba za spôsob grafického vyjadrenia predĺženosť konsonantov. Sprostredkujúce stanovisko v tejto otázke zaujíma napr. *SOMMER*², ktorý sa opiera o výsledky fonetického skúmania Sieversovho a hovorí, že i ked latinskí gramatici hovoria o „*duae consonantes*“, v skutočnosti ide pravdepodobne iba o akustický dojem zdvojenia, ktorý vzniká tým, že v priebehu trvania konsonantu sa pociťuje akási hranica medzi dvoma tlakovými stupňami. Okrem takýchto konsonantov však pripúšťa Sommer aj existenciu skutočne dlhých konsonantov, ale iba pri sonórách a spirantách.

Takejto rôznosti a protichodnosti názorov sa však nemožno diviť, keď si uvedomíme, že o fonetickej povahе geminát nieto ešte úplnej shody medzi fonetikmi ani pokiaľ ide o živé jazyky, tým menej, ak ide o jazyky mŕtve, na ktorých výskum nemožno aplikovať ani jednu zo súčasných fonetických metód. Čažnosti vzhľadom na latinčinu ako na mŕtvy jazyk tu sú predovšetkým v tom, že nemáme nijakého zvukového záznamu latinských hovoriacich subjektov, z čoho vyplýva nemožnosť experimentálneho, laboratórneho výskumu.

Neostáva teda iné východisko, ako skúmať otázku kvantity a tak i samej podstaty latinských geminát nie samých osebe, ako sa totiž mohly realizovať v skutočnom jazykovom prejave, ale skúmať jej hlbšie predpoklady a dôvody. Inými slovami: skúmať gemináciu na základe poznatkov z fonologie. Podľa N. TRUBECKÉHO³ totiž protiklad medzi krátkymi a dlhými

¹ F. Stolz, *Historische Grammatik der lateinischen Sprache*, Leipzig 1914.

² F. Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*³, Heidelberg 1914.

³ N. Troubetzkoy, *Die Quantität als phonologisches Problem*, Actes du IV-ème congrès international, 121 n. ~ *Die phonologischen Grundlagen der sogenannten Quantität in den verschiedenen Sprachen*, Scritti in onore di A. Trombetti, Milano 1936, 155 n. ~ *Grundzüge der Phonologie*, Praha 1939, 169 n.

hláskami v jazykoch s vnútorne podmienenou kvantitou, medzi ktoré patrí aj latinčina, je vždy iba fonetickým výrazom nejakého hlbšie ležiaceho fonologického protikladu; ktorý však nemá nič spoločného s trvaním patričnej hlásky, keďže jazyk vo smysle *langue* je sám osebe nečasový (*zeitlos*).

Kvantitou sa môže vyjadrovať alebo fonologický protiklad intenzity, alebo protiklad medzi nejakou jednočlennou a viacejčlennou jednotkou, alebo konečne rozdiel v štruktúre slabičného rezu. Z toho pri konsonantoch sú vlastne možné len prvé dva prípady, ale aj tretieho si treba všimnúť, lebo veľmi úzko súvisí so vzťahom medzi vokálom a konsonantom v rámci slabiky.

V prvom prípade delia sa nositelia slabiky na ľažkých a ľahkých (resp. silných a slabých), pričom prvé sú vďaka svojej ľažkosti, resp. sile schopné predĺžovania. Čiže inými slovami, schopnosť predĺžovania je tu následkom a výrazom intenzity.

V druhom prípade sa dĺžky posudzujú ako fonémy s oddeľným začiatkom a koncom, krátkosti naproti tomu ako fonémy, ktorých začiatok a koniec spadajú do jedného bodu. Schopnosť predĺžovania je tu iba dôsledkom oddeľenej existencie začiatku a konca, medzi ktorými môže byť ľubovoľne dlhé trvanie.

Konečne v treťom prípade sa vokály posudzujú ako plné, normálne prebiehajúce, kým krátke ako neúplné, odrezané, hatené vo svojom priebehu začiatkom nasledujúceho konsonantu¹.

Prv než by sme sa pustili do rozboru latinských geminát podľa práve načrtnutých zásad TRUBECKÉHO, treba nám predovšetkým zistiť, či sú tieto gemináty fonologicky relevantné. Z náuky o fonologii slova je známe, že ako samostatná fonéma platí taká hláska, ktorá má schopnosť rozlišiť význam slova inak hľaskove úplne shodného. Stačí teda celkom zbežný podľad na latinské lexikon, aby sme našli množstvo takých slov, ktoré sú významovo rozlišené iba pomocou gemináty.

Uvádzame tu len výber takýchto dvojíc: *additus* — pridaný : *aditus* — prístup, *ager* — násyp : *ager* — pole, *annus* — rok : *anus* — starena, *calleō* — som chytrý : *calleō* — som teplý, *callēs* — horské chodníky : *calēs* — si teplý, *callō* — mozoľovitej koži : *calō* — svolávam, *cannās* — trstiny, pŕšaly : *canās* — nech spievaš, *collis* — vŕšok : *colis* — uctievaš, *collō* — krku : *colō* — uctie-

¹ N. Troubetzkoy, *Grundzüge*, 159—165.

vam, *concinnās* — úhľadné : *concinās* — nech spolu spievaš, *errō* — blúdim : *erō* — budem, *ferrum* — železo : *ferum* — divého, *gemmaō* — pučím : *gemō* — nariekam, *mollis* — mäkký : *molis* — mlieš, *pallam* — druh odevu : *palam* — verejne, *palleās* — nech bledneš : *paleās* — plevy, *pallear* — nech som bledý : *palear* — býči lalok, *sacelli* — svätyne: *sacelli* — mešteka, *sanna* — úškľabok: *sana* — zdravá, *serra* — píla : *sera* — závora, *summus* — najvyšší : *sumus* — sme, *terram* — zem, krajinu: *teram* — nech triem, *terror* — strach : *teror* — som tretý, *tolles* — ponesieš : *tolēs* — hlien, *vaccās* — kravy: *vacās* — si prázdný, *valles* — údolia: *valēs* — si zdravý, *vellis* — trhás: *velis* — nech chceš.

Preberme teraz všetky tri typy kvantity, ako ich určil Trubeckoy vo vyššie citovaných prácach, s ohľadom na fonologické pomery v latinčine.

Keby grafické naznačovanie konsonantov malo byť iba výrazom ich schopnosti predĺžovania alebo väčšej sily v protiklade k slabosti, je zrejmé, že potom by gemináty mohly stáť v ktorejkoľvek pozícii, teda i na začiatku alebo na konci slova. Tomu však v latinčine celkom iste tak nie je, gemináty sa tu vyskytujú len v postavení intervokalickom. Uvádza sa sice niekedy niekoľko príkladov z Plauta typu *ess, miless*, kde sú gemináty aj na konci slova, ale to je veľmi pravdepodobne iba umelý zásah autora, prípadne až neskoršieho opisovača na zachovanie metrickej dĺžky, alebo v najlepšom prípade zvyšok niekdajšej fonémickej skupiny intervokalickej, zaniknuvnej hláskovými zmenami. O geminátoch na začiatku slova zmieňuje sa iba Pompeius (V, 286 K) pri slovách *llex, llargus*, ale tu ide zrejme iba o veľmi zriedkavý štýlistický variant, prípadne o rečovú chybu, zvanú labdacizmus.

Je teda jasné, že latinské gemináty sú možné iba v intervokalickom postavení a z toho vyplýva, že ich možno hodnotiť polyfonematically, teda tak, ako všetky ostatné aspoň dvojčlenné fonémické skupiny. Jazykové dôvody pre takéto polyfonematické hodnotenie latinských geminát sú¹:

1. gemináty sa pravidelne rozdeľujú medzi dve slabiky, ako dosvedčuje nielen všeobecná rozdeľovacia prax najlepších rukopisov, ale aj početné zprávy latinských gramatikov. Tak už cito-

vaný Velius Longus, ďalej Marius Victorinus, Papirianus, Plinius, Priscianus a iní¹ hovoria o geminátoch nielen na morfémických švoch, kde je rozdelenie samozrejmé (v prípadoch *ef-fert*, *ef-fugit*, *at-tuli*, *of-ficio*, *dif-ficilis* a pod.), ale súčasne uvádzajú aj doklady typu *fal-lit*, *gal-lus*, *an-nus*, *fer-rum*, *il-le*, *vac-ca*, kde už nejde o morfémický šev. Z toho vidieť, že prvá časť zdvojeného konsonantu patrí vždy do prvej slabiky, druhá do nasledujúcej.

2. Gemináty majú na svoje hláskové okolie práve taký vplyv ako iné fonémické skupiny: napr. slabika zakončená geminovaným konsonantom sa pokladá práve tak za zatvorenú, ako keby bola zakončená akoukoľvek inou skupinou konsonantov. Preto sa po dynamicky prízvukovanej slabike v takýchto prípadoch nemení vokál na *i*, ako by sa dalo očakávať v slabike otvorennej, lež na *e*: *fallo* — *feſelli*.

3. Zdá sa, že práve v dôsledku toho, že sa gemináty v latinčine traktovaly ako skupiny konsonantov, bola ich fonetická realizácia aj v skutočnosti dlhšia ako pri konsonantoch negeminovaných, prípadne že ich artikulácia bola silnejšia, energičkejšia. Fonologicky relevantný však nie je ani jeden z týchto javov; relevantná je iba skutočnosť, že začiatok a koniec gemináty patrí do rôznych slabík, kym pri konsonantoch negeminovaných iba do jednej slabiky, počasne mory. Fonologicky je negeminovaný konsonant bez rozmeru, kym geminovaný sa skladá z dvoch odelených bodov. Táto oddelenosť sa práve graficky vyjadruje ich priraďovaním k dvom slabikám.

Zo skutočnosti, že geminované konsonenty majú dištinktívnu funkciu v rámci hláskove inak shodných slov, vyplýva, že sa tu kladie proti sebe konsonant geminovaný a negeminovaný; ich vzájomný pomer určuje Trubeckoy² tak, že negeminovaný konsonant je bezpríznakový, geminovaný príznakový, pričom príznakom je práve už spomenutá a zdôraznená osobitná existencia začiatku a konca konsonantu, jeho dvojdielnosť.

Toto by pre latinčinu bez ďalšieho odôvodňovania mohlo platíť len v type *vaccas* : *vacas*, kde je geminovaný konsonant jediným rozlišovacím prostriedkom, a ďalej v type *stilla*, ak by sa tu,

¹ Všetky citáty z latinských gramatikov prepisujem z Lindsayovho diela citovaného v pozn. 1.

² N. Trubetzkoy, *Grundzüge* 154.

¹ N. Trubetzkoy, *Grundzüge* 53.

G. Porru, *Anmerkungen über die Phonologie des Italienischen*, TCLP VIII, 187 n.

pravda, našlo dosť presvedčivých dokladov na to, že geminovaný konsonant sa môže v latinčine vyskytovať skutočne aj po samohláske dlhej. Zdá sa totiž, že to v latinčine možné nebolo, ale práve naopak, že aspoň v latinčine klasického obdobia platilo pravidlo o inkompatibilite kvantity vokálov a konsonantov v tej istej slabike.

V latinčine je však pomerne veľa prípadov, v ktorých sa slovo od slova nerozlišuje len geminátou, ale aj kvantitou vokálov, a to takým spôsobom, že v jednom slove v tej istej slabike je geminovaný konsonant, v druhom dlhý vokál. Je to typ *cannās* : *cānās*, kde by sa na prvý pohľad zdalo, že ide o koreláciu slabičného rezu. Uvedieme niekoľko ďalších príkladov: *callō* — mozoľovitej koži : *cālō* — vozataj, *cannās* — trstiny, písťaly : *cānās* — šedivé, *cassus* — márny : *cāsus* — pád, prípad, *cellās* — izbietky : *cēlās* — tajíš, *excissus* — vytrhnutý : *excīsus* — vyťatý, *collō* — krku : *cōlō* — cedidlu, *currō* — bežim : *cūrō* — starám sa, *farris* — šrotu : *fāris* — hovoríš, *fellis* — žlče : *felis* — mačky, *fissum* — rozštiepenie : *fīsum* — domnievajúceho sa, *immō* — ba : *īmō* — najnižšiemu, *incussus* — kovadlina : *incūsus* — nakovaný, *missī* — poslaní : *mīsī* — poslal som, *mittis* — posielasť : *mītis* — nežný, *mollis* — mäkký : *mōlis* — melieš, *narrēs* — nech rozprávať : *nārēs* — nozdry, *nonnus* — ded : *nōnus* — deviaty, *pallam* — druh odevu : *pālam* — lopatu, *pallor* — bledosť : *pālor* — rozptyľujem sa, *sallis* — soliš : *sālis* — soli, *serra* — píla : *sēra* — neskorá, *sicca* — suchá : *sīca* — dýka, *summam* — obnos : *sūmam* — vezmem, *vannus* — košík : *vānus* — márny, *vellem* — chcel by som : *vēlem* — nech zahaľujem, *verram* — budem zametať : *vēram* — pravú, *vīta* — stužka : *vīla* — život.

Proti chápaniu tohto protikladu ako korelácie slabičného rezu by sa však staval výskyt typu *ātt*, ktorý sme však vysvetlili pravidlom, hoci predbežne len predpokladaným, o inkompatibilite dĺžok. Ale aj inak by táto korelácia bola možná len vtedy, keby sa aj v kvantitatívnych protikladoch mohol za bezpríznakový člen pokladať dlhý vokál, čo však v latinčine nie je možné. Svedčí o tom fakt, že v neutralizačnom postavení, napr. pred koncovým *-l* v 3. os. sg. sa objavuje vždy krátky, teda bezpríznakový vokál. Podobne aj pri krátení podľa jambického zákona sa neutralizuje kvantitatívny protiklad vždy tak, že zástupcom archifonémy je krátky vokál.

Blízka príbuznosť korelácie slabičného rezu a geminovanosti je daná aj tým, že obidve majú určitý blízky vzťah k hranici slabiky, ktorý sa konečne najlepšie prejavuje vo fonetickej realizácii¹. V geminovaných konsonantoch je totiž také isté pevné pripojenie (fester Anschluß) ako po odrezaných vokáloch. V taliančine napr. sa prízvukované vokály pred geminátou vyslovujú krátko, pred negeminátou dlho, a jednako to nie je korelácia slabičného rezu, ale korelácia geminovanosti, lebo fonetický protiklad „dlhý vokál + voľne pripnutý konsonant : krátky vokál + pevne pripnutý konsonant“ je v taliančine prípustný iba vnútri slova (*picca* : *pīca*), kým napr. v nemčine aj na konci slova, teda nie iba v postavení intervokalickom (*Kahn* : *kann*).

Celkom podobný prípad je aj v latinskom type *cannās* : *cānās*, kde je dokonca i shoda v prízvukovaní, keďže veľká väčšina párov tohto typu je dvojslabičná a má prízvuk na prvej slabike, vždy pred geminátou, tak ako v taliančine².

Dôsledkom toho, že sa dlhé vokály v niektorých jazykoch počítajú ako plné, normálne prebiehajúce, krátke naproti tomu ako neúplné, vo svojom priebehu hatené začiatkom nasledujúceho konsonantu, je predovšetkým tá vlastnosť, že na absolútном konci slova tu nemôže byť krátky vokál, keďže kvantitatívne protiklady sú tu možné iba v postavení pred konsonantmi. V latinčine tomu tak zrejme nie je, tu sú kvantitatívne protiklady možné aj na konci slova, teda i bez vzťahu ku konsonantickému okoliu, ako vidieť v type *femina* : *feminā*. Je to teda zase dôvod, ktorý nasvedčuje, že v latinčine nebola korelácia slabičného rezu.

Toto stanovisko sa potvrdzuje aj zistením Jespersenovým³, ktorý už správne rozpoznal tento zjav a hovorí o ňom, že v jazykoch s pevným pripojením konsonantu na predchádzajúci vokál sa na konci slova, resp. morfém oveľa častejšie vyskytujú skupiny foném. Ako príklad uvádzia nem. *Herbst*, *Gunst*, *welk*, *Zwerg*, *fünf*. Pretože v latinčine takéto záslovné skupiny nie sú možné, je to ďalší dôkaz o tom, že v latinčine nešlo o koreláciu slabičného rezu.

Zo všetkých týchto úvah je jasné, že gemináty v latinčine sú

¹ N. Trubetzkoj, *Grundzüge* 166.

² G. Porr u, I. c. 187 n.

³ O. Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*, Leipzig—Berlin 1932.

temer samostatné, fonologicky relevantné fonémy, ktoré majú v rámci slova schopnosť rozlišovaciu, dištinktívnu. Tejto by nemohly mať, keby boli len kombinatórnymi alebo štylistickými variantmi.

Jednako sa však tvrdí, a je to hlavnou tézou rumunského filologa A. GRAURA¹, že gemináty sú v latinskom fonologickom inventári prvkom expresívnym, totiž takým, ktorý sa vyskytuje v expresívnych slovách. GRAUR tu v podstate preberá názory svojho učiteľa Meilleta na expresívnu funkciu geminát nielen v latinčine, ale aj v iných indoeurópskych jazykoch, súčasne však hľadá kritériá, ktorými by sa zaručovala správnosť tohto názoru, pokiaľ ide o latinčinu.

Pomerne najspoľahlivejším GRAUROVÝM kritériom pre interjekcionálny charakter slova v latinčine a často aj v iných jazykoch by bola reduplikácia a aspirácia konsonantov. Avšak práve ani jeden z GRAUROVÝCH dokladov na súčasný výskyt aspiráty a gemináty (nehľadiac na to, že aspirát vlastne vo fonologickom inventári spisovného štýlu latinčiny nebolo), nemá celkom spoľahlivo dosvedčené písanie ani pokiaľ ide o aspirátu, ani pokiaľ ide o geminátu. Iba v príkladoch na reduplikáciu sú doklady spoľahlivejšie, pretože tu ide vlastne o fakt morfológický, ktorý nepodliehal v takej miere vplyvu pisárov.

Ale ani GRAUROVE doklady so sufikami *-ōn* a *-a* nie sú celkom presvedčivé, lebo je jasné, že v latinčine je množstvo takýchto slov, v ktorých sa gemináty celkom pravidelne píšu a predsa sa tieto slová nepociťujú ako interjekcionálne. Ba práve naopak, ich nociónalny charakter je ešte zdôraznený tým, že sa vyskytujú ako protiklad k slovu s takým istým hláskovým siedom bez gemináty, pričom ide o dva rôzne významy. Možno si teda položiť otázku, či sú to naozaj gemináty, ktoré dodávajú danému slovu charakter interjekcionality alebo všeobecnejšie, čo je vlastne podstatou interjekcionality.

Týmto problémom sa naposledy zapodieval J. M. KoříNEK v svojej štúdii o onomatopojách² a po obšírnom rozbore vlastného materiálu i kritike dovtedajších názorov dospel k presvedčeniu, s ktorým úplne súhlasíme, že vývojovým východiskom

¹ A. Graur, *Les consonnes géminées en latin*, Paris 1929.

² J. M. Kořínek, *Studie z oblasti onomatopoje*, Praha 1934. ~ *Laul- und Woribedeutung*, TCLP VIII, 60.

a primárnym základom interjekcionality nie je hlásková, lež v ýznamovej stránke emocionálne zafarbených výrazov, čiže inými slovami, ich sémantická funkcia, ktorá záleží v tom, že v jazykovom povedomí je význam slova na určitú dobu spojený s emocionálnym zafarbením, ktoré je zpravidla sdružené s pocitom zvláštnej vhodnosti skladu danej sémantiky na vyjadrenie príslušnej predstavy. Táto vhodnosť sa označuje termínom expresivita hláskových prvkov, takže interjekcionalita a expresivita sú vlastne dve stránky jazykovej skutočnosti, ktorú pozorujeme raz s hľadiska významu, raz s hľadiska hláskovej formy¹.

Tieto KoříNKOVE závery sú celkom presvedčivo potvrdené aj latinskými jazykovými faktami: emocionálny dojem tu bol totiž u niektorých slov (tzv. Kraftausdrücke) aj vtedy, ak nemaly vonkajšieho objektívneho znaku, totiž expresívnej hláskovej skupiny (v našom prípade gemináty), ako napr. slová typu *penis*. Ale na druhej strane boli slová so skupinou hlások, ktorá sa pokladá za expresívnu, napr. *annus*, *passer*, *mitto* a jednako majú význam celkom nesporne nociónalny. Z týchto KoříNKOVÝCH záverov však vyplýva v konečných dôsledkoch aj to, že na ich podklade možno Graurovo úsilie, ktorým chcel dokázať, že gemináty v latinčine mali iba expresívny charakter, pokladať za pochybené. Zásadná chyba je už v metóde, lebo podľa všetkých náznakov pristupuje GRAUR k danému materiálu s vopred prepracovanou tézou o expresivite všetkých javov, ktoré sa vymykajú zpod platnosti zákonov oblasti nociónalnej. Pritom je samozrejmé, že všetok materiál tejto téze nevyhovuje, preto si ho musel zčasti príslušným spôsobom, niekedy aj nesprávnym, interpretovať, zčasti jednoducho nebrať naň pri skúmaní zreteľ a napokon vyhnúť sa hodnoteniu podľa jazykového štýlu a času, v ktorom sa vyskytoval.

Na druhej strane však treba uznať, že vo veľkom množstve slov, ktorých interjekcionalitu či emocionalitu máme zaručenú (napr. skutočnosťou, že sa týkaly povedzme oblasti sexuálnej), sa gemináty skutočne vyskytujú. Keď sme však popreli ich fungovanie výlučne len ako prvku expresívneho, treba vysvetliť, akú môžu mať inú funkciu.

¹ J. M. Kořínek, o. c. 34.

Spomenuli sme, že objektívnym, hoci nie dôsledne platným kritériom pre interjekcionalitu daného slova v latinčine ako v jazyku mŕtvom môže byť napr. jeho príslušnosť k oblasti sexuálnej alebo aj akejkoľvek inej, o ktorej sa v dobrých spoločenských kruhoch pokladá za nevhodné hovoriť a ktorej slová preto pravdepodobne nemaly miesta ani v literárnom, spisovnom jazykovom štýle. Slovom, že tu ide o tzv. slová vulgárne.

A skutočne, po Meilletovi¹ aj Graur v uvedenej štúdii ukázal na celom rade dokladov, že sa gemináty vyskytujú v slovách vulgárneho charakteru (*populaire*), pod čím myslí napr. názvy rastlín, zvierat, častí tela, predmetov dennej potreby i slová onomatopoické a čisté interjekcie², ba na poézii Horácievej aj štatistiky ukazoval, že v niektorých jej častiach, najmä v satirách a listoch, sa v pomere k ostatným básňam vyskytuje veľa slov s geminátami, totiž zdrobnelín typu *-ello-*, čo práve uvádzal do súvisu s vulgárnosťou tejto časti Horáciovoho básmickeho diela.

Zdá sa, že tento poukaz na vulgárny charakter niektorých slov možno poklať vcelku za správny. Lenže nie je celkom správny postoj, ktorý GRAUR zaujíma k pomeru medzi literárnym jazykovým štýlom, akým je pre nás latinčina, zachovaná vo väčšine rukopisov, ďalej medzi latinským štýlom hovorovým a jazykom vulgárnym. Hovorí totiž celkom jednoducho, že pojmom „vulgárny“ bol často sprevádzaný alebo zameňovaný pojmom „expresívny“, čiže v našom chápaniu interjekcionálny. Kladie teda na jednu rovinu dva sociálne i jazykovoštýlove rozlišené fakty: lebo kým interjekcionálna oblasť je spolu s oblasťou nociónálnou súčiastkou daného jazyka na jednej rovine, povedzme v literárnom jazykovom štýle, zatial vulgárnosť sa nám javí ako osobitné sociálne nárečie, ako jazyk nižších spoločenských vrstiev, najmä pokiaľ ide o mestské obyvateľstvo, akým bolo aj obyvateľstvo starého Ríma.

Fakt, že sa vulgárne slová na pozadí literárneho jazykového štýlu, do istej miery i na pozadí hovorového jazyka, pociťujú ako interjekcionálne, nie je teda dôsledkom ich neobvyklého hláskového sledu, v našom prípade výskytu geminát, ale prosté dôsledkom toho, že tu ide o prejatie slova z jazyka vulgárneho do ja-

¹ A. M e i l l e t, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*³, Paris 1933, 166 n.

² A. G r a u r, o. c., 65—79.

zykového štýlu literárneho, čiže o akýsi lexikálny citát. Jeho interjekcionalita sa vývojom mohla, pravdaže, tak ošúchať, slovo sa mohlo v danom jazykovom štýle tak zautomatizovať, že sa už nepociťuje ako interjekcionálne, hoci jeho gemináty zreteľne dosvedčujú jeho pôvod z vulgárneho jazyka.

Toto konštatovanie však neplatí, ako sa zdá, aspoň nie v celej šírke, pre oblasť onomatopojí, hlasových obrazov a čistých interjekcií, čo však vyplýva už z ich povahy a najmä zo skutočnosti, že i v rámci každého jazykového štýlu môže existovať viac-menej rozsiahla interjekcionálna oblasť. Expresivita vo význame, ako ho určil Kořínek, môže mať aj objektívny podklad vo fyziologickej povahе daných hláskových prvkov, a to v onomatopoických slovách. Ale ani tu nejde o priame napodobnenie, pretože i keď máme do činenia s „najvernejším“ onomatopoickým slovom, nikdy nemôže byť naprsto verným napodobnením objektívneho zvuku, už i preto, že ľudské rečové orgány majú inú prirodzenosť ako zvieracie, nehovoriač ani o zvukoch neživých vecí. Pri onomatopojach ide ďalej vždy o transponovanie zvuku, zpravidla neartikulovaného, do artikulovanej ľudskej reči, pričom sú nevyhnutné isté deformácie, resp. adaptácie k ľudským rečovým orgánom. Ani pri onomatopojach nejde teda o priame napodobnenie, ale iba o viac-menej konvenčný a tradičný znak pre určité zvuky. Pre túto konvenčnosť sa môže napr. lat. *garrio* použiť rovnako na označenie zvukov zvierat, vtákov i ľudí, alebo na druhej strane niekoľko slov na pomenovanie zvukov toho istého zvieraťa (v lat. *ballo*, *crissito*, *lorelio* pre zvuk, ktorý vydáva baran, *cacillo*, *glutlio* pre sliepku, *grunnio/grunio*, *quirriño* pre ošípanú).

I pri všetkých týchto výhradách možno však pripustiť, že gemináty v onomatopojach, na rozdiel od ostatných „expresívnych“ slov, majú aj funkčné oprávnenie, a to práve pre spomenutý objektívny podklad vhodnosti na vyjadrovanie zvukových predstáv pomocou foném v jazyku existujúcich. Treba však poznámenať, že tu ani nemusí ísť o citát z vulgárneho jazyka, lebo aj v literárnom štýle sú takéto slová potrebné, a preto je pravdepodobne daná aj možnosť vytvoriť si ich. Preto sa nám nezdá dosť správnym, keď Graur zaraďuje onomatopaja medzi slová vulgárne: o vulgárnosti tu môže byť reč iba do tej miery, do akej sa azda viacej užívaly v hovorovom jazyku, pričom však samo-

zrejme nemožno stierať rozdiely medzi jazykom hovorovým a vulgárnym. Možné je zaiste, že gemináty mohly byť vulgárneho pôvodu aj v onomatopojách, ale rozdiel tu je aj v stupni ich automatizovanosti v literárne jazykovom štýlovom kontexte.

Netreba sa azda osobitne zaoberať s tzv. čistými interjekciami v latinčine, čiže takými útvarmi, ktoré majú byť holým napodobnením zvukov zpravidla neartikulovaných alebo neartikulovateľných, produkovaných rôznymi prírodnými zjavmi. Dôvodom pre to je jednak skutočnosť, že v latinčine, nám graficky zachovanej, je ich veľmi málo, ale najmä fakt, že čo do svojej hláskevej podstaty sa môžu a často sa úplne shodujú s onomatopojami. Odlišujú sa od nich iba tým, že nemajú formálnej gramatikalizácie, ktorá je bežná v oblasti všetkých ostatných tzv. čiastok reči.

V krátkosti teda možno shrnúť shodne s MEILLETOU, že latinské gemináty sa často vyskytujú v slovách z vulgárneho jazyka (*langue populaire*), ale zároveň treba dodať, že tie isté slová sa môžu vyskytovať aj v literárnom jazykovom štýle, pričom sa však jasne pociťujú ako štýlistické lexikálne citáty z iného jazykového štýlu, v ktorom ich výskyt mohol byť aj normálnym zjavom. Touto štýlistickou substitúciou, a nie expresivitou, ako tvrdí GRAUR, treba vysvetľovať prípadný emocionálny charakter takých slov s geminátami. Iba pri slovách onomatopoických a pri hlasových obrazoch by sa späťosť geminát s objektívnymi fyzikálnymi vlastnosťami zvukov mohla do väčzej miery pociťovať aj v literárnom jazykovom štýle.

Ako dôkaz, že gemináty, resp. slová s geminátami prešly do literárnej latinčiny z iného jazykového štýlu, možno použiť aj jedno zo základných pravidiel historickej fonologie¹, podľa ktorého musí byť v rámci jedného jazykového štýlu každá fonologizácia na druhej strane vyvážená odfonologizovaním. Prakticky v našom prípade to znamená, že ak gemináty niekedy a niekde vôbec maly hodnotu expresívnu, museli byť so stanoviskom literárneho jazykového štýlu iba štýlistickými variantmi negeminovaných konsonantov. Keď sa však ukazuje, že vo veľkom množstve slov z neskorších štadií spisovnej, literárnej latin-

¹ R. J a k o b s o n, *Prinzipien der historischen Phonologie*, TCLP IV, 247 n.

činy majú gemináty funkciu vyslovene dištinktívnu, treba nutne predpokladať, že tieto pôvodné štýlistické varianty sa fonologizovaly, čím sa tento afektívny fonémický variant, dovtedy fonologicky irelevantný, postupne lexikalizoval.

Keď pri tejto lexikalizácii nemožno nájsť nijaké stopy po odfonologizovaní iných foném či fonémických skupín, treba z toho nutne vyvodzovať, že gemináty boli pôvodne štýlistickými variantmi, že boli znakom iného jazykového štýlu než literárneho a že ich prejatím do tohto literárneho jazykového štýlu bolo vyvážené a nahradené akékoľvek odfonologizovanie iných prvkov. Slovom, fonologizáciu geminát treba chápať ako výsledok vplyvu dvoch rôznych jazykových štýlov, v našom prípade štýlu hovorovo-vulgárneho na štýl literárny, pričom sa fonologický zvukový protiklad vyrovňá stratou štýlistickej hodnoty.

Rozumie sa, že čas, v ktorom sa táto fonologizácia diala, nemožno určiť nejakými presnými medzníkmi. Je však pravdepodobné, že sa prevádzala postupne, s prípadu na prípad podľa toho, či sa dané slovo s geminátou, fungujúcou pôvodne ako štýlistický variant, pociťovalo ako lexikálny citát alebo už ako slovo v literárnom jazykovom štýle udomácnené, automatizované.

Zdá sa však, že vo väčej miere bol tento prechod umožňovaný procesom univerbácie, pri ktorom na morfémických hraniciach vznikalo mnoho nových geminát, pravda, nie vo funkcii dištinktívnej, lež signalizačnej. I keď podstata týchto morfológických geminát, ako by sme ich pre stručnosť mohli nazvať, je značne odlišná od geminát dištinktívnych, jednako len mohly mať dosť značný vplyv aj na fonologické hodnotenie geminát dištinktívnych ako osobitných dvojdielnych konsonantov, najmä ak máme na zreteli vzájomnú závislosť jednotlivých jazykových plánov, v našom prípade plánu fonologického a morfológického. Pri týchto geminátoch, ktoré vznikali na morfémických hraniciach, a ktoré sú práve preto vlastne faktom morfológickým, je totiž dvojdielnosť veľmi silno zdôrazňovaná tým, že vznikly zo skutočne samostatných dvoch konsonantov a že preto aj prvý konsonant patrí do prvej, druhý do nasledujúcej slabiky, pričom sa však hranica slabik kryje s hranicami morfém.

Je teda celkom samozrejmé, že táto osobitná existencia prvého a druhého konsonantu, resp. ich vzniknutie z dvoch samostat-

ných konsonantov, mohla mať vplyv aj na dvojdielne ponímanie, hodnotenie geminát nemorfologických. V poslednej časti našej štúdie sa preto budeme podrobnejšie zaoberať týmito morfologickými geminátami.

V každej historickej gramatike jazyka latinského sa pri výklade o konsonantizme pripomína, že určité konsonanty nemohly stáť vedľa seba, a že keď sa i dostaly do bezprostredného susedstva, musely sa asimilovať. Je jasné, že takto asimiláciou musely veľmi často vzniknúť vedľa seba dva rovnaké konsonanty. Vo všeobecnosti však možno povedať, že pravidelne ide pri tom o také slová, pri ktorých sa v latinskom jazykovom povedomí celkom bezpečne pociťovala složenosť z dvoch samostatných, i lexikálne plnovýznamových morfém. Tak, aby sme z neprehľadného množstva dokladov uviedli iba jeden, v slovase *affero* sa pociťovala účasť morfém *ad*, ktorá sa vyskytuje často nielen v iných složeninách, ale aj ako samostatná predložka s plným významom, a z morfém *fero*, rovnako lexikálne plnovýznamovej. Podobne napr. *difficilis* sa pociťovalo ako složenina z *dis* + *facilis*. I keď je známe z historického výskumu latinčiny, že tak tieto slová skutočne aj vznikly, pre naše synchronné ponímanie jazyka je smerodajné súčasné jazykové povedomie. A tu práve fakt, že morfemy, z ktorých sa dané slovo skladá, sa vyskytujú aj v množstve iných složení a veľmi často aj ako samostatné lexikálne jednotky, je objektívnym dôkazom, že sa obidve, prípadne i viaceré složky pociťovaly ako samostatné lexikálnosémantické celky aj v latinskom jazykovom povedomí.

Na druhej strane však treba zdôrazniť, že pri spomenutom spojovaní morfém v tieto celky nejde len o prostú juxtapozíciu dvoch samostatných morfém, ale že sa tu tvorí nový, veľmi súdržný celok, ako ukazuje týchto niekoľko skutočností: Okrem niekoľkých výnimiek, vynútených potrebami metrickými, nemôže sa medzi dve morfemy takéhoto slova vložiť nejaká tretia (ako je to napr. v nem. *vor-stellen* : *vor-zu-stellen*), ale aj inak je poradie týchto morfém pevne ustálené, nemôže sa ľubovoľne meniť (ako v nem. *ich stelle vor*). Takéto složené slová malý dalej jeden prízvuk, pravdepodobne na prvej slabike morfemy, kladený na začiatok, ako je to jasné z rôznych latinských zmien typu *dis + facilis > difficilis*. Napokon o povedomí púhej nesloženosťi svedčí aj fakt, že takto složené slová sa vyskytujú aj ako

významove rozlišené členy dvojíc typu *agger : ager*. Z negatívnych zjavov možno uviesť najmä ten, že keď sa stretnú na medzi-slovnej hranici konsonanty, tvoriace neprípustnú fonémickú skupinu, neprevádzka sa asimilácia, hoci na morfémickej hranici sa vo väčšine prípadov prevádzka.

Pri slovách typu *affero*, *difficilis* vidíme, že ich morfemy sa končia, resp. začínajú konsonantmi, ktoré pri procese univerbácie by daly vzniknúť skupinám pre latinský konsonantický systém neprípustným. Keby tu šlo o prostú juxtapozíciu, boli bez všetkého aj nadálej mohly zostať bez zmeny. Ale pretože tu ide o pokročilý stupeň univerbácie, robí sa táto morfologická hranica zreteľnou nejakým iným spôsobom, a to alebo zachovaním inak neprípustnej konsonantickej skupiny, alebo častejšie jej asimiláciou v gemináte. Majú teda gemináty v takýchto prípadoch funkciu signalizačnú: označuje sa nimi hranica medzi pôvodne samostatne stojacimi morfémami, ktoré inak majú ešte pomerne samostatný význam lexikálny. Týmto zistením sa, pravda, netrvá, že každá morfémická hranica sa musí signalizovať pomocou geminát. V skutočnosti sú časté prípady, napr. *adhaereo*, *disiungo*, *advenio*, kde tomu tak nie je.

Treba poznamenať, že len pri geminátach v takejto signalizačnej funkcií môže sa vyskytovať trojčlenná konsonantická skupina „gemináta + konsonant“ typu *affluo*, takže v prípadoch, ktoré uvádzajú GRAUR¹, napr. *abruptum*, *affricus*, *nupp-tum* a v mnohých iných ide pravdepodobne o prosté nedopatrienie alebo chybu pisára, ktorý nemal jazykového povedomia klasickej latinčiny a je len málo pravdepodobné, že by takéto písanie malo byť grafickým vyjadrením emocionality významu týchto slov.

O sile jazykového povedomia vzhľadom na rozlišovanie dvoch morfém v takýchto univerbovaných slovách svedčia aj složeniny typu *succidia*, kde ide o morfemy *sus* + *caedo*, alebo *possum*, *possideo*, kde v prvej časti ide zrejme o morfemu *potis*; ďalej napr. *officio* z morfém *opi* + *facio* alebo dokonca i *efficio*, kde sa prítomnosť geminovaného *f* môže vysvetliť iba touto signalizačnou funkciou, keďže prvá morfema ani nemá konsonantu, ktorý by sa mohol asimilovať (*e* + *facio*).

¹ A. Graur, o. c. 29 n.

V tejto súvislosti treba sa dotknúť aj problému morfém *re-*, ktorá označuje opakovanie, vracanie dejia, pretože sa niekedy uvádzajú slová¹, v ktorých sa aj na morfémických hraniciach medzi touto predponou a vlastnou korenou morfémou vyskytuje signalizačná gemináta: *reccido, redduco, reddo, reffero,rellatum, rennuo, reppeo, relligio, reliquiae* a pod.

Sú tu vcelku dve možnosti výkladu²: na jednej strane pre pôvodný tvar *re-* sa vyslovujú STOLZ, SOMMER, na druhej strane pre tvar *red-* napr. BRUGMANN. Pri každom z navrhovaných riešení sa však ukázaly určité ľažkosti: ak sa vraj vychádza od formy *re-*, nemožno uspokojivo vysvetliť typy *redimō, redeō*, ak sa zase vychádza od formy *red-*, nemožno vysvetliť typ *relin-quō*. Preto GRAUR uzatvára, že treba tu predpokladať pôvodnú morfológickú dubletu *re-/red-*, pričom forma *red-* je vraj pôvod expresívneho.

Tento svoj náhľad opiera GRAUR predovšetkým o typ *reddo*, ktorý vznikol z reduplicovaného tvaru *redido*, alebo typ *rettuli* z pôvodného **releluli*. Nehladiac však na možnosť výkladu, že tu ide o tzv. allegrové tvary, čiže o udomácnenie pôvodných parolových javov aj v oblasti langue, je možný a podľa mojej mienky aj pravdepodobnejší iný výklad. V prípade *reddo* treba jednoducho vychádzať od dvojice *redit — reddit*, kde má gemináta funkciu dištinktívnu, a ktorá má priamu štrukturálnu oporu v dvojici *adit — addit*, v ktorej sa aj v súčasnom jazykovom povedomí musela pociťovať složenosť z *ad-eo*, resp. *ad-do* celkom jasne. Táto dištinktívna funkcia je aj v type *redit — reddit*. Ani v ostatných prípadoch, ako sú *rettuli, reccido*, netreba vychádzať z pôvodného tvaru *red-*. Práve naopak, výskyt gemináty tu ukazuje, že ich signalizačná funkcia sa pociťovala tak intenzívne, že sa preto vnášaly aj tam, kde voľkedy azda išlo o složenie takých dvoch morfém, pri ktorých stretnutí by neprípustná konsonantická skupina ani nemohla vzniknúť. Slovom, je to práve taký prípad „neorganického“ vnesenia gemináty ako pri vyššie uvedenom type *efficio*.

Okrem práve uvedených prípadov univerbácie, v ktorých sa v jedno slovo sdružovaly zpravidla dve morfémky, majúce v spi-

sovnom jazykovom povedomí ešte svoj plný lexikálny význam, poznáme však v latinčine aj ďalší prípad, kde je univerbácia už vo veľmi pokročilom štádiu: sú to diminutíva typu *agellus, sigillum* a superlatívne tvary *liberrimus, facillimus* a pod. Tieto sa zaiste vo väčej miere než typ *affero* pociťovaly ako jednoduché, nesložené slová, pretože nebolo korennej morfémky *-lus*. Jednakovo však si ju mohol vyabstrahovať každý, kto mal latinské jazykové povedomie, ba môžeme to aj my, a to tým viac, že sa v jednom tvari i význame vyskytovala u všetkých diminutív. Je teda jasné, že aj tu išlo o stretnutie dvoch morfém, pri ktorom sa do tesnej blízkosti dostávaly dva konsonenty, ktorých kombinácia inak nebola prípustná. Taký je napr. typ *agellus* z **ager-lus*, ďalej *cullellus* z **culler-lus*, *capella* z **caper-la* a mnoho iných. Čiže inak povedané, aj v takýchto prípadoch má gemináta funkciu signalizačnú, pričom táto funkčná oprávnenosť geminát je taká silná, že sa môže pociťovať a potom aj graficky zaznačovať aj v takom type *craṭerra* (ak tu, pravda, nejde o slovo z vulgárnej latinčiny), kde už nejde o diminutívum, ba aj v type *sigillum*, kde s hľadisku etymologie predpokladaný tvar sa uvádzajú ako **signo-lo*, takže tu vôbec nešlo o stretnutie dvoch konsonantov.

Takýto prípad geminát vo funkciu signalizačnej treba podľa mojej mienky vidieť aj v superlatívoch typu *facil-limus*, a to už aj preto, že sa tieto tvary celkom mechanicky mohly tvoriť z príslušného lexikálneho základu a superlatívnej odvodzovacej morfémky, ktorá takýmto spôsobom získavala v jazykovom povedomí určitý stupeň samostatnosti.

Sem patria aj gemináty v niektorých tvaroch infinitívnych a konjunktívnych, ako napr. *es-se, fuis-se, es-sem, fuis-sem* alebo *fer-re* z **fer-sem*, *vel-le* z **vel-se*. Ich výskyt je tu však podmienený ohľadmi morfológickými: keby napr. nebolo gemináty v type *amavissem*, nemohol by vôbec existovať tento tvar v podobe *amavissem*, lež iba *amavirem* a pod.

Signalizačná funkcia geminát je teda aj v týchto prípadoch celkom presvedčivá, treba len ešte pripomenúť v tejto súvislosti zvláštny prípad zjednodušovania geminát (pravdaže, len s hľadisku diachronického), známy v odbornej filologickej literatúre pod názvom *lex mamilla*. Ide tu v podstate o zjav, že ak nejaké slovo, v ktorom sa predpokladala, alebo i skutočne bola gemináta, nech už v akejkoľvek funkcií, dostane nejakým spôsobom

¹ A. Graur, o. c. 27 n.

² A. Graur, o. c. 27—29.

zpravidla procesom diminuačným, ďalšiu geminátu, vtedy sa prvá gemináta zjednodušuje. Vidieť to názorne na príklade *mamma* — *mammilla* — *mamilla*.

Prehľad doterajších výkladov podáva GRAUR¹ a dodáva svoj výklad, že totiž príčinu zjednodušenia treba hľadať v tom fonetickom fakte, že sa tesne vedľa seba ocitly dva geminované konsonanty: ak malo napr. slovo *mamilla* pred vokalizáciou sonanty mať tvar **mammlla* alebo **mammlala*, vôbec neprekvapuje, že sa zjednodušila gemináta, postavená pred iným konsonantom, takže slovo nakoniec malo tvar **mamlala*. Taktovraj možno pochopiť, že všetky spoľahlivé doklady na pôsobenie lex *mamilla* sú diminutívna a že pri slovesách typu *occillo* takéhoto zjednodušenia nies. Prirodzene, hovorí Graur, že tento proces sa analogicky rozšíril, pretože to bol aj dobrý prostriedok, ktorým sa uľahčily príliš ťažké slová.

Myslím však, že na celú otázku možno sa dívať aj s hľadiska morfológického, resp. morfonologického. S neho sa potom problém zjednodušenia geminát v prípade *mamilla* javí takto: Je isté, že gemináta v type *mamilla*, *catellus* mala práve takú signalizačnú funkciu ako v type *agellus*. Inými slovami, že morfémama *-la*, resp. *-lus* sa mohla pociťovať ako samostatná diminuačná morfémama. A práve týmto povedomím, že ide vlastne o složenie už hotového slova s novou morfémou, stratila prvá gemináta funkčné opodstatnenie ako gemináta signalizačná. Inak: povedomie novšej morfológickej hranice spôsobilo, že staršia morfológická hranica sa prestala pociťovať ako aktuálny slovotvorný prvok a teda v niektorých prípadoch sa prestala aj graficky zaznačovať. Pritom, pravda, nie je vylúčené, že sa tento proces mohol vzťahovať aj na také prípady, kde prvá gemináta mohla mať aj funkciu expresívnu. Ale práve priradením ďalej geminát v novej, odchodnej funkcií sa jej expresivita mohla do značnej miery zautomatizovať. Pokiaľ ide o prípadnú expresívnu hodnotu diminuačnej morfémama *-lus*, *-la*, treba pripustiť, že pôvodne mohla byť emocionálne podfarbená, lebo to vyplýva už zo samej povahy diminuačného procesu. V neskorších štádiach však ide len o zjav sekundárny, lebo diminuačný význam je už v morfémama ako takej, vôbec nie v hláskových skupinách, ktoré vznikajú až priradením tejto diminuačnej morfémama k morfémama korennej.

¹ A. Graur, o. c. 104.

Napokon sa zdá, že takúto signalizačnú funkciu geminát treba vidieť aj v slovách typu *sella*, kde už sice v súčasnom jazykovom povedomí pravdepodobne nebolo ani stopy po složnosti z dvoch morfém, ale dá sa predpokladať (a etymologický rozbor to vo veľkom množstve prípadov potvrdzuje), že aj tu sa dá vyabstrahovať aspoň základná morfémama, ak ide totiž o slovo, ktorého korenná morfémama sa vyskytuje aj v iných slovách príbuzného významu. Konkrétnie by napr. u *sella* mohlo ísť o základnú morfémumu *sed-*, známu zo slovesa *sedere* (sedieť), pričom aj stupeň významovej príbuznosti je nesporne veľmi blízky.

Možno ďalej predpokladať, že by sa takýmto spôsobom, totiž pripisovaním signalizačnej funkcie, daly vyložiť aj gemináty napr. v slovách *horreo*, *terra*, *turris* a pod., najmä ak by sa príbrala na pomoc „Ľudová etymológia“, pričom by sa napr. *turris* dalo položiť vedľa *turgere*, *obturate*; *terra* vedľa *terrere*, *tergere*; *horreum* vedľa *hordeum* a pod.

Záverom teda možno stručne zrekapitulovať takto:

Gemináty v latinčine sú faktom fonologickým i morfológickým, pričom morfológické či morfonologické gemináty fungujú ako prostriedok, ktorým sa signalizuje hranica dvoch morfém.

Vo fonologii latinského slova treba rozlišovať oblasť slov interjekcionálnych a nociónálnych. V oblasti interjekcionálnej sa gemináty pokladajú za prvok expresívny, ale ukázali sme, že pri latinských geminátach nejde o prvok nejakzo zvlášť schopný expresívneho zaťaženia. V oblasti nociónálnej majú gemináty funkciu dištinktívnu, tvoria tu konsonantickú koreláciu geminovanosti.

Gemináty sú v latinčine opodstatnené aj vtedy, ak ide o výpožičku z jazyka vulgárneho alebo z dialektu: v takom prípade fungujú ako ukazovatelia vulgárneho alebo dialektického pôvodu daného slova.

Funkcia latinských geminát nie je teda jednotná a niekedy ju nemožno ani presne a jednoznačne určiť.

LES GÉMINÉES EN LATIN

Il existe plusieurs interprétations de l'origine des géminées en latin, puisque le latin, langue morte, ne se prête pas à l'étude phonétique immédiate. C'est pourquoi la méthode phonologique nous paraît être d'au-

tant plus appropriée, étant donné que cette méthode n'étudie pas les géminées comme phénomène isolé, mais les range dans l'ensemble du système linguistique.

Les géminées du latin ne constituent pas des éléments d'une opposition d'intensité, puisqu'elles ne se trouvent que dans une position spéciale, notamment entre voyelles. De ce fait découle la nécessité de les considérer comme des groupes polyphonétiques. Il ne s'agit pas là non plus d'une opposition de la 'coupe syllabique' (Silbenschnittkorrelation), puisque la voyelle longue ne peut pas être conçue comme membre non-marqué de cette corrélation; en position neutralisée (devant *-i* final, dans la position du raccourcissement jambique) nous avons toujours à faire à une voyelle courte. En outre, le latin connaît des oppositions de quantité en syllabe finale, ce qui n'est pas possible dans des langues à corrélation de coupe syllabique.

En latin, les géminées possèdent une fonction distinctive. Par conséquent, nous avons à faire à une opposition de géminées et de non-géminées. D'après Troubetzkoy, c'est la consonne géminée qui est marquée, la marque étant la distinction entre le commencement et la fin de la consonne. On peut donc constater que les géminées du latin sont des phonèmes qui s'opposent aux phonèmes non-géminées dans le cadre de l'opposition d'obstacle.

Il est donc difficile de défendre la théorie proposée par A. Meillet et M. A. Graur (*Les consonnes géminées du latin*) où ils prétendent que les géminées forment en latin un élément expressif. Tout au plus peut-on admettre qu'elles l'étaient dans les stades les plus anciens du latin pour devenir, dans le latin dit classique, un élément purement distinctif. Leur caractère expressif primordial peut être démontré par le fait que leur phonologisation en latin littéraire de l'époque classique ne fut pas compensée par une déphonologisation. Ceci signifie qu'elles furent empruntées en latin classique à un dialecte ou à un autre style de la langue. Or, il est fort probable que ce ne sont pas les géminées qui ont fourni aux mots en question leur caractère expressif, puisque, comme l'ont montré les études approfondies de J. M. Kořínek, la base de l'interjectionnalité n'est pas fournie par des éléments phoniques, mais par la signification des unités lexiques expressives. L'expressivité peut devenir automatique et se perdre complètement, de sorte qu'elle ne sera plus conçue comme telle, bien que les géminées démontrent qu'il s'agit d'un élément étranger à la langue littéraire, p. ex. d'un mot emprunté au latin vulgaire.

Un groupe important de géminées accomplit la fonction de séparer deux morphèmes. Cette fonction, tout en n'ayant pas de caractère distinctif, peut être interprétée comme fonction signalisatrice. Il y a avait en latin très probablement, en ce qui concerne les géminées qui se trouvaient sur une coupe morphématisante, différents degrés de productivité qui se rangeaient de *a f f e r o*, par *a g e l l o s* jusqu'à *s e l l a*. Il faut mentionner encore la simplification des géminées dans le cas, où, dans le même mot, il y avait encore une autre géminée: c'est la loi dite de *m a m i l l a*. Cette loi peut être interprétée du point de vue de la fonction

signalisatrice: la première géminée (de la racine *m a m m - a*) se simplifie parce que la présence d'une nouvelle coupe morphématisante efface l'existence de la coupe morphématisante plus ancienne. C'est pourquoi cette coupe morphématisante n'est plus exprimée graphiquement.

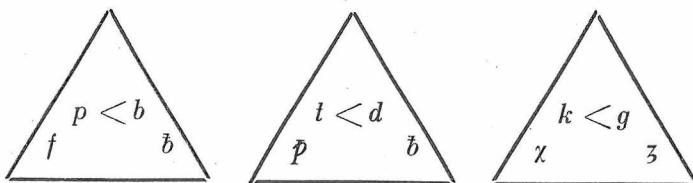
Il y a lieu de constater, en général, que la fonction des géminées en latin n'est pas uniforme et que l'on ne peut pas toujours la définir bien nettement. Parfois, on peut interpréter une géminée en même temps comme index de provenance d'un autre style de la langue, et comme signe de son expressivité. Dans d'autres cas, on ne peut pas dire avec certitude si une géminée, distinctive ou signalisatrice, n'indique pas, en même temps, sa provenance vulgaire ou dialectique. Souvent les géminées ont ces trois fonctions à la fois.

FROM GERMANIC TO ENGLISH

A CHAPTER FROM THE HISTORICAL ENGLISH PHONOLOGY

BY BOHUMIL TRNKA (PRAGUE)

The stage of development of Old Germanic, which immediately preceded Verner's law, was characterised by the free stress and the existence of the spirants *f, p, χ* that substituted the IE voiceless plosives both aspirated and unaspirated. It is doubtless in that period, too, that the IE voiced aspirated plosives *bh, dh, gh* changed into voiced spirants *ƀ, ð, ȝ*, as it is hardly possible to imagine a correlational bundle of the type *f-b-bh* or *f-p-bh*, in which the voiceless spirant would be in opposition to the aspirated and the unaspirated plosive. At the time when Verner's law began to operate the Germanic consonantal system was thus characterised by the tripartite correlational bundle of plosiveness (*p-f, t-p, k-χ*) and voice (*f-ƀ, p-ð, χ-ȝ*), at which Greek, too, had arrived by a comparatively different line of development:



The IE plosives *b, d, g* were at this period of development of Germanic pronounced as voiceless, but even if they had retained their original voice till that time the correlational bundle would have been the same, as the correlation of voice would be restricted in it to spirants only, i. e. to the unmarked terms of the correlation of plosiveness. If comparing this Germanic correlational bundle (type *p-f-ƀ*) with the quadripartite IE bundle (type *p-ph-b-bh*), we notice that in the succession of changes which the IE correlational bundle had undergone into Germa-

nic the earliest was the dephonologisation of the correlation of aspiration (*p-ph*) with the unmarked term of the correlation of voice by which the quadripartite IE correlational bundle changed into the tripartite Germanic bundle (type *ph-bh-b*). In the further phonological development the correlation of plosiveness was substituted for that of aspiration. It is impossible to find out with certainty when the IE voiced plosives *b, d, g* lost their voice, but it is most probable that the loss of voice took place first in relation to the change of the correlation of aspiration into the correlation of plosiveness, as, by it, the voice of the spirants was phonologised and the voice of the plosives was dephonologised. The voiceless or voiced pronunciation of the former IE mediae at the period of Verner's law was a purely phonetical phenomenon, as mentioned above. As the latest date of the voiced pronunciation of the mediae we must mark the time in which the voiced spirants changed, after nasals, into plosives, and when Verner's law had already passed.

From the phonological standpoint, Verner's law is the neutralisation of the voiced correlation *f-b*, *p-d*, *z-ch*, which took place after an unaccented vowel, preceding the affected spirant immediately or separated from it by a consonant (liquid or nasal). So the opposition of voice of the spirants remained functional only at the beginning of a word and after a stressed vowel. The change of the sound *s* to *z*, which according to Verner's law took place under the same conditions as the change of the other voiceless spirants, had not in consequence the neutralisation of the phonological opposition, but only a positional variation of the phoneme *s*, which after an unstressed vowel was realized as a voiceless spirant, but in all the other positions as a voiced spirant. The rise of the positional variant *z* after an unstressed vowel was not important for the Germanic system of that time, but it shows clearly that Verner's law affected first the spirants, and not the old aspirated plosives *ph* (IE *p, ph*), *th* (IE *th, t*), and *kh* (IE *kh, k*).

An important change in the Germanic phonological system was the fixing of the free stress on the first syllable of the word. In consequence of that dephonologisation of the stress the positional variation *s/z* changed into a phonological opposition, as after an unstressed vowel both *z* and *s* began to appear,

and the phonological system was thus enriched by a new pair of correlation of voice. The short duration of the new phoneme *z* was structurally to be seen in that, contrary to the other voiced spirants that took simultaneously part in the correlation of plosiveness, it did not occur at the beginning of a stem syllable. Yet the shifting of stress had still another important effect: the neutralisation of the correlation of voice was removed by it, i. e. the voice of all the spirants became functional even after an unstressed syllable. The phonologisation of *z* and the disappearance of the neutralisation of the correlation of voice gave rise to alternations of phonemes in words derived from the same root or in various forms of the same word (cf. e. g. OE. *leasan* "to lose": *loren* "lost", *weorpan* "to become": *wurdon* "they became", *fōn* from **fanxan* "to catch": *fangen* "caught"). Soon, however, a tendency appeared to get rid of them by morphological analogy (cf. e. g. OE. *rison* "they rose", PP. *risen* instead of **riron*, **ri-ren*). The levelling analogy was working especially in Gothic and with such a strength that there have remained only a few examples of this alternation which has been better preserved especially in the Western Germanic languages. As I have already maintained in "Slovo a slovesnost" (vol. 2, page 221), analogy cannot level out the positional variants or remove the neutralisation of the phonological oppositions. If then the form **rizanas* was pushed out by the form **risanas*, the form **wriðanas* by the form **wriþanas* etc., it could happen only after the phonologisation of the variation *s~z* and after the removal of the neutralisation of the voice of consonants, i. e. after the fixing of the Germanic stress. On the other hand, the analogical forms, such as OE. *findan* (< **finðan*), *feng* (from **fenza*), *hēng* (from **hēnza*) etc. which had been created according to forms in which the voiced spirant was justified according to Verner's law, could have taken their origin before the fixing of the Germanic stress, because here analogy has in no way affected the place of the neutralisation of voice. It cannot be decided with certainty whether it was already in that period that analogy really took place in all these cases, and it is only the uniformity of various Germanic languages that speaks in favour of the possibility that some cases of such an analogical levelling might have been of Primitive Germanic origin.

From the above, it is clear what the importance of Verner's law is for the statement of the structural development of Old Germanic. It is not so important for its function as rather for its implying other features of its phonological system and making possible their synchronisation and structural enrolment, which would otherwise be inaccessible to our inspection.

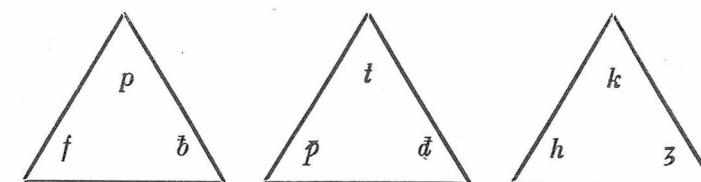
Let us go on in our phonological analysis of the historical development of the Germanic bundles of consonantal correlations and let us consider Gothic first of all. In this oldest Germanic language the old correlational bundle is unchanged. In Gothic, too, the voice of the spirants *f-b*, *p-d*, *x-z* (as well as that of *s-z*) was functional, while the marked terms of the correlation of plosiveness (*p*, *t*, *k*) did not take part in the correlation of voice. The deviations from the Prim. Gmc. state affected almost solely the realization of the voiced spirants *b*, *d*, *z*. In certain positions in Gothic these spirants were realized as voiced plosives. E. g. the phonemes *b* and *d* were, at the beginning of a word, in geminations, and after nasals, represented by positional variants *b* and *d*, and similarly the phoneme *z* was quite surely realized as plosive (*g*) after a nasal and with much certainty in geminations and at the beginning of a word as well. How deep in time this positional variation went in Gothic is difficult to find out more accurately; and all that can be said with certainty is that after a nasal — in a position where the voiced spirants first changed into plosives — at the time of the working of Verner's law the plosive pronunciation did not exist yet. From the coincidence of all the Germanic languages, however, we may conclude that it may have been the Prim. Gmc. pronunciation, in which conclusion we are encouraged by Mod. Greek where the phonemes *b*, *d*, *z* before nasals (and only before nasals) are also represented by the respective voiced plosives as the positional variants of their own. The plosive pronunciation of the phonemes *b* and *d* at the beginning of a word and in a gemination, which is also found in all Germanic languages, may have started later, and in such a way that the dental spirant in these positions changed to a plosive earlier than did the labial spirant. The chronology of the rise of this pronunciation is quite uncertain and it is only Western Germanic where it can be stated that the plosive pronunciation of the geminated *b* is younger than the

j-gemination itself. As to the plosive realization of the phoneme *z* at the beginning of a word and in a gemination, it seems that it took place first after the collapse of the Germanic language community, which fact is proved especially by Old Saxon, Old English, and Mod. Dutch. But whatever may have been the pronunciation of all the three phonemes, it is evident that both in Prim. Gmc. and in Gothic the modifications of pronunciation of the three phonemes were to be regarded as positional variants and that in Gothic, too, the voiced spirants remained the main variant, ast they occurred at the place of the greatest distinction of phonemes, i. e. between vowels.

Another variant, the origin of which may be ascribed to the common Germanic language, is the sound *h* by which the phoneme *x* was in all the oldest Germanic languages realized at the beginning of a word and between voiced sounds. Since *h* occurred in the place of the greatest distinction of phonemes we must consider it as the main variant, the old voiceless spirant *x* as the secondary variant. The functional validity of the phoneme, however, was affected neither in Gothic nor in the other Germanic languages.

The main innovation of the Gothic phonological system was nothing more than that at the end of a word there set in the neutralisation of the opposition of voice *f-b*, *p-d*, *x-z* (cf. e. g. *hlaif*, *hlaibis*), which had been restricted in Germanic to the position of spirants before another spirant. Gothic as well as the other Germanic languages have inherited from Pri. Gmc. the important neutralisation of the opposition of plosiveness after the spirants *s*, *f*, *x* that was realized by the plosives *p*, *t*, *k*.

The tripartite Germanic correlational bundles which had been preserved into Gothic without any change were in Low Saxon, OE, and in Scandinavian made subject to change the result of which was the dephonologisation of voice of the spirants and the phonologisation of the voice of the plosives.



OHG showed at first the same tendency as the other Germanic languages, but the development of its consonantism soon took another direction the analysis of which we cannot deal with here. The transphonologisation of the correlational bundles took an independent course in each of these languages, but as the different means they had used led to the same functional end, I shall restrict myself to pointing them out in the development of Germanic into OE. The phonological change was carried out here as in Old Saxon first with the correlational bundle of the dentals, i. e. by the change of *d* to *d* in all the positions in a word by which the phoneme *t* got a share in the correlation of voice while the phoneme *p* lost it. Though in the further development of the language there was created a new sound *ð*, yet it was only a positional variant of the phoneme *p*, occurring between voiced sounds and being marked by the same graphemes as *p*. The correlational bundle of the labials was transphonologised in the same manner by the change of *b* into *b*, but as it was, unlike the change of *d* to *d*, limited to the beginning of a word and to the geminations *b* became a positional variant of the phoneme *b*, but not for long. After the change of *f* to *b* in the voiced surroundings and of the final *b* to *f* that had occurred simultaneously with the rise of the variant *d* (from the older *p*) it coalesced with the phoneme *f* as its positional (secondary) variant. This interesting shifting of a variant from one phoneme to another, which has not yet been pointed out in the phonological literature, left a trace in the OE. spelling. While in the oldest monuments the sound *b* had been marked by the letter *b*, in later manuscripts the letter *f* was generally used (e. g. *giefan*, *sealfian*, *wulfas*). From the fact that the sounds *b* and *b* remained in mutually exclusive positions even after the change of *f* to *b*, one would be tempted to suppose that the variant *b* had not gone over to the phoneme *f* but had kept on being a variant of the phoneme *b*, yet neither the OE spelling nor the development of the other two correlational bundles agrees with this conception. It is necessary to mention, that in OE, as well as in all the old Germanic languages except Gothic, the beginning of a word was the place of the maximal differentiation of phonemes, that is since the time of the Prim. Gmc. *z* having changed into *r*.

The phonological development of the correlational bundle *k-h-χ* is left to be explained last. Its transphonologisation took the same line, but it was carried out partly by other means. The old voiced spirant *z* changed partly into the palatal spirant and fell together with the IE *i* (before Western Gmc. or Prim. OE. palatal vowels), partly into the voiced plosive (at the beginning of a word before W. Gmc. consonants and velar vowels), while in the middle and at the end of a word — excepting geminations and the position after nasals where there had been a plosive already — it remained spirant, either palatal or velar, according to the neighbourhood. So at first the velar voiced spirant was a positional variant of the voiced plosive *g*, but later on it severed itself from the plosive and became a variant of the phoneme *h* in the position between voiced sounds. This shifting of a variant from the phoneme *g* to the phoneme *h* was caused, on the one hand, by the disappearance of *h* between voiced sounds which may have happened about the same time as that at which the other voiceless spirants had become voiced in the same position, i. e. about the middle of the 8th century, on the other hand, by the change of the voiced velar spirant into the voiceless one at the end of a word. The aim of these changes was to form a correlational bundle *k-g-h* in which *h* was realized partly by the main variant *h* (at the beginning of a word), partly by the three secondary variants, the voiced velar spirant (in voiced surroundings), the voiceless velar spirant (at the end of a word or before voiceless consonants if preceded by a velar vowel), and the voiceless palatal spirant (at the end of a word after a palatal vowel or between a palatal vowel and a voiceless consonant). It must be mentioned that my phonological interpretation is based on SIEVERS' theory according to which the voiced velar spirant was pronounced as plosive at the beginning of a word before a consonant or a W. Gmc. velar vowel by the time of the oldest Anglo-Saxon written monuments. But even if we put the date of this change at the extreme limit, i. e. in the 10th century, not much would change in this interpretation. An important feature of the OE. phonological system was the rise of the phoneme *k'* (the voiceless palatal plosive) which took place by the phonologisation of the positional variant of the phoneme *k* (in the neighbourhood of palatal vowels) after the *i*-mutation (Umlaut)

and after the falling off of the end-vowels *-i*, *-u*. The variant *g̥* was phonologised in the same manner. It occurred after a nasal and in geminations before a palatal vowel already in the oldest English where it had been a positional variant of the phoneme *ȝ*.

We have come to the end of our interpretation. The points mentioned do not only give insight into the method of the diachronical phonology, but they make easy the comparison of its achievements with those of the older linguistic research. A structuralist must always aim at a synchronisation of the changes with the other features of language because it is possible to judge of their function in the system and in the structure of language only according to the coexisting facts. The historical phonology leans on the static one, but in its turn it brings valuable achievements can which inform even the linguistic statics excluding as it does the factor of time. The former teaches the latter above all by the notion that the positional variants and the neutralisation of the phonological oppositions are important features at every point in the phonological development of a language system, as they form a kind of reservoir from which the phonological system can draw for the purposes it had in view. The statement that phonological changes always take place by leaps, must be corrected if we are not to consider the rise of new variants (and neutralisations) as purely haphazard from the functional standpoint. The language that proceeds by way of the least functional resistance uses them as a preparation for the final attainment of its phonological aims. Another notion of the historical phonology, which remains hidden in the static phonological comparison, is that the phonological system does not develop by chance, but it has a certain aim in view for the attainment of which its separate components cooperate in the course of time, even though they may not always reach it. Such an aim of the Germanic phonological system, which lends a natural interpretation to various sound changes from Germanic to the single Germanic languages, is the tendency after dephonologisation of the mark of voice of the spirants and after a compensatory phonologisation of the voice of the plosives. Verner's law is the beginning of this tendency as against the former state; it limited the functioning of the voice of the spirants solely to their position after stressed vowels and to the beginning of a

word. This tendency was stopped for a time by the fixing of the stress, but later it successively appeared again in the change of *z* into *R* (*r*) and in the partial transition of spirants to plosives. The only changing element in this phonological development is the participation or non-participation of the phonemes of the correlational bundles in the correlation of voice; the tripartite correlational bundle is the phonological constancy forming its background, i. e. the impossibility of the existence of two marks in the same phoneme: if the phoneme was a term of the correlation of voice, neither in Pr. Gmc. nor for inst. in OE. or ME. could it be simultaneously a term of plosiveness, and vice versa.

The development of the historical phonology proceeds only in the direction of a structuralism always growing in extension. The greater the structural units it will comprise, the closer it will approach to the past reality of language and the more it will enable an abstraction from the artificial division of the development of language into separate periods. The limits of the possibility of our investigating the past stages of language are obvious. We are dependent on the written language alone and not even this is preserved in so many monuments that for its separate periods we should not be obliged to recur to reconstructions, especially necessary for the older stages. It is a merit of the structural linguistics that it has proceeded further from the atomic results of the earlier linguists and that it has made a better distinction between probability and certainty. The late J. M. Kořínek has substantially contributed to this end by his linguistic thinking and his name will forever be tied up with the history of Slovak structural linguistics. It is in honour of his memory that these lines have been written.

Z GERMANČINY DO ANGLIČTINY KAPITOLA Z ANGLICKEJ HISTORICKEJ FONOLOGIE

Stará germánčina krátko pred Vernerovou zmenou bola charakterizovaná voľným prízvukom a existenciou spirant *f*, *þ*, *x*, ktoré vystriedaly ie. neznelé explozívny aspirované a neaspirované. Vtedy sa zmenily ie. znelé aspirované explozívny *bh*, *dh*, *gh* na znelé spiranty *b*, *d*, *ȝ*. Indo-európske explozívny *b*, *d*, *g* sa pravdepodobne vyslovovaly neznelo. V štvorcennom ie. korelačnom sváze (typ *p ~ ph ~ b ~ bh*) pri prechode do

germánčiny sa najskôr defonologizovala korelácia aspirácie ($p \sim ph$) pri bezpríznakových členoch korelácie znelosti; v germánčine to dalo trojčinný korelačný sväz typu $ph \sim bh \sim b$. Potom sa korelácia aspirácie nahradila koreláciou znelosti (typ $f \sim \dot{b}$). Zmenou korelácie aspirácie v koreláciu záverovosti sa fonologizovala znelosť spirant, defonologizovala znelosť explozív. Mediae sa vyslovovaly znelo asi až do doby, keď znelé spiranty sa po nazálach zmenily v explozívky a keď Vernerova zmena už prešla.

Vernerov zákon je neutralizáciou znelostného protikladu spirant: $f - \dot{b}$, $\dot{p} - \dot{d}$, $\chi - \dot{z}$, ktorá nastala po neprízvučnej samohláske či po neprízvučnej samohláske + likvida alebo nazála. Znelostný protiklad spirant ostal funkčný len na počiatku slova a po prízvučnej samohláske. Zmena $s > z$ nie je neutralizáciou fonologického protikladu, len pozičnou variáciou fonémy s , ktorá sa po neprízvučnej samohláske realizovala ako neznelá spiranta, ináč znelo.

Ustálenie voľného prízvuku na prvú slabiku v germánčine (t. j. defonologizácia prízvuku) spôsobilo, že pozičná variácia s/z sa zmениala vo fonologický protiklad znelosti, lebo po neprízvučnej samohláske sa vyskytovalo s aj z (fonologizácia z). Z sa nevyskytovalo len na počiatku kmeňovej slabiky, ale posunutím prízvuku sa tiež odstránila neutralizácia znelostnej korelácie a znelosť spirant sa stala funkčnou aj po neprízvučnej samohláske. Tak vznikly alternácie foném v tvaroch, odvodnených od tohože základu (staroangl. *leasan* — *loren*, *weorpan* — *wurdon*, *fōn* z **fanjan* — *fangen*). Morfológickej analogiou sa alternácie odstraňovaly (staroangl. *rīsan*, pret. *rīson*, part. pas. *rīsen*, namiesto **rīron*, **rīren*) najviac v gótčine, najmenej v západogermánskych jazykoch. Ale analogia nemôže vyrovnávať pozičné varianty, ani odstraňovať neutralizáciu fonológ. protikladov. Zatlačenie tvarov **rīzanās*, **wriðanās* tvármu **rīsanas*, **wripanas* sa mohlo stať až po ustálení germán. prízvuku, t. j. keď sa fonologizoval protiklad $s - z$ a odstránila neutralizácia znelosti spirant. Ale analogické tvary, ako staroangl. *findan* (z **finðan*), *fēng* (z *fēnza*), ktoré sa utvorili podľa tvarov, kde znelá spiranta bola podľa Vernerovho zákona oprávnená, môhly vzniknúť už pred ustálením germán. prízvuku, lebo tu analógia nijako nezasiahla do miesta znelostnej neutralizácie. Z povedaného vyplýva dôležitosť Vernerovho zákona, lebo umožňuje synchronizáciu a štrukturálne zaradenie rôznych čŕt fonologického systému starej germánčiny.

V gótčine je starogermański konsonantický korelačný sväz nezmeneňný. Znelosť spirant $f - \dot{b}$, $\dot{p} - \dot{d}$, $\chi - \dot{z}$ aj $s - z$ bola funkčná. Odchýlky proti pragermánčine sa týkaly len realizácie znelých spirant. Fonémy \dot{b} , \dot{d} a pravdepodobne aj \dot{z} sa po nazálach, na začiatku slova a v gemináciách realizovaly pozičnými variantmi, t. j. ako znelé explozívky b , d , g , pričom však znelá spiranta ostala hlavným variantom. — Fonéma χ sa na začiatku slova a medzi znelými hláskami realizovala hláskou h už v spoločnom germánskom jazyku; h bol hlavným variantom; neznelá spiranta χ vedľajším. Najdôležitejšou novotou gótčiny bola neutralizácia znelostného protikladu $f - \dot{b}$, $p - \dot{d}$, $\chi - \dot{z}$ na konci slova (napr. *hlaif* ~ *hlaibis*).

V dolnej saštine, starej angličtine a severčine sa trojčenné korelačné väzy pragermánske zmenily: znelosť spirant sa defonologizovala, znelosť explozív sa fonologizovala. Do starej angličtiny sa najprv zmenil korelačný sväz dentál, zmenou \dot{d} v d vo všetkých pozících slova. Podobne sa prefonologizoval korelačný sväz labiál zmenou \dot{b} v b na začiatku slova a v geminácii; \dot{b} sa stalo pozičným variantom fonémy b , ale čoskoro sa prichýlilo k fonéme f , na čo vo fonologickej literatúre nebolo doteraz ešte poukázané.

Prefonologizovanie korelačného sväzu $k - h - \dot{z}$ išlo rovnakým smerom. Stará znelá spiranta g sa podľa pozicie zmenila v spirantu palatálnu a splynula s ie. $\dot{\iota}$, či v znelú explozív, alebo ostala spirantom palatálnou či velárnu. Velárna znelá spiranta bola tak najprv pozičným variantom znelej explozívky g , potom sa však prichýlila k fonéme h , ktorej variantom sa stala medzi znelými hláskami, kde sa h nevyskytovalo. Tento presun variantu od fonémy g k fonéme h bol spôsobený jednako zánikom h medzi znelými hláskami, jednak zmenou znelostnej velárnej spiranty v neznelú na konci slova. Tieto zmeny sledovaly vytvorenie korelačného sväzu $k - g - h$, v ktorom sa h realizovalo jednak hlavným variantom, jednak trómu vedľajšimi variantmi: znelou velárnu spirantom, neznelou velár. spirantom a neznelou spirantom palatálnou. — Fonéma k' (palatálna neznelá explozívna) vznikla fonologizáciou pozičného variantu fonémy k . Rovnako pred palatálnou samohláskou sa fonologizoval aj variant g' .

Pozičné varianty a neutralizácia fonologických protikladov sú akousi zásobárňou, z ktorej fonologický systém môže čerpať pre svoje zámery. Fonologický systém sa nevyvíja ani skokom, ani náhodne, ale sleduje určitý cieľ. Takým cieľom vývinu germánskeho fonologického systému z pragermánčiny do jednotlivých germánskych jazykov je tendencia defonologizovať znelostný príznak spirant a náhradne fonologizovať znelosť explozív. Vernerov zákon je počiatkom tejto tendencie, ktorú načas zastavilo ustálenie prízvuku. Premenným prvkom v tomto fonologickom vývine je účasť či neúčasť foném korelačného sväzu v korelácií znelosti. Fonologickou konštantou je tu trojčenosť korelačného sväzu, t. j. neslučiteľnosť dvoch príznakov v tej istej fonéme.

ZUR GOTISCHEN GRAMMATIK

1. DIE VOKALQUANTITÄT IM GOTISCHEN

VON JOZEF RUŽIČKA (BRATISLAVA)

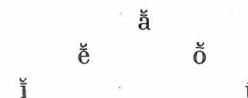
Das Phoneminventar der gotischen Sprache wurde von der bisherigen Forschung mit verhältnismäßig großer Exaktheit festgestellt, obzwar das graphische System der gotischen Literaturdenkmäler weder eindeutig noch einheitlich ist. Besonders die Quantität der Vokale wurde nicht einheitlich bezeichnet. Auf Grund der Ergebnisse der bisherigen vergleichenden Forschung ist mit Wahrscheinlichkeit anzunehmen, daß die Quantität der Vokalphoneme im Gotischen relevant war. Diese Sprachdenkmäler bildeten zwar den Ausgangspunkt für die Feststellung des Phoneminventars, doch mit Rücksicht auf die angeführten Umstände bildeten sowohl die Fremdwörter in gotischen Texten, wie auch einige gotische Wörter in antischen Texten ein ausgiebiges Hilfsmittel. In einigen Fällen versuchte man durch Vergleichen der gotischen Wörter und Formen mit entsprechenden Wörtern und Formen anderer germanischer Sprachen die Wahrscheinlichkeit der gewonnenen Ergebnisse zu steigern. Dieses verschiedenartige Verfahren ermöglichte es, ein relativ klares Bild über die Grundlagen des gotischen Vokalismus zu formen, doch konnte man feinere Nuancen auf diese Weise nicht feststellen. Darum möchten wir in den folgenden Zeilen eine Eigenschaft des gotischen Vokalismus beleuchten, die bis jetzt nicht eingehend behandelt wurde.

Das Vokalsystem der gotischen Sprache war verhältnismäßig einfach. Das Gotische kannte nur Vokalphoneme mit festem Öffnungsgrad. Die gotischen Diphthonge sind als polyphonematische Vokalverbindungen zu werten, da sie in einigen Fällen unter bestimmten phonetischen Verhältnissen in ihre Bestandteile zerfallen: z. B. *waidēdja* 'Übeltäter' — *wajamérjan* 'lä-

stern'; Gen. Sg. *maujós* — Nom. Sg. *mawi* 'Mädchen'. Aus diesem Grunde dürfen wir die Diphthonge in diesem Zusammenhang außer acht lassen, auch wenn wir uns dessen bewußt sind, daß das Problem der Diphthonge bis jetzt noch nicht einwandfrei gelöst worden ist.

Daß alle Phoneme des gotischen Vokalsystems an Quantitätskorrelation teilnahmen, kann auf Grund der bisherigen Ergebnisse als höchst wahrscheinlich angenommen werden. Über die phonetische Realisation der einzelnen Phoneme kann aber nichts bestimmtes festgestellt werden, da dies weder die Graphik, noch die Kombinationsmöglichkeiten der Vokale mit anderen Lauten gestatten.

Das Phoneminventar und den Grundriß des gotischen Vokalsystems hat B. TRNKA, der auch die wichtigsten Entwicklungstendenzen des germanischen Vokalismus gezeigt hat¹, richtig aufgezeichnet. Das Vokalsystem des Gotischen war dieses:



Das Vorkommen und die Ausnützung der Phoneme war aber nicht gleichmäßig. So kam z. B. das got. á nur sehr selten vor, und zwar als Reflex der germanischen Lautgruppe *anx- vor Konsonanten. Die Phoneme é, ö kamen am häufigsten nur vor Konsonanten *h*, *hw*, *r* als Reflexe des germanischen *e*, *i*, bzw. *u*, *o* vor. Das Phonem é befand sich außerdem auch in der Reduplikationssilbe derjenigen Zeitwörter, welche ihre Präteritalformen durch Reduplikation der Wurzelsilbe bildeten. Da aber die graphische Bezeichnung dieser Phoneme dieselbe war, wie diejenige der Diphthonge *ai*, *au*, hängt die Beurteilung des phonetischen Wertes dieser Bezeichnung von den entsprechenden Formen anderer germanischer Sprachen ab.

Die Quantität der Vokale wurde im Gotischen nicht einheitlich bezeichnet. In einigen Fällen wurde sie graphisch überhaupt nicht ausgedrückt. Darum muß man in solchen Fällen die vergleichende Grammatik der germanischen Sprachen zu Rate ziehen.

¹ Fonologický vývin germánského vokalismu. Časopis pro moderní filologii XXII, S. 115 f.

Die Quantität wurde graphisch bei folgenden Oppositionen bezeichnet: í — ī (geschrieben: *i* — *ei*), ē — ī (geschrieben: *ai* — *e*), ö — ō (geschrieben: *au* — *o*). Bei á, ú fehlt jede graphische Bezeichnung der Quantität.

Auf Grund dieser Tatsachen meinten einige Germanisten, daß im graphischen System des Gotischen die Qualitat als die wichtigste Eigenschaft der Vokale am besten zum Ausdruck gelangte. Dies behauptet z. B. W. STREITBERG: „Wulfila scheidet nur dann Kürze und Länge durch besondere Zeichen, wenn mit dem Unterschied der Dauer auch ein Unterschied der Aussprache verbunden ist und ihm das griechische Alphabet ein Mittel an die Hand gibt, diesen Unterschied auszudrücken.“ (GE, § 34.)

Dagegen wandte M. H. JELLINEK mit Recht ein, daß sich im graphischen System des Gotischen die Tendenz nach Bezeichnung der quantitativen Unterschiede der Vokale nach dem Vorbilde des Griechischen durchsetzte.

Den Kern dieses Streites bildet die Auffassung der phonetischen Realisation von Wörtern wie z. B. *saiān*, *bauān*. Die Vertreter der qualitativen Theorie nehmen an, daß die Grapheme *ai*, *au* in diesen Fällen lange, offene ē, ö-Laute bezeichnen im Gegensatz zu den Graphemen *e*, *o*, die zwar lange, aber geschlossene Vokale vertreten.¹

Die Vertreter der quantitativen Theorie behaupten, daß in den angeführten und ähnlichen Fällen ein Diphthong *ai*, *au* anzusetzen ist. Die einzelnen Ansichten unterscheiden sich nur in der genetischen Deutung dieser Diphthonge.² JELLINEK nimmt an, die ursprünglichen Formen enthielten einfache lange Vokale, die später in der Position vor heterosyllabischen Vokalen zu Diphthongen wurden. Streitberg setzt wiederum die Gruppen *ē + i*, *ō + u* als ursprüngliche Formen an. Diese Vokalgruppen wurden nach Verschiebung der Silbengrenze in der Weise verändert, daß ihr erster Komponent verkürzt wurde. Dazu muß man aber

¹ W. Braune, *Gotische Grammatik*, 1920, § 22, 26.

F. Dietter, *Laut- und Formenlehre der algermanischen Dialekte*, 1900, § 22a (Bethge, *Vokalismus des Gotischen*).

² M. H. Jellinek, *Geschichte der gotischen Sprache*, 1926, § 44 und die Anmerkungen 85, 86.

W. Streitberg, *Gotisches Elementarbuch*, 1920, § 71.

bemerken, daß weder diese, noch jene Theorie durch passende Parallelen aus der Entwicklung anderer germanischer oder nicht indogermanischer Sprachen unterstützt werden kann. Es sind Theorien, welche die Entwicklung dieser Formen vom Urgermanischen bis zum historisch belegten Gotischen unter allen Umständen geradelinig erklären wollen, wenn auch unter Annahme sonst nicht belegter Gesetzmäßigkeit.

Vom historischen Standpunkt aus kann diese Frage nicht eindeutig beantwortet werden, wie es aus den angeführten, die wichtigsten Gedanken über unsere Frage des gotischen Vokalismus wiedergebenden Bemerkungen hervorgeht.

Diese Frage kann man nämlich auch rein synchronisch auffassen. Zuerst muß man aber das betreffende Material zumindest in den Hauptzügen charakterisieren, wenn man auch zugeben muß, daß bei der bekannten stilistischen Einseitigkeit und Unvollständigkeit der gotischen Sprachdenkmäler eine Übersicht des Materials kein vollständiges und klares Bild für den uns vorschwebenden Zweck bieten kann.

Es ist zunächst anzuführen, daß die Quantität der Vokale, die graphisch klar unterschieden wird, weder in der Position vor Konsonanten, noch im Wortauslaut verändert wurde. Für das Funktionieren der Quantitätskorrelation ist diese Tatsache von großer Bedeutung.

Die Problematik beschränkt sich also einerseits auf die Feststellung jener Fälle, in denen die Quantitätskorrelation vor Vokalen vorkommt, andererseits auf die Erklärung, wie die Quantitätskorrelation in diesen Fällen funktioniert.

Das Phonem *ā* konnte vor Vokal nicht vorkommen, da dieses Phonem auf die germanische Lautgruppe *an_x- vor Konsonanten zurückgeht: z. B. germ. *bran_xla > got. brāhla.

Das Phonem *e* ist in dieser Position graphisch durch das Zeichen *ai* bezeichnet: z. B. got. *saijan*, *waian* < germ. *se-, *we-; vergl. ahd. *sāan*, *wāan*.

Das Phonem *ō* kommt in einigen gotischen Wörtern vor und wird dann mit *au* bezeichnet: z. B. *slauida*, *taui* gegenüber anderen Formen dieser Wörter: *stōjan*, *tōjis*.

Das Phonem *ī* (geschrieben: *ei*) kommt auch in der Position vor Vokalen vor, doch sein Reflex in diesen Fällen ist nicht eindeutig. Man kann folgende Beispiele anführen: Nom. Sg. *freis* —

Nom. Pl. *frijai*, und das Zeitwort *frijón*, *frijón*. Nom. Pl. M. *eis* — Gen. Pl. *ijé*.

Für das lange *ū* kann man einige Beispiele unter Heranziehung anderer germanischer Sprachen rekonstruieren. Auf Grund dieses Verfahrens würden wir das lange *ū* in folgenden Fällen erwarten, in denen aber das gotische System das Graphem *au* ansetzt: got. *truan*, *bauan*, *bnauan* — ahd. *trüen*, *būan*, *nūan*.

Diese Parallelen hat schon A. HOLTZMANN gezeigt, ohne irgendwelchen Versuch zur historischen Deutung der einschlägigen Fälle zu unternehmen. Sein Standpunkt, der später als rein deskriptiv und unwissenschaftlich bezeichnet wurde, ist bei der Behandlung der Fälle vom Typus *saijan* ganz klar entwickelt: „Ein dritter sehr wichtiger Fall des *ai* ist *ai* vor Vokalen statt des langen *ē*. Diese Verba *laia* vitupero, *saia* sero, *vaia* spiro sind nicht *láia*, *sáia*, *váia*, welche **laja*, **saja*, **vaja* werden müßten. Diese Verba reduplizieren, wie *tēka*, *laitōk*, müßten also eigentlich lauten **lēa*, **lailō*; **sēa*, **saisō*; **vēa*, **vaivō*. Weil aber der Gote langen Vokal vor Vokal meidet, so wird statt des langen *ē* das kurze *ai* gesetzt¹.“

Bei der Beschreibung der anderen Phoneme findet man keine solche Erklärung und Holtzmann bemerkt nichts über die Fälle mit dem Phonem *ī* vor Vokalen.

Holtzmanns angeführte Ansicht scheint uns ganz richtig zu sein. Es darf uns nicht irreführen, daß dieser Erklärungsversuch später von den Vertretern der historischen Grammatik als unwissenschaftlich energisch abgelehnt wurde. Die Junggrammatiker lehnten HOLTZMANS Versuch besonders darum ab, weil sie es nicht fassen konnten, daß die Vokalquantität ohne den Einfluß der nachfolgenden Konsonanten geschwunden sein sollte. Die Veränderung der Vokalquantität erklärte man nämlich im Allgemeinen entweder durch Einfluß der Veränderungen in der nachfolgenden Konsonantengruppe, oder durch die Position im Wortauslaut. Hier können wir die bekannten Fälle der Kürzung der Langvokale vor bestimmten Konsonantengruppen, oder die sogenannte Ersatzdehnung unter bestimmten Veränderungen in der nachfolgenden Konsonantengruppe, oder schließlich alle

¹ A. Holtzmann, *Altdeutsche Grammatik I*, 1870, S. 11. Über das Phonem *aú* S. 14 und 15.

Fälle der Vokalkürzung im Wortauslaut anführen. Alle diese Erscheinungen kombinatorischen Charakters kann man durch beliebig reiches Material aus der Geschichte einzelner germ. Sprachen belegen.

In bezug auf das angeführte gotische Material ist noch einmal zu betonen, daß die einschlägigen Vokalveränderungen in keinem Falle weder als qualitative Veränderungen, noch als Diphthongierung aufgefaßt werden können.

HOLTZMANNS Auffaßung sind noch einige Ergänzungen beizufügen. Oben haben wir darauf hingewiesen, daß die Kürzung in Position vor heterosyllabischem Vokal alle Langvokale des gotischen Systems betroffen hat. Es gehören hierher auch die Fälle mit langem *i*, wenn auch diese Wörter vom Standpunkt der Etymologie nicht ebenso klar wie die anderen Fälle sind. Weiter ist anzunehmen, daß der *au*-Reflex des germanischen *u* in Fällen vom Typus got. *bauan* mit der Entwicklung des gotischen Vokalismus übereinstimmt. Es kann nämlich angenommen werden, daß die Vokalkürzung in Position vor heterosyllabischem Vokal früher durchgeführt wurde als die Veränderungen in Reflexen des idg. *u* und des idg. reduzierten Vokals. Dieses Problem des germanischen Vokalismus bleibt aber weiterhin offen.

Aus der angeführten Auffassung unserer Frage geht hervor, daß auch wir annehmen, im graphischen System der gotischen Sprachdenkmäler sei die Vokalquantität bezeichnet worden. Die Verschiedenheit in der Quantitätsbezeichnung der einzelnen Vokale wurde schon beleuchtet durch den Hinweis auf die enge Beziehung des gotischen graphischen Systems zur griechischen Orthographie.

Unser Ergebnis kann man synchronisch wie folgt zusammenfassen: Die Korrelation der Vokalquantität ist vor heterosyllabischem Vokal im Gotischen aufgehoben und das Archiphonem wird mit unverändertem Öffnungsgrad, aber ohne Merkmal der Quantität realisiert.

Diese Eigenschaft des gotischen Vokalsystems ist zwar im Bereich der germanischen Sprachen auffallend und vereinzelt, doch kommt diese Erscheinung in anderen Sprachen vor. Es genüge der Hinweis auf dieselbe Erscheinung im Vokalsystem des Finnischen. Im Finnischen kann vor Vokal nur ein Kurzvokal vor-

kommen: es handelt sich auch hier, wie im Gotischen, um die Aufhebung der Quantitätskorrelation. Vgl. z. B. fin. *puu* „Baum“ — Part. Pl. *puita* (phonetisch: *pū* — *puita*)¹.

Damit soll aber nicht behauptet werden, daß die angeführte Eigentümlichkeit der beiden Sprachen in irgendeinem genetischen Zusammenhang steht.

II. DIE GOTISCHE KASUSENDUNG -jus.

Die gotische Kasusendung *-jus* kommt im Nominativ Pl. aller *u*-Stämme ohne Rücksicht auf Geschlecht und auch im Nominativ Pl. der ursprünglichen *r*-Stämme vor. Einige Beispiele: *sunjus* „die Söhne“, *handjus* „die Hände“, *brōþrjus* „die Brüder“.

Bei den letztgenannten Verwandschaftsnamen handelt es sich um eine rein gotische Analogiebildung nach dem Muster der *u*-Stämme. Daß die Form der *r*-Stämme eine durch Analogie gebildete gotische Neuschöpfung ist, beweisen auch die anderen germanischen Sprachen. Die regelmäßige ursprüngliche Form ist nur in den ältesten Entwicklungsstufen der germanischen Sprachen bewahrt: as. *fadar/fader*. Im Althochdeutschen war die Form *fatera* üblich, die aber beweist, daß dieses Wort schon im Ahd. in die *a*-Deklination überging. Im Altenglischen und Altisländischen nahmen die ursprünglichen *r*-Stämme wieder andere Endungen an. Dieser Umstand zeigt uns, daß die germanische *r*-Deklination schon in gemeingermanischer Zeit keine ausgeprägte und lebensfähige Kasusendungen besaß; deshalb verkümmerte sie in den späteren Entwicklungsstufen der germanischen Sprachen. Die gotische Form *brōþrjus* wurde wahrscheinlich auf Grund der regelmäßigen Formen *brōþrum*, *brōþrums* gebildet. Diese Parallele kann schematisch folgendermaßen aufgestellt werden: *sununs* : *brōþrums*, = *sunum* : *brōþrum* = *sunjus* : *brōþrjus*. Diese Auffassung beruht auf der Annahme, daß die Endung *-jus* bei den *u*-Stämmen noch vor dem Schwund der alten *r*-Deklination als berechtigt empfunden wurde. Wenn die angeführte Entwicklung in der Deklination der Verwandschaftsnamen stimmt, darf man diese Deklination im Weiteren außer acht lassen.

¹ N. S. Trubetskoy, *Grundzüge der Phonologie*. TČLP VII, Praha 1939, S. 175.

In erster Linie handelt es sich also um die Erklärung der *jus*-Endung im Bereich der *u*-Deklination. Auf Grund der vergleichenden Grammatik wird heute im allgemeinen angenommen, die gotische Endung *-jus* sei der regelmäßige Reflex der germanischen Endung *-iwig, die auf idg. *-eyes zurückgeht. Die idg. Grundform setzt sich ihrerseits wieder aus der Verbindung des wortstammbildenden Suffixes -ey- mit der Kasusendung -es zusammen. Die erschlossene idg. Form *suneyes wurde also im Germanischen zu *suniwiz und diese entwickelte sich weiter zur historisch belegten Form des Gotischen sunjus, ebenso wie die idg. Form *süneyes ursl. ksl. synove ergab.

Die Ansetzung einer solchen Entwicklungslinie berechtigt zur Annahme, daß die bilabiale Spirans bereits im Urgermanischen entwickelt wurde, was weiter bedeutet, daß die Silbengrenze vor diese Spirans zu liegen kam: germ. *suni-wiz. Diese Verschiebung der Silbengrenze innerhalb der Endung wird umso wahrscheinlicher, wenn man die Form des Genitiv Pl., in der dieselbe Ablautstufe des wortstammbildenden Suffixes vorlag (germ. *suniwe⁹ < got. suniwe), zum Vergleich heranzieht.

Die erschlossene germanische Form *suniwiz machte verschiedene Wandlungen durch. Die älteste Veränderung dieser Form war der Ausfall des silbenbildenden Vokals der dritten Silbe. Nach diesem Ausfall des zweiten *i* entstand aus einer ursprünglich dreisilbigen Form eine zweisilbige: germ. *su-ni-wiz > germ. *su-niwe⁹. Die Erklärung für den Schwund dieses Vokals wurde darin gesucht, daß er in der dritten Silbe stand. Die weitere Entwicklung dieser germanischen Form ist überraschend. Die Spirans *w* veränderte sich zum silbenbildenden Element und das früher silbenbildende *i* der zweiten Silbe wurde spirantisch: germ. -iw- > germ. -iu- > got. -ju-. Diese überraschende Veränderung soll eben durch den Schwund des zweiten *i* hervorgerufen worden sein¹. LOEWE betrachtet die ganze Frage im Sinne der historischen Grammatik lediglich vom Standpunkt der Lautgesetzlichkeit. Wenn aber nur diese lautlichen Verhältnisse im Spiel gewesen wären, hätte der spirantische Charakter des germanischen Reflexes für das idg. *u* beibehalten werden müssen.

¹ R. Loeve, *Germanische Sprachwissenschaft*, II. 1933, S. 25: „Daraus germ. iuiz, dessen zweites *i*, weil in dritter Silbe, schon urg. ausfiel, wodurch *u* vor *z* vokalisch wurde.“

Dann hätte lautgesetzlich germ. *suniwz > got. *suniws ergeben. Vom Standpunkte der im Gotischen gültigen Kombinationsregeln der Laute im Rahmen nichtzusammengesetzter Wörter konnte eine solche Form durchaus bestehen. Wir weisen auf die belegte Form lasiws „schwach“ hin. Man faßt die Lautfolge dieses Wortes als eine Ausnahme auf.¹ Die Entwicklung des gotischen *-jus* aus germ. *-iwig wird hingegen als lautgesetzlich betrachtet.

Dies sind die Ergebnisse der bisherigen Forschung über die gotische Kasusendung *-jus*.

Aus dem Angeführten geht klar hervor, daß die Gesetzmäßigkeit der Entwicklung dieses Suffixes ausschließlich im Bereich der Lautlehre fußt. Für die angeführte Entwicklung des gotischen Suffixes *-jus* müssen mehrere Veränderungen im Lautbestand des Wortes vorausgesetzt werden, Veränderungen, die sonst unbekannt sind. Man kann sogar im Sinne dieser Erklärungsversuche behaupten, daß die erwähnten Veränderungen einigen aus der Entwicklung anderer Wörter bekannten Tatsachen widersprechen. Die Gezwungenheit der angeführten Auffassung unserer Frage liegt offenbar darin, daß entgegengesetzte Wandel von *i* zu *i* und von *u(w)* zu *u* vorausgestezt werden.

Oben führten wir an, daß die Entwicklung des erschlossenen Adjektivs germ. *lasiwaz zu got. lasiws in bezug auf die Gestaltung der Endung als Ausnahme betrachtet wird. Dazu ist folgendes zu bemerken. In der Entwicklung des germ. *lasiwaz zu got. lasiws fanden zwei verschiedene Wandel statt. Einerseits wurde der Leniskonsonant *z* zu Fortiskonsonanten *s* im Sinne des im Gotischen gültigen Gesetzes, daß die Stimmkorrelation im Wortauslaut aufgehoben und das Archiphonem durch das merkmallose Korrelationsglied vertreten wurde. Andererseits fiel das Phonem *a* aus. Durch diesen Ausfall des Vokals wurde die ursprünglich dreisilbige Form zweisilbig. Die zweite Silbe der neu entstandenen Form widersprach nicht den phonetischen Voraussetzungen über die Bildung der Silbe, weil das Phonem *w* eine größere Sonorität besitzt, als das nachfolgende Phonem *s*. Die fallende Sonorität vom silbenbildenden Element bis zum Silbenschluß wird beibehalten. Es sei zudem noch darauf hinge-

¹ W. Streitberg, *Gotisches Elementarbuch*, 1920, § 90.

wiesen, daß der Vokal *a* hier das Thema der Deklination war. Die gemeingermanische Adjektivdeklination war dadurch gekennzeichnet, daß das Thema in allen Kasus beibehalten wurde. Das Thema verschmolz weder mit einem Element der Wurzel, noch mit dem Kasussuffix. Daher darf dieser Tatbestand in der gemeingermanischen Deklination so gewertet werden, daß in der gemeingerm. Zeit der agglutinierende Charakter der idg. Ursprache erhalten blieb. Nach dem Ausfall des Themavokals wurde dieser agglutinierende Charakter gestört: es entstand eine Form rein flektivischen Charakters. Die übrigen, sog. pronominalen Kasusformen blieben auch weiterhin agglutinierend.

Diese Verhältnisse, die wir in der Adjektivdeklination finden, gelten auch für die Nomina. Nur die Form des Akk. Sg. der *a*-Stämme und *i*-Stämme machte dieselbe Veränderung durch, wie die Form des Nom. Sg. Die meisten Kasusformen weisen eine klare Verteilung von Wurzel, stammbildenden Suffix und Kasussuffix auf; die überwiegende Mehrzahl der gotischen Kasusformen hatte also noch einen agglutinierenden Charakter. In diesem Zusammenhang soll uns diese einfache Feststellung der Tatsachen genügen, da eine ausführliche Auseinandersetzung mit dieser Frage uns weit über die Grenzen des vorliegenden Artikels führen würde. Es sollen hier nur die Verhältnisse in der germ. und got. *u*-Deklination beleuchtet werden.

Streitberg betrachtete die Formen *lasiws* und *sunjus* in bezug auf die Veränderungen im Wortauslaut als gleichwertig. Diese Behauptung ist aber vom Standpunkt der Deklination aus abzulehnen.

Die überwiegende Mehrzahl der urgermanischen Deklinationsformen hatte eine konsonantische, unsilbische Kasusendung. Nur einzelne Kasusformen hatten eine vokalische, silbische Kasusendung. Es war dies z. B. die Endung idg. *-*mis* > germ. *-*miz* im Dat. Pl. aller Deklinationen und die Endung idg. *-*es* > germ. *-*iz* im Nom. Pl. der *i*-Stämme und *u*-Stämme. Die Tendenz der germanischen Sprachen zur Kürzung der Wörter ist allgemein bekannt. Schon die ältesten germ. Sprachformen kannten auch in den angeführten Fällen eine unsilbische Kasusendung. Der ursprüngliche Vokal dieser Endungen verursachte in den vorangehenden Silben keine Veränderungen. Daher dürfen wir mit großer Wahrscheinlichkeit annehmen, daß der

Vokal dieser Endungen schon sehr früh, vielleicht schon in der ältesten urgermanischen Entwicklungsperiode ausgefallen ist.

Aus dieser Erwägung können wir den folgenden Schluß ziehen: hinsichtlich der Veränderungen im Wortauslaut darf man die Formen *lasiws* und *sunjus* nicht als gleichwertig ansetzen. Der Vokal der dritten Silbe in der rekonstruierten germ. Form **suniwiz* fiel schon in urgermanischer Zeit aus; dieser Ausfall wurde aus morphologischen Gründen durchgeführt. Es ist also schon in urgerm. Zeit die Form **suniwz* entstanden. Diese Form bildete die Grundlage für weitere Umbildungen in den Einzelsprachen. Das gotische Adjektivum *lasiws* gehört zur *a*-Deklination. Die rekonstruierte germanische Form Nom. Sg. M. wäre also **lasiwaz*. Der Schwund des dritten Silbenträgers darf nicht bis in die gemeingermanische Sprachperiode verlegt werden, da wir noch in der Sprache der urnordischen Runenschriften eine gut erhaltene Endung -aR im Nom. Sg. M. der *a*-Stämme vorfinden. Die Grundlage für die selbständige Entwicklung in den einzelnen germanischen Sprachen bildete also aller Wahrscheinlichkeit nach noch die volle Form *-az. Der Wegfall dieses Vokals gehört also in die Geschichte der selbständigen germanischen Sprachen.

Die gotische Sprache ererbte in der *u*-Deklination die Form **suniwz* und in der *a*-Deklination die Form **lasiwaz*. Erst später fiel der Themavokal im Nom. Sg. der *a*-Stämme aus. Durch diesen Verlust wurde die Form **lasiwz* erreicht. Vielleicht parallel wurde auch die schon erwähnte Aufhebung der Stimmkorrelation im Wortauslaut durchgeführt. Dadurch entstanden die Formen **suniws* und *lasiws*.

In den gotischen Texten finden wir aber die Formen *sunjus* und *lasiws*. Wir haben also die Verschiedenheit in der Entwicklung dieser Formen zu erklären.

Loewes oben zitierte Erklärung, das germ. *u* sei vor *z* vokalisiert, weil das zweite *i* in der germ. Form **suniwiz* schon in germanischer Zeit ausgefallen war, ist — wie uns scheinen will — nichtssagend. Man sollte zu dieser Erklärung hinzufügen: weil das germ. *u* vokalisch wurde, wurde das vorhergehende *i* konsonantisch. Es geht nämlich nicht um einen Wandel von *-wz zu *-uz, sondern um einen Wandel von *-iuz > got. -jus.

Wenn wir unsere Frage nur vom Standpunkt der Lautlehre aus betrachten, finden wir keine befriedigende Erklärung. Das Gotische duldet die Lautfolge *-ws* im Wortauslaut. Das zeigen die Wörter *lasiws*, *aiws*, *saiws*, *snaiws*. Die im Gotischen üblichen Kombinationsmöglichkeiten schlossen die anzusetzende Form **suniws* nicht aus.

Oben deuteten wir an, daß zwischen den Formen vom Typus *lasiws* und dem Nom. Pl. der *u*-Stämme ein morphologischer Unterschied bestand. In den Formen vom Typus *lasiws* lag zwischen den Lauten *ws* die morphologische Grenze zwischen der Wurzel und dem Kasussuffix. Diese Formen enthielten keinen Themavokal. In der erwarteten Form **suniws* waren zwei morphologische Grenzen. Die erste befand sich zwischen Wurzel und Thema, die zweite wieder zwischen Thema und Kasussuffix: **sun-iw-s*.

Die historisch belegte Endung *-jus* des Gotischen entstand durch einen Wandel des Themas. Dieser Wandel ist aber nur vom Standpunkt des ganzen Kasussystems aus zu erklären.

Zuerst führen wir an, daß der Themavokal des Nom. Pl. in keiner thematischen, vokalischen Deklination des Gotischen beseitigt wurde. Dieser Themavokal tritt im Nom. Pl. meistens in einer anderen Gestalt auf wie in den übrigen Kasus. Er ist aber immer vorhanden. Das Kasussuffix des Nom. Pl. hat, mit Ausnahme der Neutra, überall dieselbe Form: *dagô-s*, *gibô-s*, *balgei-s*, *anstei-s*, *sunju-s*. Alle diese Formen haben einen agglutinierenden Charakter.

Der Themavokal der ererbten *u*-Deklination kam in drei Ablautstufen vor: *u* — *sunus*, *sunu*, *sunum*, *sununs*; *au* — *sunaus*, *sunau*; *iw* — *suniwê*, **suniws*. Die *iw*-Form des Themavokals in der Ablautreihe stimmte nicht mit der parallelen Ablautreihe der *i*-Deklination (\emptyset — *i* — *î* — *ai*) überein, weil sie ein spirantisches Element enthielt. Dieses Element in der Ablautreihe störte auch die morphologisch belastete Ablautreihe der starken Verba: *iu* — *au* — *u* (*biudan* — *baup* — *budum*). Die Form des Themavokals *-iw-* enthielt eigentlich kein charakteristisches Zeichen der *u*-Reihe.

Diese morphologischen Tatsachen kann man als die treibenden Kräfte zur spezifisch gotischen Neubildung im Nom. Pl. der *u*-Stämme betrachten.

Der Wandel der erwarteten Form **suniws* zum historisch belegten *sunjus* war morphologisch bedingt.

Derselbe Wandel des Themavokals im Gen. Pl. wurde deshalb nicht realisiert, weil das Kasussuffix in diesem Falle vokalisch war. Dieses Suffix konnte aber nicht verändert werden, da es in allen Stämmen vorkam. Es blieb darum im Gotischen die erwartete Form *suniwê* unverändert.

Den angeführten Erklärungsversuch der gotischen Endung *-jus* fassen wir in fünf Punkten zusammen:

1. Die idg. Grundlage unseres Suffixes war die Verbindung des Themavokals mit der Kasusendung: **-eu-es*, die germanisch zu **-iwiz* und dann zu **-iwx* wurde.

2. Die weitere Entwicklung dieses Suffixes wurde morphologisch bedingt. Es gibt nämlich keinen Grund, die weitere Entwicklung phonetisch zu erklären und es gibt auch keine Möglichkeit einer geradlinigen phonetischen Erklärung.

3. Die Formen vom Typus *lasiws* oder *aiws* sind vom morphologischen Standpunkt aus mit den Formen des Nom. Pl. der *u*-Stämme nicht gleichzustellen.

4. Die germanische Endung *-iwx* oder deren lautgesetzlicher Reflex im Gotischen wurde hier als ein Ganzes durch einen einzigen Wandel zu *-ius* (*-jus*). Es ist unmöglich zwei verschiedene Etappen (nämlich: *-iws* > *-ius* > *-jus*) zu unterscheiden.

5. Der agglutinierende Charakter dieser Kasusform wurde durch diesen Wandel nicht gestört. Die morphologischen Grenzen zwischen Wurzel, Themavokal und Kasussuffix wurden aufrechterhalten. Der Lautcharakter des Themavokals wurde durch den Umstand bestimmt, daß es sich um eine Kasusform der *u*-Deklination handelte. Derselbe Wandel wurde im Gen. Pl. aus dem Grunde nicht durchgeführt, weil das Kasussuffix des Gen. Pl. vokalisch war. In diesem Falle kreuzten sich die morphologischen Tendenzen mit den Forderungen des lautlichen Aufbaues des Gotischen.

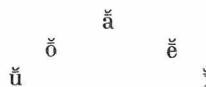
Z GÓTSKEJ GRAMATIKY

1. VOKALICKÁ KVANTITA V GÓTCINE

Kvantita vokálov v gótskych jazykových pamiatkach nie je označená jednotne. Spôsob označovania kvantity v týchto pamiatkach predsa tvoril východisko pre skúmanie našej otázky. Dobrou pomôckou pritom

boli aj cudzie slová v gótskych textoch ako aj niekoľko gótskych slov v antických pamiatkach. Pre riešenie našej otázky hraly dôležitú úlohu aj výsledky porovnávaciego štúdia germánskych jazykov. Na základe tohto složitého postupu bádania dospelo sa k náhľadu, že vokalická kvantita bola v gótčine funkčne využitá. Doterajšie skúmanie vypracovalo sice pomerne jasný obraz o gótskom vokalizme, ale spôsob tejto práce nemohol zistíť jemnejšie odťienky v štruktúre vokalizmu. Preto sa treba vrátiť najmä ku skúmaniu využitia kvantity v gótčine.

Vokalický systém gótčiny bol pomerne veľmi jednoduchý. Gótske diftongy *ai*, *au* treba hodnotiť ako polyfonematické skupiny samohlások, pretože v určitých prípadoch sa rozkladajú na svoje komponenty. Ostatné vokály sa zúčastnily na koreláciu kvantity. Teda schéma gótskeho vokalizmu je tátoto:



Vyššie sme už uviedli, že kvantita vokálov nebola označovaná rovnako: *i* — *ī* (písané: *i* — *ei*), *e* — *ē* (písané: *ai* — *e*), *ō* — *ō* (písané: *au* — *o*). Kvantita foném *ā*, *ū* nebola graficky vôbec vyjadrená. Teda o kvantite týchto foném môžeme rozhodnúť iba na podklade porovnávania gótskych slov a tvarov s odpovedajúcimi tvarmi a slovami ostatných germánskych jazykov.

Podľa tohto stavu usudzovali niektorí germanisti, že v gótskom grafickom systéme sa kládol najväčší dôraz na zachytenie kvality vokálov. Proti tejto mienke zas vystúpili iní bádatelia a tvrdili, že v gótskej grafickej sústave sa zdôrazňovala kvantita vokálov podľa vzoru vtedajšej gréčtiny. Jadrom tohto závažného sporu je výklad grafickej realizácie slov typu: *saiān*, *bauān*.

Podľa kvalitatívnej teórie značia grafémy *ai*, *au* dlhé otvorené hlásky *ē*, *ō* v protiklade ku grafémam *e*, *o*, ktoré vraj označujú dlhé zatvorené samohlásky. Zástupcovia kvantitatívnej teórie zas tvrdia, že grafémy *ai*, *au* v týchto sporných prípadoch označujú diftongy.

S vývinového hľadiska nemožno jednoznačne rozriešiť túto otázkou, ako to ukazuje aj dnešný stav bádania. Celá otázka sa, pravda, objaví v inom svetle, ak k nej pristúpime s hľadiskom synchronie.

Pretože kvantita vokálov sa v gótčine nemení ani v pozícii pred konsonantmi, ani na konci slova, celá problematika sa zužuje na zistenie a vysvetlenie týchto prípadov, v ktorých sa kvantitatívna korelácia vyskytuje v pozícii pred vokálmi.

Fonéma *ā* nemohla sa v gótčine vyskytnúť pred vokálmi, pretože táto fonéma vznikla náhradným dĺžením zo skupiny: *ānx-* > *āx-*.

Fonéma *ē* sa označuje v týchto prípadoch grafémou *ai*: germ. **sē-* > gót. *saiān*, sthn. *sān*.

Fonéma *ō* sa označuje v takejto pozícii grafémou *au*: napr. *stōjan*; *stauida*, *tōjis* : *taui*.

Podoberý je stav u fonémy *ī*, hoci pomery v tomto prípade nie sú vždy jednoznačné. Možno uviesť tento príklad: *freis*: *friōn*, *frijōn*.

Fonému *ū* možno rekonštruovať pomocou ostatných germánskych jazykov pre prípady: gót. *trauan*, *bauan*, *bnauan*; sthn. *trúen*, *búan*, *núan*.

Na tento fakt poukázal v staršej literatúre už A. Holtzmann, ale nevedel ho vysvetliť v smysle historickej gramatiky. Preto jeho náhľad bol zamietnutý ako čiste štatistický a nevedecký.

Synchronicky možno vysvetliť tento prípad ako neutralizáciu vokalickej kvantity v pozícii pred heterosylabickým vokálom. Archifonéma sa v tomto prípade realizovala bez znaku kvantity, ale tiež bez zmeny sýtosti (otvorenosti).

Teda pre uvedené sporné prípady predpokladáme, že grafémy *ai*, *au* boli realizované ako krátke vokály *e*, *o*, ktoré sa ničím nelišily od týchto foném v ostatných postaveniach.

Pre gótsku striednicu za germánske *u* treba ešte pripomenúť celkový vývin striednic za germánske *u*. Hoci doteraz nepoznáme podstatu rozštiepenia týchto striednic, konštatujeme, že uvedené prípady neutralizácie kvantity sú v úplnom súlade s ostatným materiálom.

Táto črta gótskeho vokalizmu je sice osihotená v rámci germánskych jazykov, ale je dobre známa zo štruktúry iných jazykov, napríklad finčiny. Tým ale nechceme tvrdiť, že by táto črta gótčiny bola v genetike súvislosti s pomermi finčiny.

2. GÓTSKA PÁDOVÁ KONCOVKA -*jus*.

Gótska pádová koncovka *-jus* vyskytuje sa v nominative pl. všetkých *u*-kmeňov a tiež pôvodných *r*-kmeňov, u ktorých však ide o analogiu podľa *u*-kmeňov. Teda vysvetlenie tejto koncovky treba hľadať v rámci paradigm pôvodných *u*-kmeňov.

Na základe porovnávacieho štúdia indoeuropských jazykov možno priať ako východisko pre gót. koncovku *-jus* indoeuropský tvar **-eyes* ktorý sa skladá z témy *-ey-* a pádovej koncovky *-es*. S veľkou pravdepodobnosťou možno predpokladať, že tomuto ide. tvaru odpovedala v pragermánčine forma **-iwiz*. Ďalší vývin tejto pragerm. koncovky až k historicky doloženému tvaru gótciny *-jus* sa zásadne rozdeľoval na tri etapy. Najprv mal vraj odpadnúť posledný slabikotvorný element, teda napr. germ. **suniwiz* > **suniwz*. Potom sa vraj vokalizovala pragerm. spiranta *w* > *u*, a konečne sa zmenil vokál *i* v konsonant *j* pred novovzniklým vokálom *u* < *w*. Celý rad týchto zmien je príčinne skíbený, ale nie je pravdepodobný, pretože v žiadnom inom prípade nenachádzame podobné zmeny v obdobných fonických radoch. Poukazujeme iba na prípad tvaru nom. sg. *lasiws* „slabý“, v ktorom sa tiež ako aj v iných gótskych slovách vyskytuje rad foném *-ws*. Teda táto skupina foném neodporovala pravidlám o radení foném v gótcine, čiže aj napríklad za ide. **sunēyes*, pragerm. **suniwiz* by sme v gótcine očakávali tvar **suniws*. Inými slovami: historicky doložený gót. tvar *sunjus* nemožno priamočiare vysvetlovať v rámci hláskoslovia, teda takým spôsobom, ako sa to doteraz robilo.

Ak posudzujeme našu otázku s hľadiska morfologie, prídeme k celkom inému záveru. Celkový stav gótskeho tvaroslovia nás oprávňuje k tomu, aby sme pri posudzovaní pádovej koncovky *-jus* odhliadli od hľadiska čiste hláskoslovného.

V predpokladanom ide. i pragerm. tvare nachádzaly sa dva morfologické švíky. V týchto tvaroch treba rozlišovať kmeň, tému a pádovú koncovku. (Ide. **sun-ey-es*, pragerm. **sun-iw-iz*.) Podobne bola téma *u*-deklinácie oddelená aj v ostatných paradigmatických tvaroch, čiže bol zachovávaný aglutinačný charakter skloňovania.

V súlade s ostatnými pádovými tvarmi môžeme predpokladať, že aj v nominatíve pl. sa realizovala tendencia po jednotnom tvari pádovej koncovky, teda že aj v nominatíve pl. *u*-kmeňov vypadol vokalický element tejto koncovky. Pôvodný morfologický švik medzi témou a pádovou koncovkou sa však tým nezrušil.

Z uvedeného však vyplýva, že ak porovnáme tvar pragerm. **suniwiz* > **suniwz* s gót. *sunjus*, vidíme, že rozdiel medzi týmito tvarmi spočíva v zmene témy *-iw-* > *-ju-*. Touto zmenou témy, ktorú nemožno vykladať ako rýdzo hláskoslovnú zmenu, získal aj tvar nominatívu pl. také složenie, ktoré bolo prevedené v ostatných tvaroch *u*-deklinácie a ktoré bolo paralelné s pomermi v *i*-deklinácii.

Odmietame teda starší, doteraz uznaný náhľad, že gót. pádová koncovka *-jus* sa vyvinula priamočiare a čiste hláskoslovnými zmenami z ide. *-eyes*, a tvrdime, že k tejto zmene (germ. *-iwiz* > *-iwz* > gót. *-jus*) došlo z morfologických príčin. Hybnou silou k tejto zmene bola tendencia po obnovení témy v súlade s celkovým charakterom gótskej deklinácie.

CRÉATION D'UNE CATÉGORIE GRAMMATICALE: L'ADJECTIF SUBSTANTIVÉ RUSSE EN *-ovój*.

PAR B.-O. UNBEGAUN (STRASBOURG)

En slave l'adjectif (j'entends l'adjectif à forme longue) se distingue du substantif non seulement par sa valeur syntaxique, comme c'est le cas par exemple en latin ou en français, mais aussi et surtout par sa structure morphologique et sa flexion spéciale. Il semblerait donc que la substantivation des adjectifs, si naturelle en français, par exemple, eût peu de chances de se faire valoir en slave, d'autant plus que l'extrême abondance des moyens de dérivation permet au slave de se créer sans aucune difficulté un substantif en partant d'un adjectif. Néanmoins cette substantivation y existe, mais à l'état très variable suivant les différentes langues slaves, ce qui semble prouver son origine relativement récente.

En russe elle est particulièrement développée et constitue déjà des catégories sémantiques bien définies. C'est ainsi qu'au masculin les adjectifs substantivés sont limités aux noms de personnes du sexe masculin (портной, рабочий, etc.), à quelques exceptions près, lesquelles, elles-mêmes, forment des groupes sémantiquement déterminés. Au féminin et au neutre la spécialisation est plus variable et moins exclusive, mais là aussi on peut distinguer, dans chaque genre, une série de groupes suffisamment définis. Il en est de même des *pluralia tantum*: cf. par exemple des catégories aussi nettes que les noms d'espèces des règnes animal et végétal (членистоногие 'arthropodes', хвойные 'conifères', etc.), ou des notions de payement, comme подъёмные 'frais de déplacement', чаевые 'pourboire', etc. La constitution de ces groupes sémantiques a déjà derrière elle une longue histoire qui, pour le moment, est en dehors de nos préoccupations.¹

¹ Elle sera traitée dans une étude spéciale.

Jusqu'aux derniers temps, toutefois, on n'a pu distinguer, à l'intérieur de ces catégories sémantiques, aucun groupement possédant un indice formel. Autrement dit, on ne voyait pas de suffixe spécialement caractéristique pour les adjectifs substantivés. Or un tel suffixe semble actuellement se détacher de la dérivation adjectivale pour constituer une catégorie productive à l'intérieur des adjectifs substantivés de genre masculin: le suffixe *-ovój* (*-evój*), avec accent final.

Les adjectifs relatifs en *-ovój* sont nombreux en russe littéraire: le Dictionnaire d'UŠAKOV en enregistre environ 230 (formés presque exclusivement sur des monosyllabes ou des mots à *pol-noglasie*). Aussi leur fréquence en tant que substantifs dans le même Dictionnaire (plus d'une vingtaine) ne saurait-elle nous surprendre en elle-même. Ces adjectifs substantivés désignent normalement des personnes exerçant une fonction rattachée d'une façon ou d'une autre au mot qui forme la racine de l'adjectif. Ils proviennent presque tous de la terminologie professionnelle et sont particulièrement employés dans celle de l'armée et de la marine: *рядовóй* 'soldat' (dans l'armée d'avant 1917), *ездовóй* 'conducteur (d'un attelage d'artillerie)', *часовóй* 'sentinelle', *постовóй* 'factionnaire', *вестовóй* 'planton', *нестроевóй* 'militaire du service non armé' (строевóй 'du service armé' est plus rare), *кордовóй* 'soldat qui trotte un cheval à la longe' (de *кóрда* 'longe'), *рулевóй* 'timonier', *мачтовóй* 'matelot du service de la mâture', *марсовóй* 'gabier' (de *марс* 'hune'). On peut y ajouter des termes de police, comme *городовóй* 'agent de police', *становóй* 'commissaire de police rurale' (les deux d'avant 1917), ainsi que *кошевóй* 'chef des cosaques Zaporogues'.

Les autres adjectifs substantivés en *-ovój* relèvent également à l'origine de la terminologie spéciale, comme: *мировóй* 'juge de paix', *кормовóй* 'matelot travaillant à la poupe', *мастеровóй* 'ouvrier' (déjà vieilli), *половóй* 'garçon de restaurant', *ломовóй* 'charretier, camionneur', *верховóй* 'messager à cheval', *кружковóй* 'moniteur d'un кружóк ' cercle' (mot nouveau), *звеньевóй* 'chef de groupe' (звено) dans diverses organisations soviétiques (mot nouveau), *домовóй* 'esprit de la maison' (terme de la démonologie populaire). Dans les langues strictement professionnelles on trouvera encore davantage de ces termes et qui ne sont guère intelligibles pour le commun des mortels, comme par

exemple *горновóй* 'ouvrier d'un fourneau industriel', *вальцевóй* 'ouvrier d'un moulin à cylindres' ou *кошевóй* 'chef d'une flotte de radeaux' (Dictionnaire académique, IV, col. 2536). Et comme la langue professionnelle confine étroitement à l'argot, plusieurs des termes techniques en *-ovój* reçoivent une nuance argotique, tel *коревóй* 'malade de rougeole' que le Dictionnaire d'UŠAKOV taxe 'd'argot des hôpitaux', ou *чумовóй* 'fou' (en tant qu'injure, primitivement 'pestiféré'), ou encore *круговóй* dans le sens de *окружнóй* начáльник 'chef de district' que signale Dahl (II, col. 514), et ainsi de suite.

Cette origine professionnelle et par là même plus ou moins argotique des adjectifs substantivés en *-ovój* nous explique en partie leur succès en russe moderne. Mais à elle seule elle ne suffit nullement à faire de la finale *-ovój* une marque spéciale de l'adjectif substantivé. Pour que la finale *-ovój* le devienne effectivement, il faut qu'elle se distingue de la finale des adjectifs non substantivés. Or dans plusieurs cas on aperçoit une telle distinction. En effet, là où l'adjectif primitif porte l'accent sur la finale, l'adjectif substantivé ne s'en distingue par aucune marque extérieure (sauf, bien entendu, la perte des genres féminin et neutre), comme c'est le cas par exemple pour *рядовóй*, *рулевóй*, *ломовóй*, etc. Mais là où l'adjectif en *-ov-* n'est pas accentué sur la finale, sa substantivation lui confère, automatiquement, cette accentuation. Ainsi: adj. *марсовый* — subst. *марсовóй*, adj. *кордовый* — subst. *кордовóй*, adj. *вальцовый* — subst. *вальцеvóй*, adj. *кружковый* — subst. *кружковóй*, adj. *домовый* — subst. *домовóй*. Lorsque l'adjectif connaît des accents variables, il n'admet, en devenant un substantif, que l'accentuation finale, comme par exemple *мачтовый*, pour lequel DAHL donne les trois accents possibles, alors que le Dictionnaire d'UŠAKOV ne lui connaît, comme adjectif, que l'accent initial. De même, si le Dictionnaire d'UŠAKOV accentue sur la finale le mot *коревóй* qu'il soit adjectif ou substantif, le Dictionnaire académique (IV, col. 2054) ne signale que l'adjectif *коревый* (il en ignore la récente substantivation argotique).

On pourrait peut-être mettre sur le compte du même phénomène ceux des noms de famille en *-ovój* dont les adjectifs correspondants ne sont pas accentués sur la finale, comme *Дешевый* (adj. *дешёвый*), *Дубовый* (adj. *дубовый*), etc. Il se peut d'ailleurs que

le changement d'accentuation y ait été influencé aussi par le maintien, dans ces noms, de l'orthographe traditionnelle (moscovite) des adjectifs, laquelle utilisait invariablement *-oj* quelle que fût l'accentuation. Cf. un changement d'accent analogue dans des noms tels que Толстóй, Трубецкóй, etc.

A ma connaissance il n'y a que deux adjectifs substantivés en *-ov-* qui ne soient pas accentués sur la finale: флангóвый 'celui qui est à l'extrémité d'une rangée (d'hommes)' et дворóвый 1) 'domestique' (dans la terminologie du servage russe) et 2) 'esprit de la cour, de l'étable' (du moins c'est l'accent que donne DAHL, I, col. 1047); on notera cependant que dans cette deuxième acception technique le mot est signalé avec un accent final par l'ethnographe D. ZELENIN: дворовóй (*Russische [Ostslavische] Volkskunde*, Berlin et Leipzig, 1927, p. 385). Nous avons vu qu'il n'y a pas lieu d'être surpris de cette avance de l'accent.

Si les adjectifs substantivés en *-ovój* que nous avons examinés tendent à s'émanciper des adjectifs par leur accentuation, la plupart d'entre eux n'y restent pas moins rattachés de par leur origine. En effet, leur valeur substantivale ne résulte le plus souvent que de l'ellipse du substantif auquel ils se rapportaient: рядовóй (солдáт), мировóй (судьá), мастеровóй (человéк), ломовóй (извóзчик), etc.

Pour que les adjectifs substantivés en *-ovój* acquièrent une autonomie complète, il faut qu'ils aient la faculté de se créer directement comme substantifs, sans passer par le stade syntaxique de l'adjectif. Or précisément pour ce type d'adjectifs substantivés on possède des preuves nettes de l'origine spontanée de certains d'entre eux. Qu'il me soit permis à ce propos d'évoquer une expérience personnelle. Lorsque, en janvier 1944, j'ai été transféré, comme prisonnier politique, au camp de Buchenwald, j'ai pu y constater, parmi les détenus russes, l'emploi général de quatre adjectifs substantivés en *-ovój*: блоковóй 'doyen du block' (all. *Blockältester*), боксовóй 'chef de box' (all. *Boxältester*)¹, столовóй 'chef de table' (dans un block, all. *Tischältester*), штубовóй 'détenue chargé de l'entretien d'une *Stube* du block.² Ces mots-là

¹ Un „box“ (all. *Box*) était un compartiment de bat-flanc à trois étages.

² Le terme correspondant allemand était *Stubendienst* que les Russes employaient également sous la forme de *štumbist*.

ne comportaient aucune ellipse et sont nés directement comme substantifs. Peut-être ont-ils été influencés par les termes correspondants des détenus polonais (*blokowy, boksowy, stołowy, sztubowy*) et tchèques (*blokový, štúbový*, etc.).¹ Toujours est-il que ces formations apparaissent d'emblée comme substantifs désignant des fonctions et avec accent final, lequel, soit dit en passant, est pour *столовый* en contradiction avec l'accent non final de l'adjectif correspondant (*столовый*). Il est à noter que le 'doyen du camp' (all. *Lagerältester* ou *LA*) n'était jamais appelé par l'adjectif substantivé *лáгерный*: la raison en est sans doute dans le fait que ce type d'adjectifs se prête, dans la conscience linguistique d'un Russe, beaucoup moins à la substantivation que le type en *-ovój*.

Il est plus que probable d'ailleurs que, parmi les mots déjà cités, кружковóй 'moniteur d'un cercle' a été formé directement comme substantif, sans passer par aucun stade d'ellipse. Il se peut qu'il en soit de même encore de quelques autres noms.

Il ressort de tout ce qui vient d'être dit que le russe est en train de se constituer une catégorie d'adjectifs substantivés non seulement sémantiquement homogène, mais comportant aussi un indice morphologique spécial.

VZNIK NOVEJ GRAMATICKÉJ KATEGÓRIE: RUSKÉ SPODSTATNELÉ ADJEKTÍVA NA *-ovój*.

Ruské spodstatnelé adjektíva mužského rodu sa obmedzujú okrem niekoľko výnimiek na označenie osôb mužského pohlavia: portnóй, pa-bóchíй. V ženskom a strednom rode niet takej významovej ohraničnosti, pluralia tantum označujú buď druhové mená živočichov a rastlín (члены-стоногие, хвóйные), buď rôzne druhy položiek (чаевые). Doteraz sa však nedaly zistiť v rámci skupiny spodstatnelých adjektív skupiny s formálnym príznakom. V súčasnej ruštine sa rodí nová produktívna skupina mužských spodstatnelých adjektív na *-ovój*, *-evój* s koncovým prízvukom.

Veľký slovník Ušakova zachycuje asi 230 vzťažných pridavných mien na *-ovój*. Iba dvadsať z nich sa používa podľa toho istého slovníka ako

¹ Voir aussi mon article *L'argot slave des camps de concentration*, dans les Mélanges 1945. V. Etudes linguistiques (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 107, 1947). p. 182.

substancív. Označujú hlavne povolania z okruhu armády alebo námornictva (riadový, časový, ruľový). Ostatné spodstatnelé adjektíva na *-ový* prezradzujú tiež svoj úzko odborný pôvod (mistrový, polovový a ī). Práve tento argotický charakter zaručuje ich úspech v súčasnej ruštine. S formálnej stránky sa ich koncovka líši od koncoviek nespodstatnelých adjektív, porov.: *домовый* (adj.) popri *домовий* (subst.). Koncový prízvuk charakterizuje snáď aj rodinné mená typu: *Дубовый* (popri adj. *дубовый*).

Pre vznik novej gramatickej kategórie a jej produktivitu je príznačné, že spodstatnelé adjektíva na *-ový* vznikajú priamo, bez toho, že by prešly štádiom adjektív. Autor pozoroval v koncentračnom tábore v Buchenwalde všeobecné používanie takýchto spodstatnelých adjektív: *блоковый*, *боксовый*, *штубовский* (snáď pod vplyvom českého *blokový*, *štubový*); *столовый*. Z uvedeného vyplýva, že súčasná ruština vytvára novú kategóriu spodstatnelých adjektív, ktorá je nielen sémanticky homogenná, ale vykazuje aj zvláštny morfológický príznak.

VÝZNAMOTVORNÝ ÚKON HLÁSEK V ČEŠTINĚ

FRANTIŠEK TRÁVNÍČEK (BRNO)

1. Nemám v úmyslu podávati výčet a kritiku dosavadních výkladů o významu hlásek, o hláskách po stránce fonologické, nýbrž chci podat stručný přehled o významotvornosti hlásek, jaký mi tane na mysli pro mluvnici nové spisovné češtiny. Je tu třeba rozlišovat jednotlivé hlásky, samohlásky nebo souhlásky, vyskytující se samy o sobě, od hlásek, které jsou součástí slov. Jednotlivé hlásky osamocené jsou svým úkonem, svou platností slova, mají úkon slovní; na př. spojky *a*, *i*, citoslovce *ó*, *á*, *š*, předložky *o*, *u*, *k*, *v*, *s*, *z*. Jsou to slova, t. j. základní významové jednotky, neboť jsou nositeli slovního (věcného, lexikálního) nebo mluvnického významu. Řekneme-li, že jsou to hlásky, vystihujeme jejich povahu fonetickou, nikoli úkonnou, to, že jsou to základní jednotky článkovací (artikulační) a poslechové (akustické), něco, co článkujeme, tvoříme mluvidly a slyšíme, postihujeme sluchem.

2. Hlásky, které jsou součástí slova, ať hlásky jednotlivé nebo skupené (*ou*, *em*, *me*, *eš*, *ete*, *ami*...) mají několikerý význam r o z l i š o v a c í (diferenciační).

Předně mírají úkon t a r o s l o v n ý (tvarotvorný), jsou výrazovými prostředky různých tvarů, a to skloňovaných nebo časovaných; sr. *ryb-a*, *ryb-u*, *ryb-o*, *ryb-ám...*; *nes-u*, *nes-e*, *nes-eš*, *nes-te...* Jednotlivé hlásky *-a*, *-u*, *-o* a hlásková spojení *-ám...* vyjadřují na jméně *ryba* významy pádové, zvané nominativ, akusativ..., vystupující zcela zřetelně ve větě. Hlásky a hláskové skupiny *-u*, *-eš...* vyjadřují na slovese *nést* mluvnickou osobu, číslo, čas, způsob, zase významy zřetelné ve větách, v proudu řeči. Vzhledem k jejich tvaroslovné, tvarotvorné funkci nazýváme je tvarové, tvaroslovné přípony nebo koncovky

a probíráme je v tvarosloví. Význam hotových tvarů pak je předmětem výkladů ve skladbě.

Za druhé mají hlásky, které jsou součástí slov, úkon slovo-výrazový, jsou výrazovými prostředky, kterými se tvoří slova; sr. *had* — *had-i, hág-ě, pes* — *ps-i; myš* — *myš-ka, hůl* — *hul-ka, ryba* — *ryb-ka, stůl* — *stol-ek, stol-eček, slepý* — *slep-ec, dar* — *dar-ovali, kdo* — *kdo-si, ... kdo* — *ně-kdo, co* — *ně-co, státi* — *vy-státi, starý* — *pra-starý...*. Jsou to dílem přípony (sufixy), dílem předpony (praefixy) a probírají se v nauce o tvoření slov.

3. Jak tvaroslovné, tak slovotvorné přípony mají význam určitě rozlišovací, vyjadřují určité významy tvaroslovné a slovotvorné. Určitě rozlišovacímu úkonu není na ujmu, že jedna přípona má více než jednu významu; sr. na př. *ryb-u, dub-u, měst-u, nes-u; ps-i, čin-i*. Jde sice o různé úkony, ale u slov různých, takže v rámci slov stejněho druhu mají tyto přípony význam určitý: u feminin typu *ryba* je *-u* koncovka akusativu sing., u maskulin a neuter typu *dub* a *město* koncovka dativu (lok.) sing., u sloves vyjadřuje 1. osobu sing. indik. praes.; v případech typu *pes* — *psi* tvoří se příponou *-i* adjektiva posesivní, kdežto v případech typu *činiti* — *činí* 3. osoba sing. a plur. indik. praes.

4. Vedle toho mají jednotlivé nebo skupené hlásky, které jsou součástí slov, význam obecně rozlišovací, a to předně slovní (lexikální). Ten proniká zcela zřetelně u stejně dlouhých slov, která se od sebe liší jen jedinou hláskou: *toč* — *tyč, proč* — *prýč, rok* — *ryk, sen* — *syn, nes* — *nos, oni* — *ani, lem* — *len, ber* — *bez, ven* — *sen, ten, len, moc* — *noc, míra* — *víra, síra, míra* — *míza, mísa, sila* — *síra, hrát* — *brát, hle* — *dle, dvoje* — *tvoje...* Samohlásky *o* — *y...* a souhlásky *m* — *n...* nejsou nositelkami věcného významu slov *proč* — *prýč, lem* — *len...*, nýbrž jen výrazovými prostředky, kterými se dvě slova, jejich věcné významy od sebe liší, ze kterých poznáváme, že jsou to dvě různá slova. Podobně je tomu v těch případech, kde se rozlišují slova tím, že mají o jednu hlásku více: *o* — *to, do, oho* — *toho, do* — *kdo, sem* — *jsem, oje* — *moje, roje, oni* — *loni, osa* — *kosa, vosa, rok* — *krok, ne* — *nes, je* — *jez, les* — *lesk, les* — *lest, hle* — *hled, na* — *nad, po* — *pod, po* — *pro, ha* — *hra, ve* — *vře, sem* — *stem, vézti* — *vlézti...*

Za druhé mají z hlásek souhlásky obecně rozlišovací význam tvarový (tvaroslovny) a slovotvorný, a to při jinak stejném i ne-

stejném znění slov. Na př. *bůh, bohy* — *bozi, bozich* — *bože, bůžek, adj. boží; noha* — *noze* — *nožka, nožička, nožní; jinoch, jinochy* — *jinoši, jinošich; moucha* — *mouše* — *muši; potok* — *potoce, potocích* — *potůček, potoční; bratr* — *bratři, bratříček; hrad* — *hraditi* — *hrazen; had, hady* — *hadi, hadí, hádálko; škoda* — *škoditi, chrt, chrtý* — *chrtí, chrtí; plot* — *plotě, opložiti* — *oplocen; hon* — *honiti, on* — *oni; nosili* — *nošen, vozili* — *vožen...*

5. V těchto případech se mění *h* v *z* a *ž; ch* v *š*; *k* v *c* a *č; r* v *ř, d* v *ď, z; t* v *ť, c; s* v *š* a *z* v *ž*. Tyto změny nejsou jen pouze fonetický, nýbrž i úkonné, mají svou funkci. Střídání souhlásek *h* se *z* a *ž* nebo *t* s *ť* a *c...* je významotvorné: *z* v *bozi, bozich, ž* v *bože* je vedle přípony *-i, -ich* znakem oněch tvarů proti tvarům *bůh, boha, bohu...*; *ž* ve zdobnělině *bůžek* a v adjektivu *boží* je vedle přípony *-ek* a *-í* znakem těchto odvozenin proti základnímu slovu *bůh; ť* v lok. *plotě* je vedle přípony *-ě* znakem tohoto tvaru proti ostatním tvarům substantiva *plot;* *c* v *oplocen* je znakem tohoto participia proti ostatním tvarům majícím *ť; atd.* Jde tu o úkon rozlišovací, neboť *ť* a *c...* je proti *ť* v různých tvarech téhož substantiva a také v jeho odvozeninách. Střídání *ť* — *ť* — *c...* není differenčním znakem různých tvarů a slovotvorných útvarů samo, nýbrž spolu s příponami, které mají rozlišovací úkon určitý. Se zřením k tomu bylo by lze mluviti o spolurčujícím úkonu střídání *ť* s *ť* a *c...*

Že je střídání souhlásek v uvedených a podobných případech úkonné, významotvorné, vyplývá zřetelně z toho, jak se chovají souhlásky v cizích slovech později a nově přejatých. V kořenných slabikách *di, ti, ni, ri, chi, hi, gi, ki, zůstává d, t, n, r, ch, h, g a k: divan* (ve výslovnosti *dy-*), *dimense, titán, titul, nivela-sace, risiko, chiméra, historie, gigant, kilo, kino.* Podobně v slabikách *re, che, he, ge, ke: revír, rek, revers, chemie, hegemonie, gesto, keramika...* V slabikách tvarově příponových se však mění *d* v *ď, t* v *ť, n* v *ň, r* v *ř, ch* v *š, h* v *z* nebo *ž, g* rovněž v *z* nebo *ž* a *k* v *c* nebo *č:* nom. pl. *nomádi* (ve výslovn. *-d'i*), *Madridě, giganti, divaně, tygře, tygři, Bulhaři, mološich, Olga* — *Olze, arch* — *arších, reci* — *recích, filozich, chemicich...*

Mění se tyto souhlásky v slabikách slovotvorně příponových, ale jen jde-li o přípony české: *mamut* — *mamuti, chameleon* — *chameleoni, tygr* — *tygři, elektrika* — *elektřina, buldok* — *buldočí, tygr* — *tygřina; Olga* — *Olžin; Vlach* — *Vlaška, filolog* — *filoložka,*

chemik — chemička, akademik — akademička; Melantrich — melantriška; tygr — tygřice; Riga — rižský; arch — aršík. V slabikách s příponami cizími, přejatými, však nikoli: *sporadic* (ve výslovn. *-dy-*), *melodick*, *antick*, *optick*, *retorick*, *elektrick*, *motorick*, *démonick*, *filologick*, *magick*, *baskick*; *melodika, antika, metrika, pedagogika; motorisace, autorisace, automatisace*. Rozdíl mezi obojími případy je výrazný ve dvojicích ze stejného základu: *elektrick*, *elektrika — elektrina* (čes. přípona *-ina*).

6. Změny *d* v *d*, *g* v *z*, *z* v *ž*... jsou změny staré, některé předhistorické, ale opakují se nejen v domácích slovech později nebo i nově vzniklých, nýbrž i v slovech cizích u tvarů a slovotvorných útvarů tvořených domácími příponami, a to proto, že jsou vedle přípon, spolu s nimi významotvorné. A neopakují se tam, kde významotvorné nejsou, kde nejde o tvoření na půdě českého jazyka, nýbrž o prosté přejetí hotových výrazových prostředků z cizího jazyka. U slov domácích jde o napodobení změn podle slov z doby, kdy se ony změny provádely, a u slov cizích pak o napodobení všech slov domácích.

Napodobením si vysvětlíme, že se *g* v cizích slovech mění v *z* nebo *ž*: *filolog — filozich, filoložka*. V domácím výrazivu není *g* jako souhláska etymologická a proto se *g* přizpůsobilo souhlásce *h* (*büh — bozi — bože*). Tak se jakoby opakuje předhistorická změna *g* v *z*, *ž* a historická *g* v *h*.

7. S funkčního hlediska pochopíme, proč se před *-ie* cizích slov *filologie, magie, historie, Marie, manie, chiromantie...* souhlasky *g, r, n, t...* nemění. Je tu přejata cizí koncovka *-ia* a jen hláskově obměněna v *-ie*, protože se vyslovuje *-ija* a domácí slova s *-j-* (*naděje, sláje*) patří zpravidla do vzoru *duše*.

Na druhé straně pochopíme, že se od cizích slov na *-ce* tvoří adjektiva na *-čni*: *existence — existenční, praesence — praezenční, edice — ediční, posice — posiční, promoce — promoční, generace — generační, rekrece — rekreační...* Jde tu o tvoření na půdě našeho jazyka podle hojných adjektiv na *-čni*: *noc — noční, ruka — ruční, rok — roční...*, kde je č rozlišovacím znakem proti *c* a *k* slov základních.

8. Samohlásky, a to jednoduché i dvojhásky, mají určitě rozlišovací úkon skoro veskrze; sr. *ryb-a — ryb-u — ryb-ou...*, *had — had-i — had-ě...* výše ve 2. Jen dvojice *i(i) — y(y)* v mluveném

jazyce významotvorná není, protože se *i(i)* vyslovuje úplně stejně jako *y(y)*: *kosi* (nom. pl.) — *kosy* (ak., instr. pl.), *plazi — plazy, lvi — lvy, holubi — holuby, supi — supy, orli — orly, bosí — bosý, slepi — slepý, chromí — chromý...*, *živi — živy*... Vé smyslu obecně rozlišovacím je tomu rovněž tak; sr. *toč — tyč, nes — nos...* výše ve 2. A co se týče dvojice *i(i) — y(y)* sr. její význam při čtení: *bidlo — bydlo, miti — myti, pil — pyl, pysk — pysk, viti — výti, vir — výr, sirý — syrý, líčí — líčí...*

Vedle kvality má u samohlásek obecně rozlišovací úkon kvantita, a to dosti značný; sr. slovní dvojice *dal — dál, drahá — Drahá — dráha, děla — dělá, raná — rána, pouť — pouťá, spala — spála, litý — litý, žila — žila, druhy — druhý...*

9. Souhláskám přísluší úkon obecně rozlišovací. Pozoruje se veskrze u dvojic a trojic typu *s — š* (nositi — nošen), *z — ž* (voziti — vožen), *r — ř* (tvor — tvořiti), *n — ň* (hon — honiti), *ch — š* (moucha — mouše), *d — d' — z* (hrad — hraditi — hrazen), *t — ţ — c* (plat — platiti — placen), *k — c — č* (ruka — ruce — ručka)..., kde druhá nebo třetí souhláska vznikla z první buď samé nebo ve skupení s jinou (*ř z r, d' z d, š z sj...*).

Co se týče fonetické povahy souhlásek, pozoruje se obecně rozlišovací úkon u souhlásek rozdílných aspoň dvěma článkovacími stránkami; sr. dvojice *n — t* (len — let), *m — s* (lem — les), *ň — l* (kůň — kůl), *k — l* (kov — lov)... Ale také u souhlásek odlišných jen místem artikulace; sr. dvojici *m — n* (lem — len). Dále u souhlásek odlišných jen znělostí; sr. dvojice *d — t* (ledu — letu), *z — s* (koza — kosa), *ž — š* (žiti — šiti), *b — p* (biti — píti) atp., mimo dvojici *ř* znělé a neznělé. A měkkostí; sr. dvojice *d — d'* (hod — hod'), *t — ţ* (trest — tresť), *n — ň* (hon — hoň). Viz k tomu výše.

10. Nevýznamotvorné je v domácím výrazivu *g*, poněvadž je to dnes jen souhláska skupinová, vzniklá z *k* ve skupení hlásek hlasivkovou spodobou; na př. *gdo, gdyż z kdo, když*. Je však významotvorná se zřením k slovům přejatým a cizím: *kal — Gall, káže — gáže...* Tu jde arcič o míšení hláskové soustavy dvou různých jazyků, ale poněvadž je přejímání slov důležitou složkou jazykového dění, nelze dobře tuto významotvornou funkci souhlásky *g* ve znělostní dvojici *g — h* zcela pomíjeti.

Nevýznamotvorné je *γ*; ať vyslovím *abyγ byl* nebo *abych byl*, nevznikají tím dvě různá slova. Ani zadopatrové *n* (tenký) nemá

rozlišovací úkon. Obě souhlásky jsou jen obměny souhlásek *ch* a *n* ve skupení slov.

Nevýznamotvorné je *dz* a *dž* (*z* a *ž*). Tak zvaný ráz^(*) nemá obecně rozlišovací úkon slovní, tvaroslovny ani slovotvorný, ale může mít rozlišovací úkon stilový a citový. Důsledné vyslovo-vání rázu tam, kde není ve spisovné mluvě pravidlem (*modro'-oký, jiho'evropský, na'uка...*), dodává jazykovému projevu rázu knižnosti, důsledné pomíjení rázu pak lidovosti, protože v lidové mluvě je ráz v takovýchto případech řidší než ve spisovné. A výslovnost *ne'* je proti *ne* citová, důraznější.

Souhláska *f* také vlastně není významotvorná. Dvojice *v* — *f* ve *vously* — *fously* se liší tím, že je druhé znění lidové a tím citové, ale tu jde o dvojici ze dvou norem, spisovné a lidové (hovorové). Lze jí proto využíti jen stilově jako každého míšení dvou norem.

LE RÔLE SIGNIFICATIF DES SONS EN TCHÈQUE

Les sons possèdent la faculté de distinguer les significations des mots. Cette thèse générale est illustrée par le matériel tchèque. Si les sons se trouvent en position isolée, ayant ainsi le caractère d'unités lexiques (conjonctions, prépositions), ils accomplissent la même tâche que d'autres mots. Si, par contre, ils sont une partie d'un mot, ils remplissent différentes fonctions distinctives. Il convient de séparer la *fonction distinctive définie* (si les sons expriment des significations morphologiques définies, cf. r y b-a—r y b-u) ou s'ils fonctionnent dans la dérivation (s l e p-ý—s l e p-e c, s t a r-ý—p r a-s t a r-ý). D'autre part on peut observer une *fonction distinctive générale*, à savoir lexicale (n e s—n o s), morphologique (n o h a—n o z e), ou, enfin, dérivative (n o h a—n o ž k a). Dans ce dernier cas il s'agit d'alternances consonantiques auxquelles revient, en combinaison avec les suffixes correspondants, un certain rôle différentiel. Ceci résulte du fait que, dans les emprunts, il n'y a pas d'alternances dans la racine, mais qu'il y en a devant des préfixes autochtones.

Les voyelles possèdent une fonction distinctive définie et générale au point de vue de la qualité et de la quantité. Les consonnes ont une fonction distinctive générale, à l'exception de *g*, *γ*, *ȝ*, *dz*, *dž*, *f* et du coup de glotte.

POZNÁMKY K MORFEMATICKÉJ ŠTRUKTÚRE SLOVA

VINCENT BLANÁR (BRATISLAVA)

Hodnota gramatických pojmov, ako napr. *veľa, slovo, odvodzovacia morfema* a pod., je v jednotlivých jazykoch rozdielna podľa toho, aké miesto v sústave gramatických pojmov onoho jazyka zaberajú. Nejestvuje *veľa, slovo...* ako také, ale iba hodnota, daná príslušnými vzťahmi v konkrétnom gramatickom systéme. Tieto myšlienky rozvinul podnetne V. SKALIČKA, *Zur ungarischen Grammatik*, Praha 1935, najmä 45, 66¹. Pokúsim sa tu poukázať na niektoré nové momenty pri hodnotení morfematickej štruktúry jednej skupiny tých slovných tried, pri ktorých sa vo flexívnych jazykoch hovorí o „slovnom klišé“, totiž útvarov menných. Vychádzam z pomerov v slovenčine a pribérám doklady i z iných slovanských jazykov. — Budeme si všimnať hodnotenia slovných častí pri rodinách menáč. Hoci sa pri nich štruktúra morfematických spojení v podstate shoduje s radením a hodnotením morfém v apelatívnej oblasti, možno zistiť „nenormálne“ útvary v pozícii morfemy I. s u f i x á l n e j, II. k o n c o v k o v e j, III. p r e f i x á l n e j.

I. V normálnom nociónálnom jazyku majú morfemy určité usporiadanie. Na prvom mieste je sémantéma, po nej nasledujú formémy; z nich koncovkové stojia vždy po odvodzovacích. Miesto prefixálnych morfém je pred sémantémou. Pri slozených slovách, ktoré nie sú v slovenčine veľmi časté, k jednej sémantéme sa priraduje (zväčša pomocou spojovacej morfemy) sémantéma druhá. Odvodzovacie a koncovkové morfemy sa v slovenčine odlišujú tým, že odvodzovacie majú ráz aglutinačný, kym kon-

¹ Pozri posudok a dôležité poznámky V. Mathe sia v Slovo a slovesnosť II, 47—54.

covkové flexívny¹. Ale výrazné je tiež ich diferencovanie podľa m i e s t a. V slovenčine sa poriadok morfém na rozdiel od poriadku slov funkčne nevyužíva. Kým napr. v turečtine — ako na uv. m. spomína V. SKALIČKA — stojí sice na prvom mieste korená morféma, ale odvodzovacie môžu nasledovať aj po koncovkách, v slovenčine (podobne ako napr. v češtine, finčine) je podobné spojenie nemožné.

Ked sa stane akýkoľvek jazykový útvar vlastným menom, môže sa skloňovať. S tým súvisí prehodnotenie určitých morfematických pozícii. Pri osobných menách sa rozširuje inventár modifikačných prostriedkov „premieslením“ niektorých koncovkových morfém na miesto odvodzovacích.

Osobné mená typu Starých. K sémantéme *star-* sa pripojuje forméma *-ých*, ktorá sa shoduje s adjektívou koncovkou gen. pl. Pôvodná flexívna koncovka gen. pl. adj. *-ých* má v novom zaraďení platnosť aglutinačného sufíxu. Takže napr. k plurálu *Starých-chovci* by bol genitív *Star /j/ c h-ov/ ý c h*. Pri týchto dvoch rovnakých formémach nejde o opakovanie tejže koncovky, pretože *-ých*, ktoré sa pripojuje ku koreňu *star-*, má hodnotu sufíxálnej morfemy a koncovkovou morfémou je iba útvar druhý. Nom. sg. *Starých* sa skladá z troch morfém: korená *star-*, odvodzovacia *-ých*, koncovková \emptyset . Skloňuje sa podľa „chlap“. Uvedená klasifikácia platí aj v prípade, ak sa meno neskloňuje. Príklady zo slovenského jazykového územia: *Starých²*, *Jurových*, *Gašparových*, *Masárových*, *Minarových...*, *Jankoviech³*, *Krajčovjech...*; české: *Novotníkých*, *Nových*, *Smutníkých...*⁴, *Štanovských*, *Vaškových...*⁵. Podobné útvary nachodíme aj medzi ruskými rodinnými menami na Sibíri, napr. *Černych*, *Sedych⁶*.

¹ Táto charakteristika, ktorú uvádzajú pre češtinu Skalička, l. c. 30 a inde, platí aj pre slovenčinu.

² Slovenské doklady zväčša z knihy J. Pöstényi, *Dejiny Spolku Sv. Vojtecha*, Trnava 1930.

³ K formám na -i e ch porov. J. Stanislav, *Československá mluvica*, Praha-Prešov 1938, 77.

⁴ Fr. Trávníček, *Stručná mluvica česká*, Praha 1941, 76. Porov. k tomu i apelativa *bernich*, *dúchodních...*

⁵ J. Beneš, *O našich přímeních*, Naše řeč XXVIII, 170.

⁶ V ruštine sa však mená podobného zakončenia neskloňujú. Napr. z knihy I. Černych, *Russkij jazyk v Sibiri*, Moskva 1934, 76: „...ra-boty: 1. G. Vinogradova i P. Černych...“.

Z ruštiny môžeme ďalej uviesť rodinné mená, ktoré majú formu adjektíva v *gen. sg.* Formy typu *durnogo*, *pervogo...*, hodnotené ako apelatíva¹, sú adjektíva v *gen. sg.* (genitívna koncovková morféma *-ogo*). Ak ich však hodnotíme ako rodinné mená, pozícia poslednej, t. j. predtým koncovkovej morfemy sa stáva pozíciou morfemy odvodzovacej (korená morféma *Perv-*, *Durn-*, odvodzovacia morféma *-ogo*). Mená na *-ogo*, podobne ako mená na *-ych*, sa v ruštine neskloňujú.

Názvy typu *Zatroch*. V apelatívnom spojení „za troch“ predstavuje *-och* genitívnu koncovku (tu vo funkcii akuzatívu) v paradigmé základných čísloviek *dva*, *tri*, *štyri*. Pri rodinnom mene *Zatroch* konštatujeme opäť prehodnotenie pozície koncovkovej morfemy na pozíciu morfemy sufíxálnej. Slabika *-och* má teda platnosť sufíxu a v poslednej pozícii stojí koncovková nula. Meno sa skloňuje podľa „chlap“. Záslovný konsonant *-x* alternuje s *-š*, ako to je obvyklé v oblasti normálneho nociónálneho jazyka. Porov. *Zatroch* — (žena) *Zatroska*, *beloch* — *beloška...* Podobne treba hodnotiť formy *Zlúky*, *Odvody...* (v spisovnej slovenčine by sa skloňovalo podľa *Škulčety*: *Zlúkyho*, *Zlúkymu...*). V zá-

¹ Keď nazveme termínom „apelativum“ alebo „osobné meno“ nejaký rad foném a morfém, je to výsledok nášho hodnotiaceho postoja. Jazykovú formu treba hodnotiť ako osobné meno, ak predstavuje prvok konkrétnej mennej sústavy a len vzhľadom k týmto prvkom. Na označenie, presnejšie odlišenie, príslušníkov tohož druhu (v pomere *genus : species*) sa používajú jazykové znaky normálnej a emocionálnej oblasti. Ich konvenčný, ponajviac zautomatizovaný vecný vzťah sa stáva irelevantným a úradne sa kodifikuje vecný vzťah nový: označenie osoby, osady, poľa... *x*. Pomenovanie — znak príberá ďalej viaceré významové složky rázu sociologického, ktoré viac-menej zasahujú i jazykovú stránku pomenovania (stály optický obraz mena i v inojazyčnom použití; hláskoslovňa a tvaroslovňa konzervatívnosť pri diachronickom pohľade, napr. sloven. rodinné meno *Lupták* oproti spisovnému *Liptov*, *Lipták*, č. *Auředniček* oproti hovorovému *ourad*, č. *Autraťa* oproti apelativu *outrata*, č. *Ludmila* oproti pravidelnému *Lidmila* a pod.). V zásade ide pri pomenovaní len o dva odchodné jazykové typy: 1. iné osobné mená tejže sústavy majú rovnakú korená morfémou, odlišujú sa morfémou odvodzovacou; 2. ostatné osobné mená majú odlišnú morfémou korenú. Teda jazyková forma *a* oproti formám *a₁*, *a₂...*, *b*, *c...*, ktoré patria do tejže sústavy osobných, mestných, pomiestnych a pod. mien. Je prirodzené, že „to isté slovo“ treba raz hodnotiť ako apelativum, inokedy ako rodinné meno, inokedy ako názov pomiestny. V skutočnosti ide v každom prípade o inú semiologickú hodnotu.

slovnej pozícii nie je koncovka gen. sg. fem., ale koncovková nula.

Podobné prehodnotenie zasahuje i formu *slovesnú*. Prvú osobu sg. a pl. *nevím, víme* uvádzajú Kotík¹ v nezmenenej podobe ako české rodinné mená: *Nevím, Víme*. Sem možno priradiť slovenské názvy *Tuším, Vidiš...* Útvary treba hodnotiť ako nomen. Pôvodné slovesné koncovky *-m, -š, -me* majú platnosť aglutinačných sufiksov.

Uvedené menné typy nemajú vyčerpávať všetky prípady². Ide totiž v podstate o jednu vec: Medzi slovanskými rodinnými menami sú také, ktorých základom je forma obecného mena v nepriamom páde alebo sloveso v určitom tvare. Pozícia poslednej morfém tu nemá platnosť pozicie koncovkovej, aj keď ňou pri apelatívne bola. Všetko, čo nie je korenná morfém a, hodenotí sa — v nom. sg. — ako aglutinálna súfixálna morfém. Keď sa dalej pripínajú koncovkové na vyjadrenie príslušných vetyňov alebo sa útvar neskloňuje³.

II. V ďalšom sa dotkneme problematiky *koncovkovej morfém* pri klasifikácii rodinných mien, ktoré majú formu imperatívu a ktoré vychodia na *-a*.

¹ Naše příjmení, Praha 1894, 175.

² Mohli by sme ďalej spomenúť napr. č. *Hrejsemnou*; v č. neskloonné. Uvádzajú T r á v n í ē k, l. c. 37.

³ Naznačené prehodnotenie morfém sa neobmedzuje len na slovenské osobné mená. Patrí medzi dôležité modifikačné prostriedky napr. v nemčine. Medzi starohornonemeckými slozenými osobnými menami nachádzame i také, ktoré nielen že nemajú obdobu v apelativnom inventári súčasných domáčich kompozít, ale vzhľadom na konvenčný vecný vzťah spojenie obidvoch korených morfém je nelogické. Napr. *Frid-hild*, „Friede + Kampf“, *Hadu-frid*, „Kampf + Friede“... A. Bach, *Die deutschen Personennamen*, Berlin 1943, 76 n. vykladá „nelogické“ slozené mená takto: K úpadku kompozície starohornonemeckých mien prispela okolnosť, že mnohé slová, stojace ako druhé členy osobných mien, už dávno sa nepociťovaly ako samostatné slová s vlastným významom, ale ako čire odvodzovacie slabiky (*-hart, -bold, -rich*). K „nelogickým“ kompozitám sa prišlo cez útvary, v ktorých sa zmenilo chápanie druhej časti mena. Synchronicky sa javí vec tak, že *korenné morfém, stojace na druhom mieste slozeného osobného mena, sa prehodnotili na (aglutinačné) morfém odvodzovacie*. Porov. mená *Hein-rich* (apelativum *taube-rich*), *Ger-hart* (apelativum *lügen-, trügen-hart*)..., Bach, l. c. 310, 311.

Slovné klišé imperatívu v slovenčine vyzerá takto: (predpona) | koreň | prípona Ø, i, (a, e, u) j | koncovka Ø, me, te: *padn-i-Ø, me, te; za/vol/a/j/ Ø, me, te...* Východiskom osobného pomenovania býva 2. os. sg., teda podoba s nulovou koncovkovou morfémou. Príklady: sle. *Lievaj, Nehnevaj, Pohovej, Pukaj, Trvaj, Vyskoč...*, č. *Řež, Stůj, Vosol...* Hoci sa uvedené mená so stránky akustickej celkom shodujú s 2. os. sg. imperatívu slovies *lieval...*, *řezati...*, ide o odlišné *jazykové* formy. Pri uvedených rodinných menách nulová koncovková morfémou vyjadruje kategóriu *rodu, čísla a pádu*. Keď sa ten istý zvukový obraz hodnotí ako apelativum, forma signalizuje tieto jazykové kategórie: *intenciu, trvanie, čas*¹ a na koncovkovú nulu sa viaže *osoba a číslo* (výraz *kongruencie*). V prvom prípade ide o nomen, v druhom o sloveso. Tieto „imperatívne“ rodinné mená sa vyznačujú typickým mennou jazykovou reakciou: imperatívny základ sa môže rozširovať odvodzovacimi morfémami (a celý útvar sa skloňuje vzhľadom na konsonantické zakončenie podľa „chlap“). Napr. sle. *Oberaj - čik, Papaj - čik, Taraj - čák...* Podobné derivovanie imperatívu v normálnej nociónalnej oblasti slovenčiny nie je možné. Spodstatnely imperatív, napr. *lapaj, podlizaj* (Dolná Orava), ako aj derivované imperatívne formy typu *smejko* sa používajú iba v *emocionálnej* oblasti a i tu sú v slovenčine zriedkavé.

Ako upozornil R. JAKOBSON², protiklad „niečo — nič“ sa môže vyskytovať nie len na pláne signifiant, ale aj *signifié*. Medzi charakteristické črty jazykovej stránky slovanských rodinných men patrí „nenociónalne“ *začlenenie apelativnych útvarov, vychodiacich na koncovku -a, morfologickou funkciou*. Sem patria rodinné mená typu *Baba, Ryba, Trnka...* S hľadiska rodu majú substantíva na *-a* v slovenčine (podobne v iných slovanských jazykoch) *nulovú morfologickú funkciu*³). Apelativa *baba, ryba, trnka* sú feminína, kym napr. *sluha* je maskulínum, *dieľa* neutrum. Ináč pri osobných názvoch. Rodinné mená na *-a* signalizujú *maskulinum* (dôsledne

¹ O týchto terminoch bližšie E. Pauliny v chystanej práci *Slovenský jazyk*.

² Novejšaja russkaja poezija, Praha 1921, 67. Pozri tiež jeho štúdiu *Le signe zéro*, odtlačok z Mélanges Bally, Ženeva 1939, najmä str. 144.

³ R. Jakobson, *Le signe zéro*, l. c. (vzhľadom na ruské pomery).

uplatnenie sa kategórie „mužských životných“¹) teda vyznačujú sa *pozitívou morfológicou funkciou*. Pri výstavbe nášho menného inventára prejavily veľkú produktivitu práve formy s pozitívou morfológicou funkciou. Pomerne početné nie sú len mená, ktorých forma odpovedá ženským apelatívam na -a: *Bunda, Bukva, Hruška...*, ale tiež útvary, ktorých základom je sice apelativum, toto sa však ďalej modifikuje; odvodená forma na -a: *Zajačka, Zimula, Obala...* nemá obdoby v apelativnom lexikálnom sklage. Napokon treba spomenúť najmä v Čechách a Poľsku častý typ rodinných mien, vychodiacich na -a, ktorých základom je osobné meno: *Janda, Jursa, Ondrejka...* Príklady: č. 1. *Bašta, Šišma, Vejvoda...*, 2. *Cirkva, Slunečka, Stehna...*, 3. *Jára, Jindra, Váša, Vanča...* poľ. 1. *Łopata, Świnka, Žaba...*, 2. *Gogoła, Chebda...*, 3. *Matusza, Przybysza, Stojsza...*².

III. Apelativne väzby *po štrk, bez loja, za troch, dialekt. prez bruch...* sú spojené v danej vetnej súvislosti v akustickú jednotku viazaným dynamickým prízvukom, ktorý je na slabičnej predložke, a nedostatkom rázu. Ale v inom prehovore sa uvedené lexémy (*štrk, loj...*) môžu spájať zas s inými predložkami. Z inventára slovenských osobných mien poznáme podobné spojenia ako *rodinné mená*: *Zlúky, Poštrk, Bezloja, Zatroch, Prezbruch...* V týchto prípadoch však ide o osobitné slová, ktoré sa v apelativnej oblasti nepoužívajú. Oproti normálному nacionálnemu jazyku sa tu získaly nové diferenciačné prostriedky tým, že sa derivačný základ rozšíril o prefixálnu morfémou, ktorá sa s ním v platnosti predložky viazala v apelativnom spojení len na vyjadrenie určitého logického vzťahu. Predložka strátila relatívnu samostatnosť. Napr. pri mene *Zatroch* sa nemôže premiestiť zo spojenia *za / troch*, čo je však dobre možné v kon-

¹ Feminínum označujú formy na -o v á, v hovorovom jazyku — (i č)-ka, -u ť a, -a ň a.

² Uvedené doklady sú z prác: Kotík, Naše příjmení; Beneš, O našich příjmeních, Naše řeč XXVII; W. T a s z y c k i, Najdawniejsze polskie imiona osobowe, Kraków 1926 (osobné mená v užšom slova smysle). — Do tejto kapitoly ďalej patria mená typu *Bezloja*; č. Skočdopole, Skamene..., pri ktorých apelativna koncovka nepriameho pádu (tu GSg) má platnosť koncovky priameho pádu. Z toho vyplýva, že rodinné mená sa pri skloňovaní prikláňajú k príslušným paradigmám mužských životných podľa kvality záslovného vokálu. *Bezloja* sa skloňuje podľa „sluha“, č. Skočdopole podľa „dárce“ a pod.

krétnom prehovore, ak nejde o rodinné meno: *Za vás troch som sa zaručil*. Teda *predložka sa stáva integrálnou časťou jazykovej formy, prefixom, keď sa určitá predložková väzba zaradi do sústavy osobných názvov*¹.

Pri uvedených menách typu *Zatroch, Poštrk, Poništ...* sa stráca vedomie morfematického rezu, pretože v domácom lexikálnom sklage niet obdoby pre podobné útvary². Vedľa disociovania od konvenčného vecného vzťahu tendenciu po jednomorfémovom chápaní osobných mien podporujú ďalej názvy, vo forme ktorých sa strata morfematického rezu zdôraznila splynutím záslovného konsonantu prefixu s náslovným konsonantom korennej morfém. Napr. meno, ktorého fonologická hodnota je dnes *rosipal*, vzniklo z formy *roS/sip/a/l*. V spisovnej výslovnosti rodinného mena *Rosipal, Rosival, Rosivač...* nie je morfematického švíka. Takisto pri českom *Rosulek, Rosúlek*³ (pri tomto mene je 1. preteritálna forma rozšírená odvodzovacou morfémou, 2. pri zániku morfematického rezu splynula archifonnéma *S* prefixu *roz-* s náslovným s príč. min. činného *sul*, 3. potenciálne predĺženie slabiky pred modifikačným sufiksom). Nie je dôležité hľadisko genetické, či totiž mená uvedeného typu vznikly v oblasti nárečového „rosíval“, „rosípal“, „rosul“, alebo

¹ Podobným nenocionálnym rozšírením diferenciačných prostriedkov na mieste prefixálnej morfém sa vyznačujú francúzske rodinné mená *Lebrun, Leprince, Lagrange, Dupont, Dubois...*

² Netýka sa to prípadov, kde sa hranica morfém vyznačuje spojením, ktoré sa ináč na hranici morfém nepripúšťa, napr. sle. *Preušnák (-e/u-)*... (k fonologickej charakteristike hraníc morfém VI. S k a t i č k a, O pojem morfemu, Sborník Matice slovenskej XVI—XVII, 1938 —39, 7). — V našej štúdii si všimame iba odchýlok na pláne *signifiant*. Domnievam sa, že stratu morfematického rezu v rozhodujúcej miere ovplyvňujú odlišné pomery na pláne *signifié*. Vlastné meno ako znak charakterizuje podľa môjho názoru na rozdiel od apelativného pomenovania tento fakt: jazyková forma (apelativna) jestvuje ako *lexikálna jednotka* a ako *pomenovanie* (J. M u k a ř o v s k ý, O jazyce básnickém, Slovo a slovesnosť IX, 134), zatiaľ čo vlastné meno jestvuje i b a a k o p o m e n o v a n i e, t. j. uplatňuje sa pri názve (zväčša právne kodifikovaný) vecný vzťah, ktorý v konkrétnom prípade poznáme alebo nepoznáme. Ak tento vecný vzťah nepoznáme, uvedomujeme si len toľko, že ide o „nejaké osobné, miestne... meno“.

³ Váša - Trávníček, Slovník jazyka českého II, Praha 1937, 1311: z „roz-sul = rozsypal“.

v nárečiach, kde jestvuje kvantitatívna konsonantická korelácia, stačí, že sa tieto mená ako úradné názvy dostaly do spisovného jazyka¹.

I keď sú tieto prípady iba ilustrujúce, jednako z nich vidieť, v čom spočíva rozdielne *hodnotenie* tohož spojenia foném a morfém podľa toho, či formu chápeme ako obecné alebo rodinné meno. Z odchylného hodnotenia vyplýva odchylná jazyková reakcia: skloňovanie „slovesnej“ formy, derivácia imperatívnych útvarov a pod. V štúdii *K jazykovej výstavbe slovenských rodinných mien*, Jazykovedný sborník I/II, 1946–1947, 26–38 som zistil formálnym rozborom *morfematické kombinácie*, ktoré nepoznáme z oblasti normálneho nociónálneho jazyka. Ak neuvádzame mená, odlišujúce sa lexikálne, medzi najcharakteristickejšie patria: A. „Korená morfém + korená morfém.“ Typ *Starigazda*. Rodinné meno sa skladá zo spojenia príavného a podstatného mena. Toto kompozitum sa vyznačuje nedostatkom spojovacej morfém -o- a univerbácia sa zdôraznila stratou afonematického hraničného signálu (prízvuk), ktorý bol na prvej slabike slova „gazda“. B. „Korená morfém + odvodzovacia morfém.“ Pomerne časte a pre slovenské rodinné mená veľmi príznačné sú formy typu *Malovec*. V intelektuálnom jazyku poznáme i korenú, i odvodzovaci morfemu samy osobe a v iných spojeniach (*mal-iček, jal-ovec*), ale nie je doložené práve spojenie *týchto dvoch* morfém. C. „Nové“ odvodzovacie morfemy a ich kombinácie. -e (Janke), -eje (Smrčkeje), -ech (Paulech), *in/čák* (Marinčák), *ov/čí/ek* (Janoviček)². Nové morfematické kombinácie ako aj útvary, odlišujúce sa od apelatívnych pendantov

¹ Strata morfematického rezu neobmedzuje sa, pravda, len na rodinné mená. Jej vplyv na formu osobného mena v užšom slova smysle je všeobecne známy. Napr. č. *Václav* < *Váceslav*, *Břeclav* < *Břetislav* (k príkladom J. S v o b o d a, *Příspěvky k studiu českých jmen osobních a místních*, Časopis pro moderní filologii XXIX, 1946, 24).

² Doklady na nové možnosti radenia v pozícii odvodzovacej morfém dopĺňam týmto menným typom: v apelatívnom použití sa rozširuje posesívny sufíx -o v a -i n adjektívnymi príponami, napr. *otc/ov/sk.* K substantívu sa pridávajú posesívne sufíxy iba ako prvá časť složenej prípony, napr. -o v/e c: *býkovec*, -i n/e c: *kurinec*. Pri rodinných menách sa môže pripájať k sufíxu -o v, -i n ďalší menný sufíx: -o v + č í k (*Sopkovčík*), -ov + č ák (*Bukovčák*), -uv + č i n (*Mackufčín*; -uf- je nárečová forma spisovného -ov)...

vzťahovou hodnotou, vo väčšine prípadov rozširujú ako nové diferenciačné prostriedky rad foriem, ktoré sú — v smysle Skaličkových kritérií — prejavom *aglutinačných tendencií flexívnych slovanských jazykov*¹. Pre jazykové diferencovanie osôb sa takto získavajú mnohé modifikačné možnosti najmä v pozícii s u f i x á l n e j m o r f é m y.

Čo z toho všetkého vyplýva pre teóriu slova? Pri určení slova a jeho časti ako semiologických hodnôt nemôžeme sa uspokojiť vymedzením h o r i z o n t á l n y m, t. j. charakteristikou v rámci určitého jazyka na rozdiel od jazykov iných², ale treba si všímať aj rozdielov v e r t i k á l n y c h, t. j. odlišných formálnych oblastí *tohož jazyka*. Žiada sa určiť formálnu štruktúru slova v normálnej nociónálnej i emocionálnej oblasti (o tom V. MATHESIUS, J. M. KOŘÍNEK) a ako sme videli z „nenormálneho“ hodnotenia a radenia morfém, *osobitnú formálnu oblasť pri synchronickej klasifikácii predstavujú osobné mená*. Ukazuje sa tu dôležitá úloha: podrobiť detailnej jazykovej analýze celú oblasť tzv. vlastných men.

¹ Zaujímavé, že smerovanie k aglutinácii badať zreteľne i pri deklinácii slovenských a českých rodinných men. S k a l i č k a, *Vývoj české deklinace*, Praha 1941, upozornil na aglutinačné tendencie, ktoré sa prejavujú od obdobia stč. prehlásky vo vývine českého skloňovania. V prednáške „Príspevok ku slovenskej a českej deklinácii“, prednesenej 14. apríla 1947 v Bratislavskom lingvistickej krúžku (ref. Slovo a tvar I, 1947, 63), som zistil v skloňovaní rodinných men omnoho radikálnejší príklon k aglutinácii než pri menách obecných. Pokiaľ ide o pomer slovenčiny a češtiny, tendencia k aglutinácii sa javí výraznejšie v slovenčine, a to pri menách obecných i vlastných. K tomu porov. názor L. N o v á k a, *Fonologia a štúdium slovenčiny*, Slovenská reč II, 143 (pozri tiež VI. S k a l i č k a, *Zur ungarischen Grammatik*, 64), že slovenčina je konzervatívnejšia v hláskosloví, kým čeština v tvarosloví, ktorý v tejto formulácii vyslovil už Š t. H l a v a t ý, *Vývoj skloňovania podstatných a príavných men slovenských*, Trnava 1922, 18 n., najmä 21. — Tejto otázky sa dotýkam v článku *Skloňovanie cudzích rodinných men v spisovnej slovenčine*, Slovo a tvar I, 1947, 70-80.

² Pozri napr. na uv. m. Skaličkovu charakteristiku češtiny, finčiny a turečtiny s hľadiska morfematického radenia.

REMARQUES SUR LA STRUCTURE
MORPHÉMATIQUE DU MOT

On peut analyser les noms propres par rapport au plan normal du point de vue du *s i g n i f i a n t* et du *s i g n i f i é*. Les différences entre l'appellatif et le nom propre, en tant que signe, se caractérisent comme suit: un appellatif existe comme entité lexique et comme dénomination (voir M. J. Mukařovský), tandis que le nom propre existe comme dénomination seulement, sans être en même temps une entité lexique. Le nom propre rend compte d'un rapport réel, codifié d'habitude du point de vue juridique, p. ex. dénomination d'une personne, d'un village, d'une montagne. Ce rapport réel peut être connu ou inconnu dans chaque cas concret. En ce qui concerne le côté formel, — le matériel de la présente étude étant tiré des noms de famille slaves, surtout slovaques, — l'analyse de la combinaison de morphèmes apporte de nouvelles connaissances sur la structure morphématique du mot en général.

La différence entre la région „normale“ de la langue et les noms de personne se manifeste surtout dans un autre ordre et dans une autre interprétation des morphèmes. Bien que, dans ce groupe des noms propres, la structure des combinaisons morphématiques coïncide en principe avec l'ordre et l'interprétation des morphèmes dans le plan appellatif, on peut constater ici la présence d'un certain nombre de types „anormaux“ quant au traitement des suffixes, des désinences, et des préfixes.

I. En slovaque on trouve des noms de famille dont la base est un appellatif employé à un cas oblique ou à une forme verbale. Dans ces cas-là, le morphème final ne fonctionne pas comme morphème de désinence. Tout ce qui n'appartient pas à la racine est conçu, au nominatif du singulier, comme morphème *s u f f i x a l*. C'est à ce morphème suffixal que viennent se joindre des morphèmes de désinence pour exprimer les rapports syntaxiques. Dans d'autres cas, la forme demeure invariable. Les noms de famille slaves offrent un assez grand nombre d'exemples qui illustrent ce mécanisme. Le morphème de désinence *-ý c h* (forme du gén. pl. de l'adjectif) est transformé, dans le nom propre du type slovaque *S t a r ý c h*, en morphème suffixal (radical *S t a r -*, suffixe *-ý c h*, désinence *'0*). Ces noms se déclinent *S t a r ý c h-a*, *S t a r ý c h-o v i* etc. De même, dans les noms russes du type *D u r n o v ó*, *P e r v á g o* (gen. sg. de l'adjectif) le morphème de désinence devient morphème dérivatif, cf. les noms du type *slov.* *T u š í m*, *N e v í m*, ayant la forme d'un verbe fini, ainsi que des combinaisons à préposition du type *Z a-t r o c h*, *O d-v o d-y*.

II. Pour comprendre le mécanisme de la flexion et de la dérivation des noms propres tirés d'impératifs, il faut se rendre compte de la valeur des différents morphèmes. Le morphème de désinence „zéro“ des noms à forme d'impératif (*slov.* *V y s k o č*, *N e h n e v a j*) signale, comme toute autre consonne à la fin d'un substantif, la catégorie grammaticale du nombr, du genre et du cas. Il n'est donc pas étonnant que les noms

de famille à forme d'impératif puissent être élargis par des morphèmes dérivatifs (cf. *O b e r a j-č í k*, *P a p a j-č í k*). De telles dérivations de l'impératif ne sont pas possibles en slovaque dans le domaine „normal“ de la dénomination. Il existe pourtant dans le domaine expressif du slovaque des impératifs substantivés (cf. *l a p a j*, *p o d l í z a j*).

Au point de vue du genre, les substantifs en *-a* ont une fonction morphologique „zéro“: les appellatifs du type *b a b a*, *t r n k a* sont féminins, tandis que *s l u h a* est masculin et *d i e ě a* neutre. Mais dans les noms de famille il n'y a que la catégorie des masculins animés; les formes en *-a* expriment donc le genre masculin.

III. La préposition devient partie intégrale de la forme linguistique, elle devient préfixe lorsqu'une construction prépositionnelle vient se ranger dans le système des noms de personne (type *O d-v o d y*, *Z a-t r o c h*). C'est ainsi que s'efface la coupe morphématique dans les noms de famille du type *R o s i p a l < r o S-s i p-a-l*. La tendance à considérer les noms de personne comme unité monomorphématique est donc évidente.

Les noms de famille slovaques accusent des combinaisons morphématiques, inconnues dans le domaine de la langue „normale“. Dans le type *S t a r i g a z d a* le composé est caractérisé par l'absence du morphème de liaison *-o-*, nécessaire dans les composés appellatifs (cf. *v o d-o-v o d*). D'autres part l'univerbation est soulignée par le fait que ce composé (génétiquement adjectif plus substantif) n'a qu'un seul accent qui frappe la première syllabe. Dans d'autres cas, on trouve en slovaque des noms de famille du type *M a l o v e c* qui accusent une combinaison de morphèmes inconnue dans les autres plans de la langue. Le radical *m a l-* est combiné avec d'autres suffixes (p. ex. *m a l-i č e k*), tandis que le suffixe *-o v e c* ne se rattache pas, dans ce plan là, au radical *m a l-*. Dans les noms de famille slovaques, on trouve des morphèmes dérivatifs et leurs combinaisons, inconnus aux noms appellatifs (*J a n k-e*, *S m r č k-e j e*, *P a u l-e c h*, *M a r-i n č á k*, *J a n-o v i č e k*). C'est dans ce domaine que se manifestent les tendances agglutinantes des langues slaves.

Du point de vue de la théorie générale du mot, il en résulte qu'on ne peut pas se borner à l'étude *h o r i z o n t a l e* de ce phénomène, étude qui se limiterait aux faits d'une langue isolée par opposition à d'autres langues. Il faut par contre étudier les différences *v e r t i c a l e s* qui caractérisent les différents domaines d'une seule langue. Il faut analyser la structure formelle du mot dans le domaine „normal“ et expressif (Mathesius, Kořínek), en considérant les noms de personne comme un domaine spécial de la langue. L'ensemble des noms propres attend encore son interprétation linguistique.

PŘÍSPĚVEK K FONOLOGII
SLEZSKOPOLSKÝCH NÁŘEČÍ
NA TĚŠÍNSKU

ADOLF KELLNER (BRNO)

Nejednou byla konstatována úzká souvislost mezi polskými dialekty jihozápadního Slezska a sousedními nářečími českými.¹ Jedním z důležitých znaků, svědčících o intensivním působení českého jazykového prostředí na polské dialekty těšínského a zčásti i hornoslezského typu, je zdomácnění *h* v jejich souhláskové soustavě. Náš příspěvek si vytkl za úkol vymezit povahu tohoto slezskopolského *h* a stanovit jeho místo ve fonologickém systému těšínských nářečí.

Je obecně známo, že ve většině polských dialektů jakož i v kulturní polštině existuje jen jedna zadní spiranta s funkční platností, a to neznělá. Místy se realisuje různě podle postavení v slově: ve skupených souhláskových a na konci slov se pravidlem vyslovuje zadopatrové *ch* (*chce, chraňa, duch...*), na počátku slova před samohláskou a uvnitř slova mezi samohláskami pak neznělé hrtanové *h* (*herbała, duhovy...*).² Znělá varianta se vyskytá jen ve skupení hlásek, a to zpravidla na rozhraní dvou slov (*tyż-zembuf...*), uvnitř slov, zdá se, jen ve dvou případech, v substantivě *Bohdan, klechda* (vyslov *Boydan, kleyda*).³ Samostatné *h*, resp. *γ* je tedy fonologickému systému obecné polštiny naprosto cizí.

¹ K. Nietsch, *Mowa ludu polskiego*, Kraków 1911, 91 s. — *Dialekty języka polskiego*, Gram. jęz. pol., Kraków 1923, 421 s. — B. Havarnek, *Nářečí česká*, Československá vlastivěda III, Praha 1934, 212 s. — Ad. Kellner, *Slezsko po stránce jazykové*, Slezsko, český stát a česká kultura, Opava 1946, 92—113.

² K. Nietsch, *Przyczynki do wymowy polszczyzny kulturalnej*, Prace filologiczne XII, Warszawa 1927, 257 s. Tamtéž citován O. Brocha T. Benňi.

³ T. Benňi, *Fonetika opisowa*, Gram. jęz. pol., Kraków 1923, 43.

Jinak je tomu však na Slezsku. K. NITSCH, nejlepší znatel polských nářečí, zjišťuje na Slezsku „istnienie głoski γ róznej od ch;¹ vyskýtá se pak podle něho toto „samodzielne dźwięczne γ“ téměř na celém Těšínském Slezsku, na Pruském Slezsku pak zhruba na západ od čáry Łony—Boguszowice—Moszczenica, „raczej jednak nie tak daleko“.² Celá dvě desetiletí před NITSCHEM zaznamenal výrazný rozdíl mezi *h* a *ch* JAN BYSTROŃ, a to v nářečích v poříčí Stonávky a Luciny v západní části těšínského okresu.³ A stejně autor těchto rádků, který podrobně studoval všecky dialekty československé části Těšínska, shledal, že se tu „znělé hrtanové *h* skoro všude zřetelně odlišuje od neznělého zadopatrového *ch*“. Ze všech těchto zpráv je patrné, že se v slezskopol. dialektech na Těšínsku vyskýtá vedle znělého raženého *g* také znělé třené *h*, resp. *γ*, zřetelně odlišné od neznělého třeného *ch*. Poněvadž se pak obě hlásky, *h* i *ch*, střídají v též postavení, diferencujíce přitom význam slova, třeba je považovat za různá fonémata (sr. *chrůmy* — *hrůmy*...; podrobnosti níže).

Co se týče fonetické realisace tohoto znělého fonologického protějšku k *ch*, nejsou hlasy o něm docela jednotné. K. NITSCH mluví stále o zadopatrovém *γ*. Podle našich pozorování však na té části Těšínska, jež patří politicky k ČSR, před samohláskami a mezi nimi vyslovuje se pravidlem *h* hrtanové, shodné s českým *h* (*húšle*, *ruhávec*...). Zadopatrové *γ* — přesněji řečeno hláska velmi blízka zadopatrovému *γ*, protože nedovedu vždy říci, shoduje-li se s ní vždy úplně — bývá v této posici velmi zřídka; častěji jsme ji zjistili jen místy, na př. na Jablunkovsku. Před znělou souhláskou bývá *h* vždy v polsko-českém pomezí, na ostatním území sice *h* převažuje, ale už je častější než v postavení před samohláskami.⁴ V jedné věci jsem s prof. NITSCHEM dospěl k témuž závěru, totiž že je výslovnost našeho fonématu stabilnější před samohláskami než před znělymi souhláskami, tu lze pozorovat již kolísání. Podle prof. NITSCHE v těchto pří-

¹ *Dialekty polskie Śląska*, 273.

² *Tamtéž*, 173.

³ O mowie polskiej w dorzeczu Stonawki i Lucyny w księstwie Cieszyńskim, Rozpr. Wydziału filolog. Akad. Um. XII, Kraków 1887, § 66.

⁴ *Východolášská nářečí I*, Brno 1946, 8.

⁵ *Tamtéž*, 9.

padech ztrácí *γ* místy svou znělost, mění se tedy v *ch* (*chruby*, *chladać*...).¹ Ani v našich zápisech neznělá varianta není docela sporadičká, je však vázána většinou jen na určitá místa nebo je znakem povahy individuální.²

Výše jsem připomněl, že obecná polština zpravidla vůbec nezná *h* s funkční platností. Pokud se pak místy přece jen mezi *ch* a *h* funkčně rozlišuje, bývá *h* znakem cizích slov nejčastěji původu českého, ukrajinského a německého.³ Jak je tomu tedy v slezskopol. dialektech těšínského typu?

Poměrně velmi silná je vrstva slov, v nichž je *h* za psl. *g*: *hledać*—*hlađać*, *holec*, *hore*, *hovado*, *hruby* (*zhrupka*, *nazhrub*), *hrům*, *hruza* (*hrozny*...), *húnym*, *hušle*, *hyrč*, *hyrlán*—*hyrlań*, *kohut*... Nezřídka bývá *h* (*γ*) vedle *g*: 3. os. sg. *tohñe*—*cüngñe*, *hodny* „veliký“—*godny*, *hubuń*, resp. *hubań*—*gymbuń*, *hymžyé* še—*gymžyé*, *hyrb(-aty*...)—*gorbel*... (podrobnosti v mých Vých. laš. nářečích str. 73 sl.).

Oblíbené je *h* v slovech onomatopoických: interj. *huč*, *hup*, *hyb*, *hušu*; slovesa *hekać*, *helokać*, *hopnuć*, *hučeć*, *hukać* še, *hurckać*, *húštać*, *hyrckać*, *hyrčeć*... (sr. Vých. laš. nářečí str. 25 sl.).

O něco řidčeji jsou případy s *h* protheticím, na př. *hul*, *huľica*, *hunuce*, *hamper*, *hancuk*, *haplyka*... (sr. Vých. laš. nářečí str. 26, 92).

Velmi mnoho je slov s *h* cizím, zvláště německým, na př. *hajer*, *harynek*, *hašpa*, *hok*, *holba*, *hołda*, *holłyř*, *hům*, *huncvit*, *hunt*, *hymbalek*—*hamałek*...

Slova s *h* místo psl. *g* v slezpol. dialektech zpravidla zachovaného (typ *hyrč*, *hrům*...) se obyčejně uvádějí jako jeden z četných příkladů působení češtiny na slezskopol. nářečí.⁴ Šlo by tedy i v tomto případě o vliv cizí jako na př. v slovech typu *harynek*, *holba*... Bylo by lze dokazovat autochtonnost nejednoho z uvedených výrazů, a to v západní části těšínských dialekta slezskopol. typu, neboť dějiny kolonisace Těšínska na přelomu

¹ *Dialekty polskie Śląska*, 173 s.

² Sr. pozn. 5 na str. 192.

³ J. Łoś, *Gramatyka polska I*, 140. — T. Benini, *Gram. języka polskiego*, Kraków 1923, 42 s. — J. Rozadowski, *tamtéž*, 188.

⁴ J. Bystroň, *O vlivu češtiny na jazyk polský v knížetství těšínském*, Slovanský sborník V, Praha 1886, 419. — K. Nitsch, *Dialekty polskie Śląska*, 173.

13. a 14. stol. nás poučují o tom, že větší část jihozápadní polovice, tedy i území na východ od dnešní jazykové hranice česko-polské, dnes po nejedné stránce už značně popoštěné, byla původně osídlena obyvatelstvem moravským.¹ S hlediska dnešního jazykového stavu však tato otázka není základního významu; rozhoduje skutečnost, že v slovech slovanského původu převažuje *g* nad *h*. Kromě toho žije většina našich slov i na územích, o jejichž původním českém jazykovém rázu lze mít pochybnosti, a zde ještě třeba v nich viděti spíše projev silného českého vlivu. Mnohem důležitější než původ je otázka, zda slova, jako *hůným*, *hrům*, *hyrčeć*, *hučeć*, *hašpa*, *hok...*, nesplynula ještě se starší domácí slovní zásobou, zda se v jazykovém povědomí těšínského obyvatelstva *h* cítí dosud jako prvek cizí nebo jako znak expresivního tvoření, anebo se již stalo významotvornou složkou a tedy součástkou fonologického repertoáru těšínského. Výsledek našich bedlivých pozorování nás přesvědčuje o tom, že se *h* nepociťuje jako znak slov cizího původu, že *h* ztratilo svůj expresivní charakter, že je samostatnou sémantickou hodnotou a tedy znělým fonologickým partnerem k neznělému *ch*. Sr. aspoň na př.:

chrůmy „chromý“ — *hrůmy*(*bijám*);²

charčeć „chrčet, chrápat“ — *harčeć* „vrčet, štěkat o psu“ (Orlova, Doubrava, Záblatí, Vrbice, Hor. Soběšovice);

chore (nom. sg. adj. stř. r. od *chory*, na př. *chlyb*) — *hore* (adv.; Jablunkovsko);

chozym „chodím“ — *hozým* „rychle“ (Třinec, Karpentná);

chyrći (3. os. sg. od *chyrčeć* Milíkov) — *hyrći* (dat. lok. sg. od *hyrć*, tamtéž);

chuće „rychle“ (Nýdek) — *hule* (akus. sg. od *huta*, tamtéž);

chyb (gen. pl. od *chyba*, Návsí) — *hyb* (interj., tamtéž). Atpod.

Ve všech těchto případech jde jen o dvojice takových slov, která většinou pocházejí z téhož nářečního úseku nebo z téhož místa, takže nejde v nich o protiklad slova nářečního typu jednoho proti slovu nářečního typu druhého. Jsou to vesměs slova běžné domácí potřeby v příslušném místě, a pokud jsem mohl

¹ *Slezsko, český stát a česká kultura*, Opava 1946, 54 s., 101 s.

² Doklady blíže nelokalizované jsou běžné po celém čsl. Těšínsku; z východní polovice mám zprávy o geografickém rozšíření jen některých slov.

zjistit, i obecně užívaná. Příslušníci nářečí si vždy dobře uvědomovali, že nositelem sémantické funkce je protiklad *ch* — *h*. To vše svědčí tomu, že se všecka tato slova včlenila úplně do domácí lexikální zásoby, t. j. že *h* skutečně ztratilo svůj nádech cizoty nebo odstín expresivnosti, že se vřadilo do souhláskové soustavy těšínské jako plnoprávný člen, stalo se příznakovým fonématem korelace znělosti (*h* — *ch* je stejným protikladovým párem jako na př. *b* — *p*, *d* — *t*, *z* — *s*, *g* — *k*).

Tento zjištěný funkční protiklad *ch* — *h* neexistuje na Těšínsku jen v Jablunkově, kde za starší *ch* i *h* jakéhokoli původu bývá pravidlem neznělá spiranta s místem artikulace posunutým s měkkého patra něco dozadu (označuji ji *h'* na rozdíl od skutečného neznělého *h*). Vyskytá se pak toto *h'* 1. na začátku slov před samohláskami: *h'ore*, *h'ulica*... — *h'odník*, *h'ylač*...; 2. uvnitř slov mezi vokály: *ko'uł*... — *v u'u*, *na da'u*...; 3. před *r*, *l*, *n* na začátku i uvnitř slov: *h'rumuje*, *h'ladač*, *h'ned*... — *h'rostek kapusty*, *h'lyb*, *h'lop*...; *ty ba'roču!*, ĉa'rovač, *voda o'ludne*, *rd'la*, *pru'no*, adj. *vyrh'no*...

Neznělé *ch* se v tomto dialektech vyskytá jen před neznělou souhláskou a na konci slov, na př. *chce*, *lachki*..., *na plucach*...; je tedy třeba je hodnotit jako kombinatorní variantu fonématu *h'*, jež je proto v Jablunkově fonématem nepárovým.

Znělé hrtanové *h*, jež jsem v Jablunkově zaslechl v slovech *húnor*, *holđovač*, *holđomaš*, *huncvut*, je prvek mimosystémový, je znakem těch cizích slov, jež jsou doprovázena silným citovým přízvukem.

Tento stav trvá v uvedených nářečích v podstatě dodnes. V posledních letech před válkou jsme však byli svědky zesíleného náporu polštiny na naše dialekty. Bylo lze jej pozorovat i v našem případě, a to především v tom, že se v mladších vrstvách, prošlých polskou školou a orientovaných polsky, začínal začít mít rozdíl mezi *h* a *ch*, *h* se začínalo pocíťovat jako znak cizí v hláskové zásobě těšínské. Projev této vznikající tendence vidím v případech, jako 3. os. sg. *łogńe* (Hor. Těrlicko), *gned* (Nýdek), *trugua* (Bocanovaice)¹, místo *tohńe*, *hned* (*γned*), *tru-*

¹ Touž podobu zaznamenává i Atlas językowy polskiego Podkarpackia, Kraków 1934, mapa čís. 21, z Wisły (/*lruh'ya*) a ze Starého Živce (/*lrumna*).

hua. Hláska *h* se považuje za typickou známkou slov českého původu; v polštině jí pravidlem odpovídá *g* (sr. čes. *noha, hlava, hora...* — pol. *noga, głowa, gora...*). Jednotlivci, snažící se zbavit slova své domácké mluvy této pečeti českosti, nahrazují *h*, neexistující ve fonologickém repertoáru kulturní polštiny, polským *g*, a to nejen v slovech, v nichž skutečně jde o genetický vztah mezi oběma hláskami (mezi pol. *g* a čes. *h* z prasl. *g*), nýbrž rozšiřují je i na slova s *h* původu cizího (sr. *trugya*). Zůstane za této situace *h* i nadále živou složkou fonologického systému těšínských dialektů, uchová si v nich své domácké právo, anebo onen přídech cizoty, kterým jej prozatím cejchovala jen jistá, vcelku nepatrná vrstva, zesílí a povede konečně ke stavu, jaký nalézáme v polštině? Je těžko dnes říci, kterým směrem bude vývoj pokračovat.

Z našich výkladů zřetelně vyplývá, že je *h* ve většině těšínských nárečí slezskopol. typu samostatným fonématem, schopným protikladu s *ch* i s ostatními fonématy. Distinktivní funkce tohoto korelačního páru se uskutečňuje za týchž podmínek jako u ostatních konsonantických fonémat ovládaných protikladem znělosti a neznělosti, totiž před hláskami jedinečnými náležejícími témuž slovu (sr. *chrúmy* — *hrúmy, charčeé* — *harčeé...*). Je tedy *h* — na rozdíl od ostatních polských dialektů a ve shodě s náreční oblastí československou — ústrojnou součástí těšínského jazykového systému.

CONTRIBUTION PHONOLOGIQUE À L'ÉTUDE DES DIALECTES SILÉSIENS DE LA REGION DE TĚŠÍN

Le polonais littéraire, comme la majorité des dialectes polonais, ne connaît qu'une seule spirante postlinguale *ch* qui est réalisée dans les groupes de consonnes et à la fin des mots comme *ch* postpalatale (*c h c e, c h r a b' a, d u c h*), au commencement d'un mot et en position intervocalique comme spirante gutturale sourde *h* (*h e r b a t a, d u h o v y*). La spirante *γ* ne se retrouve que dans les groupes consonantiques en position *s a n d d h i* (*t y γ z e m b u f*). À l'intérieur des mots, elle est sporadique (*B o γ d a n*).

L'auteur constate (conformément aux observations de Nitsch et Bystroń), dans les dialectes de Silésie, une différence bien nette entre le *h* guttural et le *ch* postpalatal. Dans la région de Těšín, les dialectes polonais possèdent, à côté d'une occlusive sonore du type *g*, une spirante sonore du type *γ*, qui diffère du *ch* sourd.

La sonore correspondante au phonème *ch* se réalise comme *γ* ou comme *h*. La sonore *h* se trouve en position intervocalique et devant voyelles (*r u h a v e c, h u ś l e*), le son *γ* se manifeste rarement devant voyelles (dans la région de Jablunka), tandis que, devant consonne, on trouve *ch*.

Dans la langue polonaise littéraire, le son *h* sonore n'a pas de valeur fonctionnelle. Là où il se trouve, il est de provenance étrangère.

Dans les dialectes de la région de Těšín, on trouve souvent *h* pour *g* du slave commun (*hle da č, hore, ho vado*), dans beaucoup d'onomatopées (*h u č, h u p, h e k a č*), au commencement des mots (*h a n - c u k, h a p t y k a*), dans des mots étrangers (*h a r y n e k, h o l b a, h o l d a*).

Il est problématique de considérer le *h* pour *g* du slave commun comme influence du tchèque. L'analyse approfondie montre que ce sont n'est pas considéré comme étranger. Au contraire, il est interprété comme le correspondant sonore du phonème *ch* (*c h o r e — h o r e, c h o d z y m — h o d z y m*). Cette opposition n'existe pourtant pas à Jablunka. On y trouve un *h* sourd pour *ch* et pour *h*: *hodnik, hore, hoħut, hlyb*). Ce son est donc, dans ce dialecte, un phonème hors couple. Un *h* sonore n'y existe que dans des emprunts: *h u n c v u t, h o l d o m a š*.

Sous l'influence du polonais littéraire, les dialectes de la région de Těšín remplacent le *h* du tchèque par le son *g* du polonais, même là où il n'y a pas de rapport génétique entre *h* et *g*. Ceci démontre que le son *h* est, dans la majorité des dialectes polonais de la région de Těšín un phonème indépendant, qui se trouve en opposition avec le phonème sourd *ch*. Il constitue donc une partie structurale du système linguistique, comme c'est le cas dans la région linguistique tchécoslovaque.

К ВОПРОСУ ОБ ИССЛЕДОВАНИИ НАРОДНЫХ ПОВЕРИЙ

АНДРЕЙ МЕЛИХЕРЧИК (БРАТИСЛАВА)

I. В настоящее время в толковании народных поверий господствуют два противоположных взгляда. Психологически ориентированные исследователи пытались выявить сущность народного поверья анализом индивидуальной психики ее носителей и определить на этой базе как его существенные черты, так и историческую обоснованность его возникновения и существования. С другой стороны, социологически ориентированные исследователи пытались включить народные поверья в линию всеобщего развития человечества, его культуры и мышления и, таким образом, приблизиться к его сущности. Однако, затруднения, вытекающие из попытки постигнуть существенные черты народных поверий, не уменьшились хотя бы в силу того, что материал исследовался большей частью не с этнографической точки зрения. Приводим несколько определений. Согласно Гестингсу (P. H. HASTINGS), поверье является «совокупностью мнений, расположений, представлений, племенных и индивидуальных, в основе которых, однако, не лежит рационалистическое познание мира, человеческой жизни и его нужд».¹

Гэберлин (E. J. HÄBERLIN) дает такое определение: «Поверье — это, в основном, все, что представляет веру, но все же это не чистая вера. Поверье — это карикатура веры».² Совсем другая точка зрения высказана в следующей цитате: «Поверье — это искаженная вера, придающая предметам, явлениям и действиям толкование, идущее в разрез со здравым смыслом, но являющееся значительным для человече-

¹ *Encyklopædia of Religion and Ethics*, Edinburgh 1921, XII, 120.

² *Das Wunderbare*, Zürich 1927, 162.

ской судьбы и ставящее ее в соотношение с какими-то предполагаемыми, тайными и сверхъестественными силами. Этим поверье отличается от религии, которая, в свою очередь, также основана на сверхъестественности; разница в том, что религия стремится облагородить человека своей верой, вводит его усилия к идеалу божественности, в то время как поверье, являющееся тоже верою, задерживает человеческие стремления в кругу не выясненных и чаще всего ипостазированных предположений о природных силах и их действиях. С точки зрения высших степеней развития религии, нисшее ее формы могут казаться поверью, так что сам термин «поверье» означал бы не ложную веру — «суеверье», а всего лишь пережитки предшествующих фазисов развития; итак, поверье — это та же вера, представляющая собой пережиток старой веры».¹

Из сказанного можно сделать, в отношении народных поверий, несколько предварительных заключений. Поверье характеризовано недостатком логического обоснования. Его построение совершается не на логической, а на ассоциативной базе. В этом можно убедиться, разбирая хотя бы пример, приводимый П. Сохань из села Детва (Словакия):²

«В рождественский сочельник сыплут на стол горсть жита, которое остается на столе в течение праздников, чтобы в доме круглый год был достаток. Весною сеятель смешивает свое зерно с зерном с рождественского стола, прибавляя туда и земли с могил, для того, чтобы посев не был уничтожен прожорливыми птицами, в частности воробьями.»

О поверии нельзя сказать, чтобы оно было построено на соотношении «причина — следствие»; ее носитель, однако, верит, что определенное действие будет иметь определенное последствие. При этом следует различать две формы поверий. В первом случае, при ее реализации исполнитель действия совпадает с его носителем, как субъектом:

«В селе Полгора, в долине Грана, крестьянин прокладывает первую борозду с востока; посев тоже начинается с востока, ибо с востока пришли волхвы с богатыми дарами, и крестьянин верит, что и урожай будет богатым.»

¹ Ottův slovník náučný, XX, 1903, 352.

² Starobylé zvyky slovenských roľníkov pri poľnej práci. Bratislava 1930, 34.

Во втором случае исполнитель действия, с которым связано поверье, не совпадает с его носителем:

«Если черная кошка перебежит дорогу, то будет удача. Если дорогу перебежит белая или пегая кошка, то будет неудача» (Бацу х).

При всей разнородности приведенного материала ясно, что поверье построено на основании особой формы веры, или же уверенности в том, что действие или факт А будет или может иметь последствие Б. Этнография по разному толковала вопрос об элементе веры в народных поверьях. Решение этого вопроса зависело от точки зрения исследователя. Геберлин и многие другие говорят: «Поверье — это вера, да не вера.» Такой точки зрения придерживаются все те, кто исходит из убеждения, что вера, как таковая, существует только в смысле религиозной веры, или, более конкретно, в смысле христианской религии. Кто отклоняется от религии и признает за вещами существование какой-то сверхъестественной силы или способности, поступает суеверно.

В третьем определении отстаивается точка зрения, что на более высоких ступенях развития религии ее более низкие формы кажутся суеверьем. Суеверье, в таком случае, трактуется как пережиток более ранних форм. «Именно это значение мы находим в латинском слове *supersticio*, где основа *superstes* «оставшийся, пережитый», указывает на то, что под этим словом подразумевается сохранение старых взглядов. Это в сущности то же, что Эдуард Тэйлор назвал пережитком (*survival*).¹ С точки зрения генетической, против такого рода толкования нет возражений. Но недостаточно объяснить взаимоотношение между этими двумя видами верования в сознании носителя поверья и исполнителя определенных магических актов. Можно назвать поверья пережитком, нарушением религиозных догматов, или же нарушением логики и законов причинности, — поверье живет в сознании словацкого крестьянина, покрывая собою довольно широкий сектор его жизни и часто являясь решающим фактором; более того: поверье видоизменяется, возникают новые его формы.

II. Из предыдущего ясно, что при исследовании народных поверий нельзя обойти молчанием вопрос «веры», являющейся их основанием. С одной стороны, словацкий крестьянин при-

¹ Ottův slov. náuč., ibid.

держивается норм, установленных его церковью, а с другой стороны исполняет народные обряды, идущие в разрез с христианско-религиозной системой. В сознании крестьянина одновременно существуют две отличающиеся друг от друга религиозные системы, своей сущностью взаимно друг друга исключающие. С одной стороны, крестьянин суеверен, он старается соблюдать все обряды, которые ему предписывает система поверий. С другой стороны, он, как набожный христианин, сохраняет все обряды, предписанные ему церковью. Часто обе эти системы сливаются в одно целое:

«В селе Лопашов, когда весною в первый раз выводят скот на пашню, его натирают целым сырьим яйцом. Это яйцо потом кладется под порог, чтобы скот перешагнул через него. Скот кропят святой водой. Яйцо дарят нищему. Все это для того, чтобы скот был всегда круглым, как яйцо, и чтобы с ним не случилось ничего дурного.» (С о х а н ь 16.)

Такое слияние обеих систем обозначается в традиционной русской этнографии термином «двоеверье». Болгарский этнограф М. Арнаудов называет его «магическо-христианским синкретизмом».¹ Существование двух систем в форме названного синкретизма проявляется, при известных условиях, довольно ярко и в области нравственной. Наглядным примером могут послужить в этом отношении обрядные кражи. В таких случаях исполнитель четко сознает противоположность двух различных этических систем. Этические нормы христианства не позволяют кражи, но, с другой стороны, система магических норм в согласии с народной традицией предвидит, что известная вещь принесет пользу, подействует в положительном смысле, или принесет счастье только в том случае, если ее украдут в известный день и при определенных обстоятельствах. Ввиду этого обрядная кража не вызывает моральных сомнений. Любопытен пример приводимый Михаилом Войтеком из села Терхова.²

«Если кто-нибудь во время печенья рождественских пирогов украдет ту лепешку или тот пирог, который был первым положен в печь и первым из него вынут, то его никто не увидит, когда он будет красть траву на поле или пасти на чужом участке.»

¹ Kukeri i Rusalii. Sbornik za narodni umotvorenija i narodopis XXXIV, Sofia. 238.

² Časopis MSS, IX, 41.

III. В рамках предлагаемой статьи нас будет интересовать, в первую очередь, вопрос, на каком принципе основаны действия, составляющие основу народных поверий. Поверье, как таковое, представляется нам в виде определенной теории, переводимой на действия, так или иначе мотивированные. Эти действия можно в большинстве случаев назвать колдовством. Проявления такого колдовства представляются нам в области фольклора, в подавляющем большинстве случаев, как действия магические. Основу, на которой покоятся эти действия, мы можем рассматривать, согласно Фрезеру (J. G. FRAZER), с двух точек зрения.¹ В основе этих действий мы различаем два магических закона, а именно закон гомеопатической магии, основанной на законе сходства, и контактной магии, вытекающей из закона соприкосновения. Гомеопатическая магия исходит из уверенности, что предметы, находившиеся когда-то во взаимной связи, остаются в этой связи и действуют друг на друга и на расстоянии. Закон сходства гомеопатической магии проявляется напр. в следующем поверью:

«Не все рожденственные посетители (*полазники* или *полазни*) одинаковы. Для того, чтобы принести счастье, «полазник» должен прийти в дом против течения (речки, ручья), а не по течению. Если «полазник» придет в дом «по течению», то хозяйство утечет, как вода.»

В народных поверьях воде приписывается (в известные сроки и при особых обстоятельствах) особая сила. Если человек в это время с ней соприкоснется (умоется), то он будет здоров. Такие поверья построены на принципе контактной магии, на законе соприкосновения:

«В страстную субботу, когда поутру развязывают колокола*, люди ходят умываться к ручью, чтобы круглый год не болеть.» (Б а ц у х.)

Приведенные здесь примеры магических актов должны действовать в положительном смысле. Согласно Фрезеру, мы считаем их колдовством. Однако, магия имеет и другой аспект, проявляющийся в ряде запретов. Запреты касаются определенных действий при определенных условиях,

¹ The Golden Bough (*Le rameau d'or*), Paris 1923, 15 nsl.

* В католических странах, церковные колокола молчат в страстную неделю с четверга до субботы. В некоторых областях им на это время связывают язычки. (Примеч. ред.)

при чем указывается, как можно избежать неблагоприятных последствий. В этих случаях мы говорим о *табу*. В жизни словацкого крестьянина мы встречаем целый ряд таких запретов-табу:

«В субботу после полудня женщинам нельзя прядь; точно также в понедельник рано утром, пока мужчина не уйдет на работу, так как иначе он был бы всю неделю как бы *связан пряжей* на работе и ему бы не везло.» (Черный Балог, Анна Росикова, 33 лет.)

Запретные действия покоятся, как видно, на применении гомеопатической или контактной магии. Деревенский житель искренно убежден, что при помощи известных действий можно избежать нежелательных последствий. Задачей табу является, таким образом, предохранение от нежелательных последствий или, по крайней мере, их ограничение. Запреты табу, нельзя однако, толковать как запреты рационального характера, потому что, как колдовство в своем положительном проявлении, так и табу в своем отрицательном проявлении являются ничем иным, как «ошибками и неправильным применением ассоциативных представлений».

IV. Исследуя народные поверья и суеверья необходимо учитывать, как относятся к ним сами исполнители магических актов, насколько в них участвует весь коллектив и, наконец, какие мотивы определяют магические действия отдельного исполнителя в рамках народной традиции. Анализ отдельных функций народных поверий не всегда позволяет определить их основную функцию, как и наличие сопутствующих функций. Основное затруднение в том, что исполнитель зачастую не отдает себе в них полного отчета. Чаще всего это бывает там, где наряду с функцией религиозно-обрядной, существует и какая-либо практическая функция (напр. гигиеническая). В этом отношении интересный пример приводится Петкевичем (С. Petkiewicz) из жизни польских крестьян:

«Следует ежедневно умываться холодной водой без мыла, потому что грешно есть или хотя бы прикоснуться к хлебу не умывшись.»⁴

Не менее важно выяснить, мотивирован ли данный акт в сознании исполнителя, или же выполняется им лишь по инерции потому, что и другие так поступают, причем сам исполнитель

⁴ Hygjena w życiu Poleszuków. Lud. Ogólnego zbioru, tom XXX, 14.

не верит в этот акт и сознательно его не мотивирует. Необходимо определить также, в какой мере участвует коллектив в исполнении магических актов. В некоторых деревнях в долине верхнего Гроня в Словакии, сохранился и поныне обычай «освящения озими». В этом обряде участвует в определенный день вся деревня в праздничных одеждах. Наряду с чисто церковными элементами, в этом обряде можно найти и элементы нецерковного культа, причем в целях обеспечения урожая эти элементы друг друга дополняют. Другие акты, существующие в коллективном сознании деревни, исполняются отдельными лицами в одиночку. Сюда относятся разные гаданья, или же действия, связанные с хозяйственными работами:

«В селе Брезова люди, собирающиеся на следующий день пахать, набирают в деревянный сосуд воды из ручья, кладут в него на ночь сырое яйцо и утром гладят этим яйцом спины лошадей или волов, запряженных в плуг, не произнося при этом ни слова. Воду потом выливают перед скотом, чтобы через нее прошел плуг, а яйцо дарят нищему или цыгану на счастье.» (С о х а н ь 17.)

Промежуточным звеном являются акты гадальные, в которых участвуют только девушки, как напр. литье свинца в Андреев день, или же гаданье в сочельник, в котором участвует вся семья, как видно из следующего примера:

«По окончании ужина в сочельник, члены семьи, по очереди, начиная со старшего, тушат и снова зажигают свечку. Тот, чей дым подымается прямо вверх, попадет после смерти в рай, тот, чей дым опускается, попадет в ад, а тот, чей дым идет в сторону — в чистилище.» (Село Ясение в долине Гроня.)

Наряду с этим существуют магические акты, в действие которых верит вся деревня, хотя исполняются они лишь отдельными лицами. П. Г. Богатырев собрал по этому вопросу богатый материал из восточной Словакии.¹ Сюда относятся напр. ремесленники, строящие деревенские жилища. Последняя черепица на крыше не приивается. При этом ремесленник приговаривает:

»Как недостает этого гвоздя, так пусть в этом доме недостает и кошки и курицы пегой или черной.«

¹ Příspěvky k studiu lidových obřadů a pověr při stavbě domu na východním Slovensku a Podkarpatské Rusi. Národopisný věstník československý XXVII—XXVIII, 83.

Если бы был вбит последний гвоздик, то, по общему убеждению, на голову хозяина нового дома свалилась бы беда. Поэтому владелец дома пытается всячески заручиться симпатией данного ремесленника. Но и исполнитель магических актов не может действовать произвольно, ибо и он связан народной традицией и, желая повредить другому, повредил бы и сам себе. Если напр. ремесленник прибьет последнюю черепицу, то последствия, ожидающие владельца жилища, ожидают и его самого. Крестьянин решается, при известных веских обстоятельствах, навестить лицо, о котором известно, что оно обладает сверхъестественными силами. Он верит в действие этих сил как член коллектива, но они ему недоступны. При помощи этих сил он хочет либо добиться счастья для себя, либо вызвать несчастье другого. Наряду с этим, в деревенском коллективе существуют лица, способные, по всеобщему убеждению, так или иначе повлиять на будущее, главным образом, при исполнении определенных работ. Но и в этих случаях отдельное лицо не всегда может руководиться собственной волей, часто оно зависит от других сил, которые направились бы против него, если бы он вышел за пределы действующей (и по этому и для него самого обязательной) традиции.

V. Мы уже говорили о том, что при определении сущности и основных черт народных поверий, на каждом шагу встречаешься с трудностями, вытекающими из осцилляции между верой и не-верой. Одним из препятствий являлось не раз высказанное положение, что суеверный человек приписывает определенным предметам силу, не вытекающую из их материальной сущности. А. Шпес (SPESZ)¹ к этому прибавляет, что такой силой они не обладают и по предусмотрению божьему. Введение религиозно-христианских точек зрения в комплекс основных вопросов народного поверья не упрощает нашей задачи.

Рассмотрим известное и распространенное поверье: «Веревка повешенного приносит счастье.» А. Шпес аргументирует так: «Перед нами суеверье, ибо веревке приписывается сила, не присущая веревке, как таковой, ни от природы, ни

по усмотрению божьему. По крайней мере, нет откровения божьего о том, что веревка повешенного обладает особой силой приносить счастье, между тем как имеется откровение о том, что вода употребляемая при крещении, имеет физическую или моральную силу смыть грехи¹. Это утверждение Шпеса бесспорно согласовано с церковным догматами; с точки зрения христианской, оно правильно; в то же время оно является образцом того, как не следует приступать к народным поверьям. Во-первых, в приведенном поверьи («веревка повешенного приносит счастье») ошибочно считать, что речь идет просто о веревке, как таковой, ибо в действительности речь идет о веревке повешенного. Если не принимать во внимание этого обстоятельства, то либо все веревки должны были бы приносить счастье, или же, наоборот, все веревки были бы лишены этого свойства. Такая точка зрения должна быть признана неправильной для определения сущности народного поверья. Непредвзятый этнограф, отлично знающий, что веревка, как таковая, не обладает никакими другими свойствами, кроме материальных, не может отрицать факта, что, при известных условиях, веревке приписываются, в рамках народной традиции, известные силы. Подчеркиваем, что это имеет место лишь при известных условиях; выражается это в определении «веревка повешенного». Эти вопросы можно, повидимому, адекватно объяснить только при помощи семиологии.

Дело в том, что по отношению к данному поверью, «веревка» не является лишь предметом, но одновременно и знаком. Кроме своей материальной сущности, которую представляет данный предмет, он является, по отношению к разбираемому поверью, носителем определенной идеологической деятельности. Таким образом, «веревка повешенного», как знак, становится семантической единицей, носителем определенного значения. Это выражается в том, что она «приносит счастье».

Приведем еще один пример:

«Если дровосек по дороге к работе в понедельник утром встретит блудницу, то он должен немедленно вернуться домой, иначе ему не посчастливится, он поранит себе руку.» (Черный Балог.)

¹ Ibid., 11.

¹ Psychologia slovenských ľudových povier, Trnava 1944, 11.

В приведенном примере мы видим, что поверье ограничивается определенными обстоятельствами и что смысл его вытекает исключительно из фольклорной значимости 'женщины-блудницы'. Тут действуют определенные ограничения: неудача грозит не всем, а только дровосеку, только в понедельник утром и только по дороге к работе. Только при данных условиях женщина-блудница функционирует, в рамках народной традиции, как знак. С точки зрения показа основ народных поверий следует отодвинуть на задний план вопрос о том, кто именно предрешил, что это именно так, а не иначе. Ввиду всего сказанного необходимо отметить, что функция поверья связана именно с наличием знака, с идеологической сущностью предмета. Не выяснив этого основного положения в сфере окружающей нас действительности, нельзя было бы понять и того, почему вода-предмет, в рамках христианской религии, приобретает при крещении значение «смывания грехов». С точки зрения семиологической, вода, в данном случае, становится точно таким же знаком, как в вышеупомянутом примере веревка повешенного. Разница вовсе не в семиологии и не в степени интенсивности убеждения или веры. Разница в том, что тут налицо два семиологических ряда.

Автору не раз приходилось наблюдать, что крестьянин, работающий в поле, за едой не снимает шляпы, как этого требуют при нормальных условиях «правила приличья». На вопрос о причинах такого поведения был получен следующий ответ:

»Если во время полевых работ за едой снять шляпу, то крот изроет поле» (Парница).

В сознании носителя этого суеверья мы находим ясную мотивировку, основанную на гомеопатической магии и на законе подобия (шляпа лежащая на поле — грудка земли, вырытой кротом). Крестьянин, руководящийся этим (или каким-либо другим) поверьем, с достаточно ясной мотивированной верой в его действие точно также, как он верит и в то, что вода при крещении смыкает грехи. В сущности здесь речь идет о двух видах «веры», представленных в его сознании и определенных двумя разными религиозными системами. В одном случае вера диктуется системой христианской ре-

лигии, во втором случае «религиозной» системой магической. Набожный крестьянин, правда, сознает антихристианский характер своего поведения при действиях, мотивированных магически. Он не ставит обе системы на один уровень, но обе системы существуют одновременно в его сознании.

Существование обеих систем характеризует психическую жизнь современного европейца, также как и психику наших предков тысячу лет тому назад. Меняется лишь их взаимоотношение, форма и функция их отдельных элементов. И сам человек меняется по отношению к сменам экономической и культурно-политической действительности. Поверье относится к той надстройке, которую выявляет наука о человеке.

PRÍSPEVOK K SKÚMANIU ĽUDOVÝCH POVIER

Pri doterajšej interpretácii ľudových povier rozhodovaly predovšetkým dva protichodné náhľady. Psychologicky orientovaní bádatelia snažili sa objasniť podstatu ľudovej povery rozborom individuálnych psychických dispozícív jej nositeľa a na tomto podklade určiť jej podstatné rysy a dejinné opodstatnenie jej existencie. Naproti tomu sociologicky orientovaní bádatelia snažili sa ľudové povery zaradiť do celkového vývoja ľudstva, jeho kultúry a myslenia a tak potom preniknúť k jej podštate. V prítomnej štúdii vzali sme si za cieľ postihnúť predovšetkým základné rysy ľudovej povery. Povera je predovšetkým konštruovaná na podklade asociačnom a nie logickom. Ako určitý druh viery je povera konštruovaná na ten spôsob, že jej nositeľ v rámci realizácie verí, že ten a ten úkon bude mať taký a taký následok. S hľadiska genetického predstavuje nám povera nižšie formy náboženské, ale vo vedomí vykonávateľa oba náboženské systémy jasne koexistujú. Vidíme, že sedliak na jednej strane ako kresťan pridŕža sa noriem, ktoré mu predpisuje jeho cirkev, a na druhej strane vykonáva ľudové obrady, ktoré stojia v jasnom protiklade k systému nábožensko-kresťanskému. S hľadiska viery máme tu do činenia s tzv. magicko-kresťanským synkretizmom. Výrazne sa to prejavuje na tzv. obradných krádežiach. Povery java sa nám ďalej ako určitý druh teórie, ktorá vo svojom praktickom dosahu predstavuje určitým spôsobom motivované úkony. Takéto úkony môžeme z väčšej časti nazvať čarovanie. Vo veľkej miere sú to úkony magické. V ich základe poznávame dva zákony mágie: homeopatickej a kontagióznej, a to i v smysle pozitívnej mágie (čarovanie) i v smysle mágie negatívnej (tabu).

No aby sme mohli postihnúť samotnú podstatu ľudovej povery, musíme k nej pristúpiť s hľadiska semiologie. Máme známu a rozšírenú po-

veru, že povraz obesencia prináša štastie. Toto presvedčenie nevyplýva predovšetkým z materiálnych vlastností objektu, na ktorý sa povera viaže. V uvedenom kontexte nejde o povraz ako povraz, ale o taký, ktorý vo vedomí nositeľa povery funguje vo význame 'donášať štastie'. V rámci ľudovej tradície povraz-vec stáva sa nositeľom významu, verí sa, že povraz obesencia prináša štastie. Tu povraz vo vzťahu k uvedenéj povere nie je len vecou, ale súčasne aj znakom. Bez uvedomenia si tejto skutočnosti nie je možné pochopiť samotnú poveru, ani jej podstatu. A nie je možné ani od povery oddeliť onen prvok viery, bez ktorého by povera prestala byť poverou. Zdôrazňujeme ešte raz celkom v krátkosti, že štúdium ľudovej pôvery ako znaku otvára nové bádateľské možnosti a dovoľuje súčasnej etnografii nové pohľady na materiál.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

JOZEF RUŽIČKA: † Josef Miloslav Kořínek	5
Bibliographie des travaux scientifiques de J. M. Kořínek	13

Problèmes de linguistique générale

VLADIMÍR SKALIČKA: The Need for a Linguistics of parole	21
Potreba parolovej lingvistiky	36
KAREL HORÁLEK: La fonction de la 'structure des fonctions' de la langue	39
K otázke funkcie 'štruktúry funkcii' v jazyku	43
A. B. ИСАЧЕНКО: О призывающей функции языка	45
О апеловой функции языка	56
EUGÈNE PAULINY: La phrase et l'énonciation	59
Veta a prehovor	65
J. VACHĚK: Written Language and Printed Language	67
Písaný a tlačený jazyk	75

Problèmes de linguistique historique

J. M. KOŘÍNEK: Le développement du système consonantique du grec	77
K vývinu gréckeho konsonantického systému	81
WILHELM BRANDENSTEIN: Zur historischen Phonologie an Hand von altgriechischen Beispielen	83
K historickej fonologii na základe starogréckych príkladov	90
VÁCLAV MACHEK: Étymologies slaves.	
1. La terminologie de l'ancienne organisation sociale slave (*panz, *volodyka)	93

Table des matières

2. Quelques adjectifs (* <i>bridžkъ</i> , * <i>dobrъ</i> , * <i>pěkrъ</i> , * <i>prikrъ</i> , * <i>soldžkъ</i> , * <i>starъ</i> , * <i>storvъ</i> , * <i>terzvъ</i> , * <i>svěžb</i> , * <i>vasžkъ</i>)	101
Niekoľko slovanských etymologí	114
JÁN HORECKÝ: K otázke geminát v latinčine	117
Les géminés en latin	135
BOHUMIL TRNKA: From Germanic to English. A Chapter from the Historical English Phonology	139
Z germánčiny do angličtiny. Kapitola z anglickej historickej fonologie	147
JOSEF RUŽIČKA: Zur gotischen Grammatik.	
1. Die Vokalquantität im Gotischen.	151
2. Die gotische Kasusendung <i>-jus</i>	157
Z gótskej gramatiky. 1. Vokalická kvantita v gótčine . .	163
2. Gótska pádová koncovka <i>-jus</i>	165

Problèmes de linguistique slave

B.-O. UNBEGAUN: Création d'une catégorie grammaticale:	
L'adjectif substantivé russe en <i>-ovój</i>	167
Vznik novej gramatickej kategórie: Ruské spodstatnelé adjektíva na <i>-ovój</i>	171
FRANTIŠEK TRÁVNÍČEK: Významotvorný úkon hlásek v češtině	173
Le rôle significatif des sons en tchèque	178
VINCENT BLANÁR: Poznámky k morfematickej štruktúre slova	179
Remarques sur la structure morphématique du mot . .	188
ADOLF KELLNER: Příspěvek k fonologii slezskopolských nářečí na Těšínsku	191
Contribution phonologique à l'étude des dialectes siléniens de la région de Těšín	196

Ethnographie structurale

A. МЕЛИХЕРЧИК: К вопросу об исследовании народных поверий	199
Príspevok k skúmaniu ľudových povier	209